

LE TEMPLE DES MUSES

PAR

JEAN CAPART

Conservateur en Chef des Musées Royaux d'Art et d'Histoire,
Membre de l'Académie Royale de Belgique.



BRUXELLES
MUSÉES ROYAUX D'ART ET D'HISTOIRE
PARC DU CINQUANTENAIRE

1 9 3 2

LE TEMPLE DES MUSEES

PAR

JEAN CAPART

Conservateur en Chef des Musées Royaux d'Art et d'Histoire,
Membre de l'Académie Royale de Belgique.



BRUXELLES
MUSÉES ROYAUX D'ART ET D'HISTOIRE
PARC DU CINQUANTENAIRE

—
1 9 3 2

LES MUSÉES SOUS LA DIRECTION D'EUGÈNE VAN OVERLOOP (1)

MES premières paroles seront un chaleureux merci à toutes les personnes dont les généreuses contributions nous permettent de commémorer, dans ce musée, la mémoire d'Eugène van Overloop.

Les visiteurs de notre admirable section d'Industries d'Art pourraient difficilement se faire une idée de l'état chaotique des Musées Royaux du Cinquantenaire, au moment où le Ministre De Bruyn en confiait la direction à l'homme dont j'ai le privilège de rappeler aujourd'hui les mérites. La transformation s'est faite lentement, presque en cachette, et seuls ceux qui en ont suivi attentivement les étapes sont à même de mesurer avec exactitude tout le chemin parcouru.

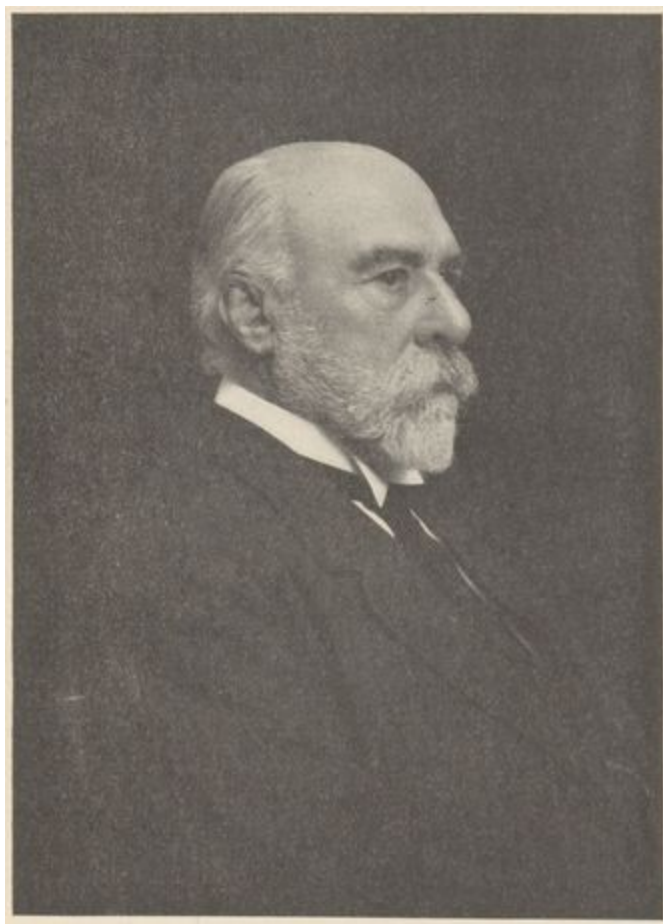
J'ai recueilli des lèvres du prédécesseur de van Overloop une anecdote bien caractéristique : le jour où le Ministre appelait le baron de Hauleville à la direction des Musées Royaux du Cinquantenaire, il répondait aux remerciements que lui adressait le nouveau Conservateur en Chef, par ces mots qui étaient un programme : « Maintenant que je vous ai fait une situation, j'espère que vous ne me demanderez plus rien. » C'est ce qui explique qu'au moment où van Overloop entra en fonctions en 1898, au lendemain de l'exposition de 1897, dont il avait organisé, avec un succès retentissant, la section des Sciences, il avait tout à demander, tout à obtenir.

Qui pourra jamais dire, par quel miracle d'habileté patiente et de sage diplomatie, il réussit à transformer l'état des esprits dans les milieux officiels, au point de pouvoir franchir nettement les premières étapes qui devaient être les plus difficiles ?

Pour conserver des antiquités, pièces rares ou curieuses, dignes d'éveiller, à l'occasion, l'attention des badauds, il semblait alors qu'un seul homme pût suffire à la tâche, quitte à lui supposer une égale compétence en archéologie préhistorique, en art classique, autant qu'en histoire de l'art de la Renaissance et des temps modernes. Van Overloop, qui considéra, dès le début, le musée comme un centre de recherches et de documentation scientifiques, se consacra, sans tarder, à la constitution d'un cadre de

personnel technique. Il dut et sut, à merveille, pratiquer la politique du possible, acceptant de partager entre plusieurs conservateurs et attachés les sommes dérisoires que le budget mettait à sa disposition. Dès qu'il avait réussi à attacher à sa maison un nouveau collaborateur, il lui montrait si clairement l'idéal à réaliser, qu'il n'eut presque jamais de défection parmi ceux auxquels il avait confié l'un ou l'autre département.

EUGÈNE VAN OVERLOOP
Conservateur en Chef de 1898 à 1925.



En ce qui me concerne, j'ai connu la section préhistorique limitée à quelques vitrines, occupant approximativement quarante mètres carrés. A l'heure actuelle, notre collection de la Belgique Ancienne fait l'admiration de tous les connaisseurs. Ses richesses ont été patiemment réunies par les soins du baron de Loë qui trouva dans la générosité du comte Cavens, d'une part, et dans le Service des Fouilles, d'autre part, les ressources

indispensables à la réalisation d'une œuvre que van Overloop suivit pas à pas, avec une sympathie aussi active que compétente.

Rappelons ses publications sur la préhistoire, auxquelles se rattache son important mémoire sur l'hydrographie de l'Escaut et ses études philosophiques sur l'origine de l'art.

Le département des Antiquités Classiques s'est transformé de collection d'amateur en un véritable musée, grâce aux efforts conjugués de Franz Cumont et de Jean De Mot, auxquels le Conservateur en Chef s'ingéniait à procurer les ressources indispensables. Je me bornerai à citer l'achat mémorable de la collection Mystho et des pièces capitales de la collection Somzée.

Nos Industries d'Art possédaient, grâce à la libéralité de M^{me} Montefiore, quelques belles dentelles. Le Conservateur en Chef, soucieux de donner à nos collections nationales un département de la dentelle, tourna vers ce but, pendant plusieurs années, la plus grande partie de ses études et nous pouvons saisir, tout particulièrement dans ce cas, quelle était sa manière de procéder. D'abord l'outillage technique : M. Montefiore lui assura les ressources nécessaires pour constituer une bibliothèque spéciale plus riche sans doute que toute autre ; van Overloop en a publié le catalogue raisonné. Ensuite, il fallait trouver, au dehors, des sympathies agissantes : M^{me} Kéfer-Mali, M^{me} Paulis, M. Georges Moens, le Comité des Amies de la Dentelle s'employèrent à découvrir, acheter, mettre en valeur des pièces de choix. Le mouvement une fois créé, les dons affluèrent ; on nous confia en dépôt des pièces importantes. Et van Overloop se trouva bientôt en mesure de publier, sur les dentelles de nos musées et sur les pièces belges de grandes collections étrangères, des travaux qui font autorité dans le monde entier. Un ouvrage de premier ordre, publié par un spécialiste d'Allemagne, lui était venu, il y a quelques années, avec la dédicace :
« Au meilleur connaisseur en dentelles anciennes. »

Rappelons également l'acquisition de la célèbre collection Michotte qui nous dotait d'emblée d'un riche département d'art d'Extrême-Orient, de la visite duquel le public reste, hélas ! privé, par manque de locaux.

A ce point de vue, Eugène van Overloop en suivant les directives de notre grand roi Léopold II, sut également faire franchir à nos musées l'étape décisive.

C'est en 1889 qu'Auguste Beernaert décida le transfert, de la Porte de Hal au Cinquantenaire, de nos séries d'antiquités qui furent placées

temporairement dans les halls d'exposition à l'aile droite de ce palais.

Lorsque van Overloop en assumait la direction, on discutait, depuis longtemps, l'installation définitive dans des bâtiments appropriés, à l'aile sud, qui, d'après les vues exprimées formellement par Léopold II, devait être réservée aux Musées Royaux du Cinquantenaire. Le temps pressait : de riches collectionneurs, Vermeersch et Evenepoel, qui avaient exprimé d'abord leur intention de léguer au pays leurs trésors, hésitaient devant le retard apporté à la construction du palais destiné à les abriter. Enfin, les Chambres accordèrent les premiers millions nécessaires ; Vermeersch et Evenepoel, faisant crédit au Conservateur en Chef qui était devenu leur ami, lui confiaient leurs séries qui actuellement font l'admiration des plus riches musées étrangers.

Un trait permet de montrer combien van Overloop savait conquérir la sympathie de ceux qui entraient en rapports avec lui. Lorsque Hélène Godtschalck léguait à l'État Belge sa fortune pour instituer un hospice pour les vieux marins, et ses collections pour nos musées, c'est le Conservateur en Chef des Musées qu'elle avait désigné en qualité d'exécuteur testamentaire.

Un personnel technique, des collections, des locaux, tout cela ne suffisait pas encore à faire un musée complet. Il fallait créer ces organes de vie active que constituent les services généraux. Ici, de nouveau, l'évolution se fit sagement, en profitant de toutes les circonstances qui s'offraient, en utilisant les maigres économies qu'il y avait moyen de faire sur des budgets manifestement trop étroits. Il y a trente ans, nos musées possédaient quelques livres, assemblés par hasard dans quelques vitrines fermées, dans une salle sombre que l'on décorait pompeusement du nom de bibliothèque. Aujourd'hui nous avons plus de 50.000 volumes que le public peut consulter librement dans des salles gaies et spacieuses.

Notre service des moulages, dont la vie était restreinte par les conditions d'un monopole étroit concédé à un particulier, a conquis sa liberté et a pris un nouvel essor, depuis l'armistice, grâce à la gestion personnelle du Conservateur en Chef.

Notre service photographique a réuni des collections d'une importance exceptionnelle pour l'inventaire de nos trésors d'art. Quelques mois après la mort de van Overloop, le Gouvernement consentit à donner une suite favorable à une proposition qui lui avait tenu particulièrement au cœur : l'acquisition des 10,000 clichés, exécutés par les Allemands pendant

l'occupation de la Belgique, et qui forment un répertoire absolument sans rival.

Obligé à la retraite à l'âge de soixante-dix-huit ans, à un moment où il donnait encore à son musée une activité que bien des jeunes lui eussent enviée, il consacra les derniers mois de sa vie à mettre au point l'organisation du service de documentation artistique. Cet organisme, peu connu encore des travailleurs, promet d'occuper une place importante dans le cadre de nos musées. Le Comité du Mémorial van Overloop a voulu que cette dernière création pût trouver, dans la générosité des souscripteurs, des ressources destinées à lui donner un nouvel essor. Nous pouvons compter, à l'heure présente, sur un capital de plus de trente mille francs.

Ainsi, le souvenir de van Overloop sera doublement fixé à cette maison, où il a donné le meilleur de son intelligence et de son cœur, pendant plus d'un quart de siècle. Le monument que nous devons à MM. Jules Berchmans et Henry Lacoste est incorporé pour toujours dans les pierres mêmes de l'édifice, où nos collections sont définitivement fixées. Le développement du service de documentation aura comme résultat d'unir en même temps le nom de notre ancien Conservateur en Chef à l'une des créations auxquelles il accordait le plus grand prix.

Nous pouvons être assurés que dans cette maison ne s'effacera pas, de longtemps, le souvenir de cet homme de bien, consciencieusement appliqué à sa tâche, ignorant les jours de repos comme les périodes de vacances, désireux de ne rien négliger, même les détails les plus infimes dont il aurait pu cependant remettre le soin à d'autres, préoccupé pardessus tout de dissimuler son action féconde lorsque des résultats brillants étaient acquis. A l'entendre, il ne savait rien sur aucune chose. Et cependant, lorsqu'on lui demandait conseil sur les problèmes techniques les plus divers, on sortait de son cabinet plus riche des remarques précieuses et des observations judicieuses qu'il avait présentées.

Seuls, ceux qui ont travaillé à ses côtés savent combien d'infortunés et de malheureux ont trouvé chez lui, non seulement un secours matériel, mais des raisons nouvelles de croire et d'espérer en un avenir meilleur.

La place même où se trouve gravé le monument van Overloop a pour nous la valeur d'un symbole. La guerre, en venant empêcher le développement progressif de nos constructions, ne permit pas à notre regretté Conservateur en Chef de voir ses plans réalisés. C'est à ce mur que son effort s'est arrêté. C'est au delà que doivent s'élever, dans un avenir

prochain, les nouvelles galeries où nous pourrons enfin mettre en valeur toutes les riches collections rassemblées sous son impulsion.

Certes, lorsqu'il fut nommé Conservateur en Chef, van Overloop recueillait un précieux héritage, dont nous devons faire honneur à ses devanciers. Mais c'était un capital mort, comparable au trésor d'un avare. Van Overloop a su l'accroître, le faire vivre. Avant tout autre, il a doté nos musées de cours d'archéologie, il a largement ouvert nos salles aux conférences d'extension universitaire, il a organisé continuellement des expositions temporaires, dont le souvenir est conservé dans les quatorze volumes du Bulletin des Musées Royaux. Dans les dernières années de sa vie, il a encouragé de toutes manières la création et le développement de notre Service Éducatif.

Puis-je me permettre, en terminant, une comparaison ? De ce trésor d'avare, van Overloop a fait l'apport de fondation d'un vaste établissement. L'or enterré sous les dalles a été remplacé par un superbe bâtiment, conçu comme la première partie d'un ensemble grandiose. La clientèle grandit tous les jours, et d'année en année, nous pouvons distribuer des dividendes intellectuels plus importants. Nous sommes en route pour faire une brillante fortune. Mais, quels que soient les résultats que l'avenir nous réserve, nous les devons à l'homme clairvoyant, prudent ou audacieux suivant les circonstances, qui avait vu, dès la première heure, la véritable destination du trésor qui lui était échu et que personne, avant lui, n'avait su mettre en valeur au bénéfice du plus grand nombre.

LE DÉVELOPPEMENT DES MUSÉES

La situation en 1926 et les projets d'avenir (²).

I

ALLO ! ALLO ! Ici les Musées Royaux du Cinquantenaire. Mais non, ne déposez pas votre casque, je n'ai pas l'intention de vous parler aujourd'hui de questions très savantes et que vous jugeriez d'avance ennuyeuses...

J'ai à vous annoncer une heureuse nouvelle : je veux que vous sachiez que vous avez fait un très riche héritage... Ne vous est-il jamais arrivé de devenir rêveur, après avoir lu dans un journal qu'un richissime américain venait de mourir, laissant, à ses héritiers, des collections d'antiquités et d'objets d'art, représentant une valeur de plusieurs centaines de millions ? Eh bien, vous ne vous en doutez certainement pas, mais vous aussi, vous êtes les héritiers d'une pareille collection : vous êtes, dans toute l'acception du terme, les propriétaires d'un merveilleux trésor, de nature à faire pâlir d'envie les plus riches collectionneurs, fussent-ils des milliardaires américains. Ce trésor est constitué par les belles collections de nos Musées Royaux du Cinquantenaire.

Mais, chose étrange, les légitimes propriétaires du trésor semblent ignorer son existence même, ou s'ils en ont vaguement entendu parler, ont négligé d'aller en prendre possession.

J'ai connu, en Haute-Egypte, un merveilleux jardin tout rempli de fleurs et embaumé des parfums les plus suaves. Des jardiniers diligents l'entretiennent depuis des années dans un ordre parfait, bien que le maître ne vienne jamais occuper la petite maison charmante qui se trouve au centre de ce paradis. On se borne à le montrer aux touristes et à le leur faire admirer. Ceux-ci partent souvent avec un sentiment d'envie à l'égard du propriétaire, qu'une peine de cœur a banni depuis longtemps de ce jardin de rêve. Moi-même, en le visitant, je n'ai pu m'empêcher de penser à notre

beau Musée du Cinquantenaire, délaissé par ses vrais propriétaires et que parcourent surtout les étrangers qui, après une trop brève visite, ne peuvent manquer de s'étonner de ce que les Belges possèdent un semblable trésor archéologique et artistique.

Je n'ai pas l'intention de vous raconter, dans tous ses détails, l'histoire de nos musées. Il n'est pas inutile, cependant, que vous sachiez que leur fondation remonte à 1835. Depuis bientôt un siècle donc, l'État dans une certaine mesure, mais plus largement encore, des Belges à idées généreuses ont rassemblé à l'intention du public des collections de prix. Je vous citerai — une autre fois — les noms de quelques-uns de ces collectionneurs de grande race qui, après avoir consacré toute leur vie et la majeure partie de leur fortune, à réunir autour d'eux des objets rares et précieux, n'ont pas voulu qu'à leur mort leurs collections fussent dispersées, mais ont préféré les donner, sans réserve, à la collectivité, persuadés qu'elles constitueraient pour celle-ci une source féconde de jouissances supérieures et d'éducation.

N'est-il pas regrettable alors de constater que ceux que j'appelle des « héritiers » ne retirent aucun fruit de telles libéralités, par indifférence, ou simplement par ignorance ? Je tiens à vous citer deux exemples récents : je passais, en tramway, le long du nouveau bâtiment de l'avenue des Nerviens et je me risquai à demander au receveur qui se trouvait à côté de moi sur la plate-forme, s'il avait déjà visité ce beau musée. Il me répondit d'un ton bourru : « Des musées, encore une invention pour donner des places bien payées à des fainéants. » Naturellement, cet homme ne se doutait pas que les soi-disant fainéants étaient les jardiniers diligents du beau domaine dont il était le propriétaire.

Un autre jour, je surprends la conversation de deux messieurs qui regardent vers le musée : « Tiens, qu'y a-t-il donc dans ce bâtiment ? — Probablement les bureaux d'une administration. » Je voudrais que le hasard permît que les trois personnes auxquelles je fais allusion soient parmi mes auditeurs et que j'aie ainsi la bonne fortune de leur faire découvrir leurs richesses, dont elles ne se doutaient guère.

Mais nos musées ne doivent pas être considérés comme un précieux héritage seulement parce que leurs collections nous ont été léguées, en grande partie, par des citoyens généreux, mais encore et peut-être davantage, parce que l'on y trouve réunies ce qu'on pourrait appeler les lettres de noblesse de la famille belge.

J'aurai à revenir sur ce point, mais dès maintenant, il est bon de dire que c'est dans nos salles que l'on peut trouver la trace des efforts réalisés par nos lointains ancêtres, pour s'élever de la barbarie jusqu'à la civilisation, depuis l'âge des cavernes jusqu'à l'établissement de la royauté franque ; c'est chez nous qu'on peut voir comment notre pays, sous l'influence de Rome, a réussi à s'assimiler la culture latine qui a déterminé le cours ultérieur du développement de sa civilisation.

PARC DU CINQUANTENAIRE.

ARCADE MONUMENTALE.



Au mur de nos salles, dans les vitrines de la section des Anciennes Industries d'Art, sont rassemblés les chefs-d'œuvre de nos bons artisans qui, si l'on veut, n'exerçaient que leur métier, mais cependant produisaient en masse des œuvres d'art : nos orfèvres, nos huchiers, nos ouvriers hautelisseurs, nos ébénistes, nos potiers, dont la postérité oublieuse n'a pas souvent gardé les noms, nous ont enrichis de pièces de choix. Nous ne pourrions pas admettre que, seuls, les grands musées étrangers proclament, par leurs collections, l'éclat et la splendeur des anciennes industries d'art belge et que nous, les descendants de ces artistes bruxellois, anversois, liégeois, montois, dinantais, tournaisiens, wallons ou flamands, nous nous contentions de croire sur parole les manuels d'histoire qui enregistrent leur gloire. Notre devoir est de grouper, le plus possible, ces pièces de l'héritage

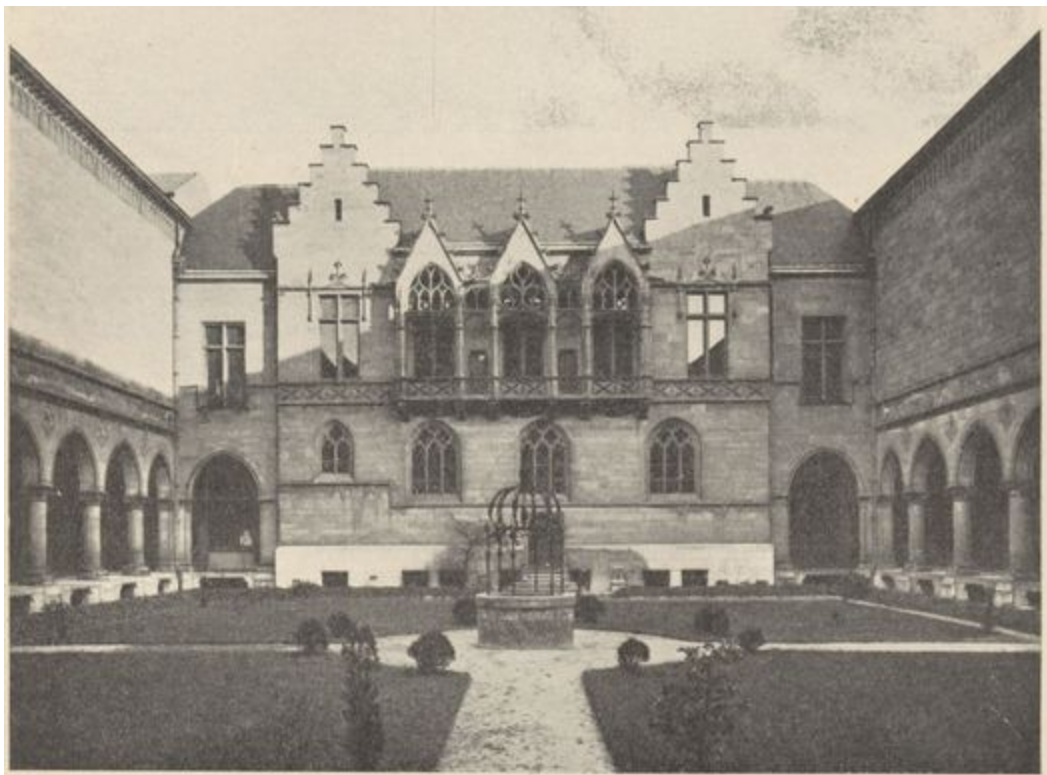
que les guerres et les révolutions avaient dispersées à tous les coins du monde.

Lorsque la révolution de 1830 nous a rendu notre indépendance, notre pays, patrie de tant d'artistes, avait été dépossédé de leurs œuvres. A cette époque, nos grands voisins qui n'avaient pas accepté, sans hésitation, le rôle de parrains de la Nouvelle Belgique, ont oublié d'apporter, comme cadeau de baptême, quelques-uns des chefs-d'œuvre de notre passé, que nous sommes obligés d'aller admirer hors de nos frontières, dans tous les grands musées de l'Europe.

Et malgré cela, petit à petit, une pièce après l'autre est entrée dans nos collections, qui, à l'heure présente, font l'émerveillement de toutes les personnes compétentes qui viennent, parfois de loin, pour les admirer.

MUSÉES ROYAUX D'ART ET D'HISTOIRE.

LE JARDIN DU CLOITRE.





Un jour, dans notre salle d'honneur, le directeur d'un grand musée étranger, arrêté devant nos pièces d'orfèvrerie mosane, me disait :

« Quand un musée possède une pièce semblable il en est fier ; et vous en avez des vitrines entières ! »

Les Américains qui se lamentent souvent de n'avoir pas de passé, font, depuis bientôt cinquante ans, des dépenses considérables pour assurer à leurs musées des collections d'antiquités et d'objets d'art. Nous nous plaignons parfois qu'ils emportent d'Europe, à coups de dollars, de précieux bijoux de notre patrimoine artistique. Ceux qui ont visité les musées américains et qui connaissent la manière dont on les fait servir à l'éducation générale, sont plutôt disposés à admirer la ténacité que mettent nos amis d'outre-Atlantique à réaliser pleinement ce qu'ils ont reconnu comme utile pour le développement intellectuel et artistique général.

Au lieu de les blâmer, nous ferions mieux de nous demander si, toutes proportions gardées, nous avons fait, dans les années de prospérité, le maximum possible en vue d'équiper nos musées du matériel scientifique et

artistique indispensable pour qu'ils puissent remplir complètement leur mission.

En commençant, je m'étonnais du trop petit nombre de visiteurs du musée. On peut estimer que 5 p. c. seulement des habitants du grand-Bruxelles font une visite par an à leurs belles collections. Si je prenais, comme point de comparaison, une dizaine de villes américaines, dont la population est, soit inférieure, soit supérieure à la nôtre, nous constaterions que les Américains, que nous considérons comme beaucoup plus utilitaires que nous, visitent leurs musées dans une proportion quatorze fois plus grande qu'à Bruxelles. C'est ce qui me permet de dire qu'il manque au Cinquantenaire six cent cinquante mille visiteurs par an.

Je suis persuadé que, grâce à la radiophonie, le nombre des personnes qui viendront au Musée du Cinquantenaire, ne peut manquer d'augmenter dans des proportions notables ; mais néanmoins, je ne me fais pas d'illusion : il se passera encore longtemps avant que nous ayons, en moyenne, plus de deux mille visiteurs par jour en semaine, et plus de cinq mille le dimanche.

Nous n'avons connu une telle affluence dans nos salles qu'à l'occasion de la Foire Commerciale et encore... beaucoup de visiteurs entraient chez nous par erreur et quelques-uns, assez nombreux même, faisaient rapidement demi-tour, quand ils s'apercevaient que ce n'était que le musée.

Néanmoins, à la suite de l'organisation, au Cinquantenaire, de la Foire Commerciale, nous avons pu constater que le nombre de visiteurs s'est accru légèrement et d'une manière permanente, car plusieurs Bruxellois, qui avaient ainsi découvert fortuitement le musée, y sont revenus dans la suite.

J'entends bien les objections que l'on fait, toutes les mauvaises raisons que l'on voudrait déclarer bonnes et qu'on invoque pour expliquer qu'on ne visite jamais nos collections.

Le Cinquantenaire est trop loin ! Cela empêche-t-il nos concitoyens d'aller à la Foire Commerciale, ou au Concours Hippique ou au Salon de l'Automobile ? Ne visite-t-on pas le Musée de Tervueren, la Tour Japonaise ?

Je ne crois pas qu'il y ait à Bruxelles beaucoup de points qui soient mieux desservis en tramways que la porte de Tervueren, située à 500 mètres de notre entrée de l'avenue des Nerviens, à laquelle on accède en longeant la grille du parc, sur un trottoir bien pavé.

Mais il faut payer pour visiter le Musée ! Hélas oui, et ce n'est que le dimanche, à partir de 13 h. 30, que l'entrée est gratuite. Le droit d'entrée,

suivant les jours et les heures, est fixé à 50 centimes, 1 franc ou 2 francs. Mais je serais tenté de dire, sans ironie : « Qu'est-ce donc que 2 francs à présent ? » Il existe une vieille plaisanterie bruxelloise au sujet de six cents et d'un verre de bière... ; d'après les nouvelles qu'apportent les journaux ces jours-ci, il deviendra bientôt plus coûteux de boire un verre de bière que de visiter les musées. Je dirai encore : Est-ce qu'une question de prix empêcherait le public d'aller aux courses de chevaux, au théâtre, aux arènes de sports, ou tout simplement au cinéma ? (Actuellement, l'entrée des musées est gratuite.)

Si vous pouviez me répondre, il est probable que vous diriez, à peu près tous en même temps, que ma comparaison est sans valeur et que si vous éprouvez du plaisir à payer, très cher même, votre entrée à ces spectacles, rien ne vous attire vers le musée dont l'enfilade de salles est ennuyeuse à visiter, et que d'ailleurs, peu de ces collections vous intéressent.

MUSÉES ROYAUX D'ART ET D'HISTOIRE.

LA CHAPELLE.



Je vous ai dit, tantôt, la raison de principe pour laquelle elles devaient vous intéresser : c'est qu'elles vous appartiennent et qu'elles constituent un héritage précieux. Mais il y a, à côté de ces raisons, que l'on pourrait

appeler philosophiques sinon un peu tirées par les cheveux, d'autres raisons que je voudrais vous dire une prochaine fois et dont la principale est que, puisque vous êtes des êtres intelligents, il est impossible qu'il n'y ait pas, dans nos collections, des choses qui présenteraient, si vous les connaissiez, de l'intérêt pour chacun de vous.

En attendant, ne puis-je vous demander quelque chose ?

Vous qui m'écoutez et qui n'avez jamais visité nos Musées du Cinquantenaire, ou qui n'y êtes pas venus dans ces trois dernières années, au cours desquelles ils se sont complètement transformés, ne voulez-vous pas m'écrire une simple carte postale (adresse : M. Capart, Musées Royaux du Cinquantenaire), pour me dire, le plus brièvement du monde, la raison pour laquelle vous n'avez pas visité le musée. Je vous répondrai par l'envoi d'une jolie carte illustrée, montrant un aspect de nos collections, et je résumerai les résultats de cette petite enquête au début de ma prochaine causerie.

II

Je dois vous raconter une découverte que j'ai faite il y a plusieurs années déjà et qui touche à la grave question de la relativité, mise à la mode par le grand physicien Einstein : j'avais remarqué que Bruxelles était plus près de Paris que Paris de Bruxelles, puisque les Bruxellois vont plus facilement à Paris que les Parisiens ne viennent dans notre capitale.

Grâce à Radio-Belgique, je viens de faire une remarque analogue : en effet, j'ai constaté que le très petit nombre des visiteurs de nos musées coïncidait avec le très grand nombre de personnes qui écoutent les conférences par Radio.

Comment expliquer autrement que je n'aie reçu que vingt-trois réponses à la demande que j'avais formulée de m'écrire pourquoi on ne visitait pas les musées ?

Plaisanterie à part, je devrais me plaindre, mais, à la réflexion, je me dis qu'il y a dans cette réticence un sentiment de « gêne » à avouer qu'on n'a jamais visité les collections du Cinquantenaire. Espérons que si l'aveu n'est pas fait directement, cela n'empêchera pas le remords d'agir comme un stimulant et que bientôt les négligents, pour ne pas dire les coupables, tiendront à réparer.

MUSÉES ROYAUX D'ART ET D'HISTOIRE.
SALON LOUIS XV LIÉGEOIS.



Mais, je dois tout de même remercier vivement ceux qui m'ont écrit et je vais commencer par résumer brièvement leur correspondance :

Prenons d'abord les plus braves : ceux qui déclarent nettement qu'ils ignoraient l'existence des musées ; ils habitent respectivement à Bruxelles, — oui, à Bruxelles, — Ninove, Sleydinge, Hoboken et Marcinelle.

Cela prouve qu'il y a lieu de faire plus largement de la « réclame », afin d'attirer l'attention du public sur l'existence de nos trésors.

Je voudrais voir éditer un jour une belle affiche, comme on en voit en Angleterre ou en Amérique, représentant un gentleman ou une charmante dame, saluant le passant et lui disant d'un air engageant :

« Avez-vous déjà visité nos beaux Musées du Cinquantenaire ? » En attendant, j'ai envoyé, à ceux qui n'en avaient jamais entendu parler, des documents qui, sans doute, auront parfaitement joué le rôle d'instructeurs.

Deux bruxelloises qui avaient l'habitude de venir étudier au musée, n'y venaient plus depuis qu'il fallait payer une taxe d'entrée. Je leur ai envoyé avec plaisir un permis d'étude qui les en dispensera.

Trois personnes écrivent d'Anvers et de Tirlemont, regrettant l'absence de catalogues détaillés, et souhaitant être initiées à nos trésors artistiques. Je dois leur demander un peu de patience. Je ne puis traiter aujourd'hui la grave question des catalogues et des étiquettes, mais je leur recommande, en attendant, les visites guidées organisées par le Service Éducatif des Musées. Il suffit d'écrire à l'adresse de ce dernier pour recevoir tous les renseignements au sujet de son organisation.

Quelques correspondants m'écrivent d'une manière telle que je crois vraiment utile, avant toutes choses, de vous parler de la topographie de nos musées et vraiment il est logique de commencer par là. Je vous ai dit, dans ma précédente causerie, que vous aviez un beau jardin, où vous négligiez d'aller vous promener, et je ne veux pas que vous puissiez objecter que je ne vous ai pas dit d'une façon suffisamment claire où il se trouvait, par où l'on y entrait, ni dans quelle partie déterminée se trouvaient ses principaux centres d'attraction.

Je m'en voudrais cependant de ne pas vous citer, avant de commencer notre promenade, la lettre charmante d'une fillette de onze ans qui m'écrit : « Je ne suis pas venue souvent au musée, parce que je suis encore petite, mais je vais venir... » Voilà la parole d'espoir ! Si notre génération ignorante, indifférente, à qui l'on n'a pas suffisamment parlé de ces problèmes, se laisse distraire, par mille autres préoccupations, du culte de l'intelligence et de la beauté, la jeune génération est prête à recevoir nos appels. Les papas et les {mamans de demain conduiront leurs enfants dans leurs musées.

« Musées Royaux du Cinquantenaire. »

Dénomination peut-être malencontreuse, car elle ne dit pas suffisamment ce que c'est. Il vaudrait probablement mieux dire « Musées Royaux d'Art et d'Histoire » et considérer « Cinquantenaire » comme une adresse. (C'est chose faite aujourd'hui.)

Qui se souvient encore que nos musées ont été réorganisés à l'occasion du Cinquantenaire de notre indépendance ? Tandis que presque tout le monde sait qu'ils se trouvent au Parc du Cinquantenaire, à Bruxelles. Mais le parc est grand, on y trouve de nombreuses constructions, auxquelles on a donné et l'on donne encore les affectations les plus diverses, et le public en est réduit à « chercher » où sont les musées. De plus, nos sections, depuis

plus de vingt ans, ont déménagé successivement d'une aile à l'autre du Palais du Cinquantenaire, si bien qu'il arrive souvent que des personnes ne retrouvent plus les collections qu'elles désiraient revoir et se heurtent à des portes clôturées depuis des années.

Il n'y aurait pas grande utilité à vous raconter l'histoire de ces déménagements et je veux m'en tenir à la situation de fait actuelle, en indiquant cependant le grand principe qui a dominé tous les efforts de la direction des musées vers un but qui, je l'espère, sera complètement atteint d'ici à quelques années.

Les Musées Royaux du Cinquantenaire, logés temporairement dans les anciens bâtiments d'exposition à l'aile droite du Cinquantenaire, doivent être installés dans l'aile gauche, qui doit leur être exclusivement réservée. C'est le programme tel qu'il a été défini par Léopold II, il y a près de trente ans.

Aile droite, aile gauche : première difficulté, car l'aile droite est l'aile de gauche et vice versa, pour le visiteur qui vient de la rue de la Loi. Il vaudrait mieux employer toujours les expressions aile nord et aile sud.

A l'aile nord, nous n'avons plus en ce moment que des collections de moulages et notre atelier de photographie.

Passons à l'aile sud.

Pratiquement, nous allons la diviser en trois blocs : 1° le grand pavillon qui s'avance vers le parc et que nous appelons d'ordinaire « Pavillon de l'Antiquité » ; 2° le grand massif carré qui se trouve à front de l'avenue des Nerviens et qui est dominé par une coupole surmontée d'une figure dorée ; 3° l'horrible hall dans lequel se trouve, encore en ce moment et à titre temporaire, le Musée mondial, qui doit chercher abri ailleurs.

J'espère bien avoir l'occasion de vous expliquer, une autre fois, le plan complet d'achèvement de nos musées. Aujourd'hui, je me contente de vous dire où vous trouverez les collections et les services généraux actuellement accessibles au public.

Commençons par le bâtiment de l'avenue des Nerviens. L'entrée se trouve sur l'espèce de petite place formée par l'intersection de la rue du Cornet et de l'avenue des Nerviens, à l'arrêt des trams 36, 41, 43 et 45 venant de la porte de Namur et à l'arrêt des trams 20 et 22, venant de la gare du Midi. Si la compagnie des Tramways Bruxellois, toujours désireuse de servir les intérêts du public, voulait aider la cause des Musées, elle

détournerait, par l'avenue des Nerviens, le tram 29, de manière que l'on pût venir directement jusqu'à notre porte, en partant du centre de la ville.

L'entrée de nos musées, il faut bien le reconnaître, n'est pas très engageante. Il y fait obscur, mais, dans l'avenir, cet accès ne sera plus la porte principale d'entrée.

Lorsqu'on se trouve devant le vestiaire, on peut tourner à droite ou à gauche. Par la droite, on pénètre dans la section de la Belgique Ancienne, dont les collections ont été formées, en majeure partie, grâce à l'activité du Service des Fouilles de l'État et, pour une bonne part, grâce à la généreuse donation du comte Louis Cavens.

En prenant à gauche, on monte l'escalier qui conduit à l'étage, dans une immense salle, qui doit servir aux expositions temporaires. C'est là qu'aura lieu, au mois de décembre prochain, l'importante exposition provinciale des arts décoratifs et industriels du Brabant.

En arrivant dans la salle, si l'on se dirige vers la gauche, on va vers les bureaux de l'administration des musées, vers la bibliothèque générale et le service de documentation artistique nationale.

Vers la droite, et aux deux étages de l'édifice, se trouvent les collections de la section des Industries d'Art, avec ses vingt-deux salles, dont une partie seulement est ouverte aux visiteurs, faute d'avoir le nombre de surveillants qu'il faudrait pour les ouvrir toutes simultanément.

Ces merveilleuses séries doivent leur opulence aux legs et donations de M^{mes} Montefiore et Isabelle Errera, de MM. Vermeersch et Evenepoel, pour ne citer que les libéralités les plus importantes.

Il ne faut pas manquer d'aller voir notre cloître, dont les galeries abritent des pierres tombales, des fonts baptismaux, des retables en pierre et dont le jardin promet de devenir un des plus jolis squares de Bruxelles.

Au premier étage est installé le magasin d'images d'art du Service Éducatif, où les enfants — et les grandes personnes aussi — peuvent trouver, au prix de fr. 0,30 l'exemplaire, plusieurs milliers de reproductions artistiques, donnant les œuvres principales de tous les temps et de tous les pays.

En dessous du Musée mondial, du côté de l'avenue des Nerviens, se trouve l'atelier de moulage.

Le Pavillon de l'Antiquité s'ouvre dans le parc même, mais on peut y venir également du bâtiment de l'avenue des Nerviens, en traversant les constructions caduques de l'ancienne exposition, constructions devenues

pratiquement inutilisables et qui ne sont plus bonnes qu'à être démolies. Lorsqu'on les aura remplacées par des constructions définitives, suivant des plans approuvés, nous serons à même d'exposer de nouveau nos importantes collections d'art d'Extrême-Orient, d'ethnographie, de folklore national, dont presque rien n'est actuellement accessible à nos visiteurs.

C'est au Pavillon de l'Antiquité, où se trouvent les séries de l'Égypte, de l'Asie Antérieure, de la Grèce et de Rome qu'est également installée la Fondation Égyptologique Reine Elisabeth et la bibliothèque de la section de l'Antiquité.

MUSÉES ROYAUX D'ART ET D'HISTOIRE.

SALLE GOTHIQUE (XV^e siècle).



Recommandation importante : Qu'on n'oublie pas que les Musées Royaux du Cinquantenaire sont visibles tous les jours, à l'exception du vendredi. Que toutes les personnes qui désireraient un imprimé donnant l'indication des heures d'ouverture et des prix variables du droit d'entrée veuillent bien me le demander.

On m'a souvent posé la question suivante : « Quelle est la valeur de vos collections du Cinquantenaire ? » C'est assez difficile à calculer, mais en

faisant des évaluations extrêmement modérées, nous avons pu dire, récemment, qu'au cours actuel, nos collections et notre matériel représentaient plus de deux cents millions de francs.

Permettez-moi d'ajouter cette remarque, en finissant : aussi longtemps qu'on n'aura pas achevé complètement nos locaux, cette richesse nationale restera exposée à de graves dangers.

Le rapport d'une commission officielle caractérise nos vieilles galeries en les appelant : « Un bûcher toujours prêt à flamber. »

III

Quelle belle chose que la radiophonie ! Elle augmente les occasions de se faire des amis, car c'est vraiment une lettre amicale que j'ai reçue la semaine passée, écrite par une dame qui m'exposait les raisons qui l'avaient empêchée, elle et son mari, de visiter plus souvent les musées. Je tiens à dire combien j'ai été touché du ton aimable et confiant de cette missive et je remercie ces amis des musées des sentiments qu'ils m'ont exprimés en cette circonstance.

Il y a quinze jours, je vous avais conviés à faire une excursion, plutôt d'ordre topographique, à travers les bâtiments affectés à nos collections au Palais du Cinquantenaire.

J'ai été forcé, par là-même, d'énumérer les sections, les services, les ateliers, les bibliothèques qui font partie de ce vaste complexe désigné sous le nom de Musées Royaux du Cinquantenaire.

Si étrange que cela paraisse, j'aurais dû ajouter, pour être complet, le Musée de la Porte de Hal qui, actuellement encore, constitue la cinquième section de nos musées.

Je crois qu'il sera utile de reprendre aujourd'hui notre étude, en examinant de quelle manière toutes ces sections, ces services, etc., se trouvent groupés dans le plan — logique, cette fois — de notre organisation.

Commençons par considérer l'établissement dans son ensemble.

MUSÉES ROYAUX D'ART ET D'HISTOIRE.

GALERIE D'HONNEUR.



Son nom a changé bien des fois : Musée Royal d'Armes, d'Armures et d'Antiquités ; Musée des Arts décoratifs et industriels ; puis Musées Royaux du Cinquantenaire ; demain peut-être Musées Royaux d'Art et d'Histoire. Toutes ces appellations diverses montrent que nos collections peuvent être envisagées sous bien des aspects et qu'il est malaisé de les grouper sous un titre qui dise exactement et brièvement quels sont les objets qui rentrent dans leur programme.

Il est plus facile de dire nettement quels sont les objets qui n'y trouvent aucune place parce que d'autres établissements de l'État Belge leur sont particulièrement affectés. Les peintures, depuis la fin du moyen âge, et les sculptures, principalement depuis le XVIII^e siècle, sont du ressort du Musée Royal des Beaux-Arts, rue de la Régence. La numismatique est réservée au Cabinet des Médailles de la Bibliothèque Royale, enfin les collections d'objets ethnographiques du Congo Belge font partie du Musée de Tervueren.

En dehors de cela, on pourrait dire que tous les témoignages de l'activité humaine trouvent théoriquement place dans le cadre de nos collections, et ce n'est pas simplement au hasard et pêle-mêle que l'on peut voir, chez

nous, le contenu d'une caverne préhistorique, un tombeau égyptien, des faïences hollandaises, des estampes japonaises, de l'imagerie populaire, et jusqu'à une collection de bicyclettes.

Voici quel est actuellement le cadre général des sections :

La première est consacrée à l'Antiquité, depuis les temps les plus reculés jusqu'au commencement de notre moyen âge, plus particulièrement en Belgique jusqu'à l'établissement de la royauté franque. Ce vaste domaine est divisé en plusieurs sous-sections ou départements :

a) Le préhistorique général qui se subdivise en préhistorique belge et en préhistorique étranger. Pour des raisons pratiques, il a semblé nécessaire de considérer le préhistorique belge comme se poursuivant jusqu'à l'époque franque et de donner à ce département le nom de « Belgique Ancienne ». Le préhistorique étranger sert, avant tout, d'élément de comparaison. Nous n'y comprenons pas les industries primitives de l'Orient classique qui se rattachent à d'autres départements, de même que les antiquités précolombiennes classées avec les collections ethnographiques.

b) Les antiquités orientales. Ici de même, il y a deux divisions ou départements : le premier consacré à l'Égypte ; le second à l'Asie Antérieure, c'est-à-dire principalement aux monuments des civilisations babylonienne, assyrienne, hittite et des pays influencés par elles.

c) Les antiquités crétoises, grecques et romaines.

A cette première section se rattachent le Service des fouilles et la bibliothèque de l'Antiquité à laquelle est annexée, en fait, la Fondation Égyptologique Reine Elisabeth.

Passons à la seconde section qui, sans aucun doute, est la partie capitale de notre musée, celle à laquelle on pourrait dire qu'en principe tout le monde s'intéresse : la section des Industries d'Art.

Remarquez bien que si, à son point de départ, coïncidant avec la période des grandes invasions détruisant en Europe les civilisations antiques, la section des Industries d'Art se soude chronologiquement à la première

section, elle n'a pas de limite fixée par une date d'histoire récente. On pourrait dire qu'elle est, par essence, infinie et perpétuelle dans l'avenir.

Le nom de cette section indique suffisamment son objet. Il serait peut-être audacieux de vouloir définir exactement son domaine. Tous les objets façonnés par l'homme avec l'intention de n'être pas seulement utiles, mais également beaux, de quelque manière que l'on veuille entendre ce mot, rentrent dans le champ des industries d'art.

Il est bien clair cependant que nous désirons que cette section donne un tableau des industries d'art des peuples de civilisation occidentale.

C'est au département ethnographique qu'on trouvera les produits des peuples dits primitifs ou barbares, tandis qu'un autre département est réservé aux arts si riches de l'Extrême-Orient. Faut-il ajouter de plus que nos industries nationales devront toujours avoir la prépondérance dans nos musées ?

MUSÉES ROYAUX D'ART ET D'HISTOIRE.

SALLE DU XVII^e SIÈCLE.



Dans une section aussi étendue, il serait opportun, sans doute, de créer plusieurs départements. Malgré tout le talent et toute la science que peuvent avoir les membres du personnel scientifique, il est difficile de leur demander d'avoir une égale compétence dans tous les domaines de

l'industrie d'art. Je me contenterai de citer les groupes les plus richement représentés chez nous : Tapisseries, Retables, Meubles, Ivoires, Orfèvreries, Grès, Faïences, Porcelaines, Étoffes, Broderies et Dentelles.

La troisième section, qu'il serait plus logique de transformer en un service général, s'occupe surtout des collections de moulages. Ceux-ci consistent en des reproductions d'objets d'art et même de parties de monuments artistiques de tous les temps et de tous les pays.

Passons sans tarder à la quatrième section, hélas ! bien peu connue du public, puisque, dans l'état actuel de nos locaux, aucun de ses départements n'est accessible aux visiteurs. Cette section comprend : l'ethnographie, le folklore national et les collections d'art d'Extrême-Orient.

Ethnographie. Nous possédons des collections d'objets de divers pays, particulièrement de l'Océanie, dont la plupart ont été récoltés par des Belges au cours de leurs voyages. Chaque fois que nous avons pu en montrer temporairement quelques parties, ces petites expositions ont attiré vivement l'attention des visiteurs. Les Belges ont beaucoup voyagé et je ne doute pas qu'il y ait, un peu partout dans le pays, des objets qui, groupés dans des locaux appropriés, formeraient un musée qui serait une véritable école de vocation coloniale. Récemment, manquant de place pour exposer convenablement les objets, nous avons dû décliner l'offre d'une intéressante collection, que nous faisait un de nos consuls. Souvent, en visitant de grands musées à l'étranger, j'y ai relevé la présence de collections qui avaient été offertes par nos compatriotes, faute de pouvoir les installer à Bruxelles.

C'est à la section d'ethnographie que se trouve annexée une fort bonne collection d'antiquités américaines, parmi lesquelles il faut noter les pièces équatoriennes qui nous ont été données autrefois par De Ville.

Folklore national. Faut-il rappeler le grand succès des musées de folklore organisés dans les diverses régions du pays ? Nous devrions avoir à Bruxelles une collection d'un caractère plus général, faisant, dans la mesure du possible, la synthèse de nos mœurs et coutumes, soulignant les contrastes... Dans l'étude de notre vie nationale, il ne suffit pas d'examiner séparément les caractéristiques de la vie populaire, il faut aussi chercher à

dégager les lignes générales. Depuis longtemps, nous avons rassemblé des matériaux, nous avons recueilli le legs important de la collection Vanderlinden. Un membre du personnel scientifique du musée s'occupe du folklore, mais il a dû se borner, jusqu'à présent, à faire quelques expositions temporaires sans pouvoir installer une salle de folklore.

Et cependant, il faut se hâter, nos vieilles coutumes disparaissent rapidement devant la poussée irrésistible de ce que l'on appelle le progrès moderne.

Arts d'Extrême-Orient. Beaucoup de personnes se souviennent sans doute du véritable événement artistique que fut l'ouverture, au Cinquantenaire, de l'exposition de la collection Michotte, qui remplissait à elle seule une vingtaine de salles. Depuis lors, nous avons encore pu faire des acquisitions importantes, spécialement en art japonais ; nous avons reçu en legs quelques pièces choisies dans une collection qui ne nous a pas été donnée, parce que nous n'avions pas les locaux convenables pour l'abriter. Actuellement, rien n'est exposé de tous ces trésors, et les personnes qui, sur place, se sont rendu compte de la situation, ne peuvent qu'approuver notre réserve. Nous espérons, en attendant des temps meilleurs, pouvoir bientôt montrer quelque chose de nos collections d'art d'Extrême-Orient, au cours d'une série d'expositions qui se feront au Pavillon chinois à Laeken.

Enfin, la cinquième section est consacrée aux armes et armures. Comme je l'ai dit en commençant, cette section est constituée par le Musée de la Porte de Hal, auquel il y a lieu d'ajouter la collection Titeca qui, pour des raisons particulières, se trouve classée au Cinquantenaire.

Voilà donc le cadre général des sections. Il faut y ajouter des services généraux, dont je me borne à faire une simple énumération : Service de la bibliothèque, Service de la documentation artistique, Service photographique, Service, ou plus exactement, atelier de moulage, Service des collections avec les ateliers de préparation et de restauration.

Bien qu'il ne se rattache pas administrativement à l'organisation des musées, il faut citer le Service Éducatif.

MUSÉES ROYAUX D'ART ET D'HISTOIRE.

SALON FRANÇAIS (XVIII^e siècle).



Son but essentiel est de faire connaître le musée et de permettre d'utiliser le plus complètement possible les sources d'enseignement que constituent ses collections.

Son action s'exerce surtout par des conférences, des cours élémentaires et des visites guidées scolaires.

Fondé il y a quatre ans, il compte à l'heure actuelle plus de mille membres, il a organisé cette année plus de six cents visites gratuites pour les enfants des écoles, ouvert à l'intention de ceux-ci un magasin d'images d'art. Je suis convaincu que, dans peu d'années, le Service Éducatif aura pris un magnifique développement.

Eh bien ! le tableau que je viens de tracer correspond-il à l'idée que vous vous étiez faite, jusqu'à présent, des Musées Royaux du Cinquantenaire ?

Je me permets de croire que cette rapide revue vous aura montré que là où vous pensiez trouver seulement des locaux destinés à la conservation, pêle-mêle, d'objets rares, précieux ou curieux, il y a un vaste organisme scientifique et éducatif, au plan mûrement conçu. Et cependant, je ne vous en ai montré que le côté en quelque sorte matériel ! Si vous le voulez bien, la prochaine fois, nous essaierons d'en établir le plan spirituel et de voir plus nettement quelle est la mission de nos musées.

IV

Maintenant que vous connaissez la répartition de nos collections, dans le Palais du Cinquantenaire et que je vous ai exposé les grandes lignes de l'organisation des sections et des services généraux, il est temps que nous en venions à l'étude de ce que j'ai appelé le plan spirituel de nos musées.

La première chose à faire est de nous demander : Quel est le but du musée ? Je m'empresse d'ajouter qu'il n'est pas très facile de répondre à une telle question. Lorsqu'on lui a donné une solution, de nature à satisfaire un petit groupe de personnes cultivées, il n'est pas sûr que la généralité du public soit préparée à l'admettre.

Si tout le monde reconnaît sans hésitation l'utilité de la science, prise d'une manière générale, peu nombreuses sont les personnes aptes à comprendre la haute valeur que peuvent avoir certaines recherches minutieuses qui se font dans des laboratoires de spécialistes.

Le but du musée devrait pouvoir s'exprimer d'abord d'une manière absolue et je serais assez porté de le définir comme suit : le musée doit travailler au progrès général de la science. Mais, vous exigerez immédiatement, je pense, que je descende des hauts sommets de la spéculation pour m'approcher davantage des réalités pratiques, plus faciles à saisir.

Dans ce cas, je vais être forcé de faire éclater, en quelque sorte, le but général, de manière à faire apparaître tous les buts secondaires qu'il comprend.

Nous allons être amenés de la sorte à considérer les musées sous deux aspects extrêmement différents, dont le premier, pour faciliter les choses, s'appellera la face externe, c'est-à-dire le musée tel qu'il apparaît aux regards du plus grand nombre de personnes. L'autre sera la face interne, c'est-à-dire le musée tel qu'il est connu par les rares personnes que l'on appelle les initiés ou les spécialistes.

Un des buts visés par le musée est de conserver des collections. Cet aspect est tellement primordial que l'on donne aux membres du personnel scientifique des musées le titre de conservateurs et que j'ai le privilège d'être le conservateur en chef. Pour combien de personnes cette qualification n'est-elle pas l'origine d'une conception bien erronée du rôle de notre personnel scientifique ?

Combien de fois des amis qui, sans doute, se croyaient très spirituels, m'ont demandé si la conservation des momies égyptiennes me donnait beaucoup de soucis et m'occasionnait quelque travail ?... Des personnes bienveillantes nous demandent, le plus gentiment du monde, si nous sommes « quelquefois » à notre bureau du Cinquantenaire...

Oui, apparemment, le musée est avant tout une sorte de garde-meuble où se trouvent entreposés des objets d'âges divers, sortis pour une raison ou l'autre de l'usage normal pour lequel ils avaient été créés, et que les bonnes gens viennent voir, à l'occasion, pour s'amuser de leur étrangeté ou s'émerveiller de leur rareté. J'ai déjà comparé moi-même le musée à un vaste grenier d'une grande maison, où les enfants, qui ont pu s'y introduire furtivement, découvrent à côté d'un tas de vieux meubles, parfois des portraits d'ancêtres, des coffres contenant les robes des aïeules, ou même les papiers qui retracent l'histoire de la famille pendant plusieurs générations.

Je vous le demande, si même le musée n'était que cela, ne trouveriez-vous pas qu'il ait pour nous une valeur réelle ? Que diriez-vous de ces enfants qui, ayant découvert ces reliques familiales, n'auraient rien de plus pressé, lorsqu'ils seraient devenus adultes, que de faire venir le brocanteur et de « bazarder » tout ce fond de grenier encombrant et inutile ?

J'admets donc que vous êtes d'accord avec moi sur ce premier point : le musée a pour but de conserver les reliques de nos ancêtres, et vous entendez bien qu'ici, lorsque je dis « nos » ancêtres, je considère que nous sommes des enfants de la grande famille humaine, prêts à répéter le vieil adage latin : « Je suis homme et j'estime que rien de ce qui est humain ne m'est étranger. »

Mais ces objets, ainsi conservés, ont un sens, une signification. Leur étude peut nous révéler des choses intéressantes et qui avaient été complètement oubliées. Retenons ma comparaison de tout à l'heure. J'imagine que nous avons découvert, au fond d'un coffre du grenier, un vieux grimoire. Nous l'ouvrons, pleins de curiosité ; mais quel malheur !... il est écrit en caractères étranges, dans une langue que nous ne comprenons plus, bien que quelques mots de-ci de-là éveillent encore dans notre esprit des notions précises.

Nous aurons recours, en ce cas, à des personnes qui, par leurs souvenirs ou par leurs études, sont à même de faire parler pour nous le vieux document. Cette comparaison explique aisément une des tâches assignées

au personnel scientifique des musées. Mais cette première curiosité satisfaite n'est-elle pas, pour nous tous, un précieux aiguillon ? Dès que nous savons quelque chose, nous désirons connaître davantage. Voilà, dans des vitrines, des objets façonnés par l'homme, il y a des milliers d'années, d'abord pour lui faciliter la lutte contre les éléments hostiles, ensuite pour embellir l'existence paisible qu'il a réussi à s'assurer. Mille questions surgissent à notre pensée : comment et quand a-t-on tissé les premières étoffes, coulé le premier bloc de métal, tracé les premiers signes devant servir d'écriture ? Pourquoi et comment l'objet d'abord simplement utile devient-il un bel objet ? Et voilà un nouveau but du musée : il ne nous donnera pas seulement des renseignements sur des objets épars, mais nous apportera les éléments d'une histoire de la civilisation. Ce que nous apprenons, d'autre part, dans les livres, reçoit maintenant une illustration constante ; les mots retenus par cœur deviennent des réalités tangibles. L'enfant comme l'adulte va comprendre d'une manière inoubliable une grande leçon : la continuité de l'effort humain pour sortir de la barbarie et atteindre les plus hauts sommets. On voit se former comme un gigantesque graphique démontrant que si la ligne n'est jamais interrompue, elle subit des fléchissements qui sont les grandes catastrophes de l'histoire.

MUSÉES ROYAUX D'ART ET D'HISTOIRE.

SALLE DES CÉRAMIQUES DE DELFT.



Bien souvent, les visiteurs, devant la perfection des produits de l'art, devant la révélation du niveau élevé qu'avaient atteint les hommes, aux diverses périodes de splendeur, posent cette question angoissante :

« Mais comment expliquer qu'une telle civilisation ait pu disparaître et sombrer dans l'oubli ? » N'est-ce pas, un peu comme si nous pouvions interroger les diagrammes, dressés par des médecins, au cours de graves maladies faites par nos aïeux ?

Parmi les séries les plus intéressantes que renferment nos collections, il faut souligner les produits des arts industriels et décoratifs. Un des buts qui paraissaient les plus importants aux réorganiseurs de nos musées, il y a cinquante ans, était de mettre de bons modèles sous les yeux de nos ouvriers d'art.

Qu'on comprenne bien qu'il ne s'agit pas ici de préconiser la copie des produits anciens. Nos conditions de vie sont si différentes de celles du passé, que la meilleure copie ne sera jamais qu'un objet mort. Mais il importe, pour créer du nouveau, de savoir quelles sont les conditions mêmes de la création, de ne rien ignorer des techniques mises en œuvre par les bons artisans d'autrefois, d'apprendre, à leur école, à discipliner les diverses matières pour les contraindre à exprimer la pensée du créateur.

N'oublions pas d'indiquer qu'un des buts du musée peut être aussi de procurer aux amateurs d'art des jouissances supérieures, par la vue de chefs-d'œuvre groupés d'une manière agréable, et par là de collaborer à la formation et la diffusion du goût.

Tout cela représente ce que j'appelais tout à l'heure la face externe de nos musées. Si je devais vous décrire, dès maintenant, la face interne, je devrais entrer dans des considérations qui vous paraîtraient peut-être trop spéciales. En effet, il s'agit de l'étude approfondie des collections, de travaux exécutés surtout par ce qu'on appelle des savants de laboratoire. Lorsque nous disons au public ce qu'est un objet exposé, nous nous servons du résultat d'études qui peuvent avoir duré pendant des années, nécessité des recherches, dans les bibliothèques, les archives, les musées, les universités du monde entier.

Le personnel scientifique des musées comprend des attachés, des conservateurs-adjoints et des conservateurs. Ces dénominations ne sont que des degrés dans une carrière scientifique. Le public ne semble pas se rendre compte de l'évolution qui s'est produite dans les trente dernières années. Le conservateur amateur s'est mué en un technicien. Pour entrer dans les

cadres, on exige de lui des études universitaires, des grades scientifiques, des stages dans les musées étrangers. On pourrait dire qu'en moyenne, il faut avoir consacré au moins cinq années d'études en histoire de l'art, en archéologie, en philologie, avant de pouvoir briguer une place d'attaché. Dès qu'on est nommé, on peut reprendre les études qui se développeront de plus en plus. Il s'agira, en effet, de se tenir au courant des travaux publiés dans sa spécialité et cela non seulement en français, mais également en allemand et en anglais. Dans la mesure du possible, il faudra étudier les collections publiques ou privées, contenant des objets analogues à ceux qui constituent la section à laquelle on est attaché, entretenir des rapports avec les collègues du pays et de l'étranger et « cultiver » les amateurs. Ceci n'est pas une plaisanterie, et l'on peut assurer que si les merveilles des collections Vermeersch et Evenepoel sont venues enrichir nos musées, c'est grâce à la politique habile de notre ancien conservateur en chef, Eugène van Overloop.

Je me contenterai de vous citer encore un cas intéressant : c'est à la suite des longues études minutieuses du Conservateur de la Porte de Hal que nous avons pu obtenir de l'Autriche, entr'autres souvenirs historiques, la restitution de la précieuse armure de l'archiduc Albert, notre premier souverain national.

Vous voyez donc que cet aspect du sujet serait de nature à vous intéresser.

Il aura suffi pour le moment de vous montrer que le musée n'est pas seulement, comme on le croit souvent, un simple dépôt d'antiquités. Il a, au contraire, vis-à-vis de la collectivité, une mission importante et complexe. On ne peut le considérer comme un luxe qu'à la condition d'envisager de la même manière les autres établissements consacrés à l'instruction publique.

V

Quelqu'un m'a dit : « De tous les buts que vous avez assignés aux Musées du Cinquantenaire, celui qui nous intéresse le plus, nous qui sommes le public, c'est sa mission d'enseignement. Lorsque nous avons été deux ou trois fois dans vos salles, nous avons facilement l'impression que nous avons épuisé notre plaisir et que, cependant, les collections seraient à même de nous en procurer davantage, si on voulait bien nous les expliquer. »

Je voudrais aujourd'hui insister sur la manière dont les musées peuvent servir à l'instruction et à l'éducation générales.

Notre établissement ne pourrait être classé dans aucune des grandes divisions généralement suivies en matière d'enseignement, ou plutôt, nous aurions le droit de revendiquer une place dans les quatre grandes catégories intitulées : enseignement supérieur, normal, moyen et primaire.

Si nous étions en Amérique ou en Angleterre, je n'hésiterais même pas à citer l'enseignement professionnel, et cet autre, beaucoup plus vaste, qui s'adresse à tous les âges, à toutes les conditions, et auquel on a donné volontiers le nom d'extension universitaire.

Commençons par l'enseignement supérieur.

Depuis plus de vingt ans, des cours pratiques d'archéologie ont été institués aux musées, par le Gouvernement.

L'enseignement, qui s'appuie en première ligne sur les collections, est donné par le personnel scientifique. Chaque cours comprend une vingtaine de leçons qui ont lieu habituellement de novembre à Pâques ; les cours sont suivis par un public de plus en plus nombreux, et peuvent être comparés, sans défaveur, aux cours de l'école du Louvre à Paris. De plus, — et c'est là un heureux symptôme à signaler, — des professeurs d'universités prennent de plus en plus l'habitude de venir donner des leçons, à leurs élèves, dans nos salles et dans nos bibliothèques. Le cours de papyrologie grecque de l'Université de Bruxelles se donne régulièrement à la bibliothèque de la Fondation Égyptologique Reine Elisabeth.

Lorsque nous passons aux autres catégories d'enseignement, nous devons parler immédiatement du Service Éducatif des musées, qui a été créé, spécialement, pour faire connaître les musées et utiliser, dans la plus large mesure possible, la source d'enseignement que constituent les collections.

J'ai répondu un jour, à quelqu'un qui me questionnait sur le programme du Service Éducatif, qu'on pouvait le comparer, comme esprit, au programme de la ligue des femmes catholiques anglaises. Ces dames, en effet, se sont déclarées prêtes à entreprendre tout ce qu'on jugerait utile de leur demander, en s'interdisant de faire la concurrence à aucune œuvre existante. De même, le Service Éducatif des musées doit se déclarer prêt à exécuter, dans la mesure de ses moyens, tout ce qu'on lui demandera et qui paraîtra nécessaire pour atteindre son but.

MUSÉES ROYAUX D'ART ET D'HISTOIRE.
SALLE DE LA BELGIQUE ANCIENNE.
(Époque gallo-romaine.)



Pour le moment, son action s'exerce surtout par l'organisation de cours, de conférences et de visites guidées. Nous avons créé un cours élémentaire d'histoire de l'art, en quarante leçons, réparties sur quatre années. Les amies de la dentelle nous ont fourni les moyens nécessaires pour avoir, tous les ans, dix conférences générales et un cours spécial sur l'histoire de la dentelle. Peut-être un jour, nos ressources nous permettront-elles de faire la même chose pour d'autres industries d'art.

D'octobre à mai, le Service Éducatif organise, gratuitement pour ses membres, et moyennant une taxe de 1 franc pour le public, une série de conférences populaires qui se donnent généralement le dimanche à 10 h. 30, et au cours desquelles les membres du personnel scientifique des musées, ainsi que certaines personnalités qualifiées, exposent des questions d'art et d'archéologie d'intérêt général.

Tous les ans, il y a eu, en outre, des séances extraordinaires, dont plusieurs ont eu lieu à la salle de l'Union Coloniale.

L'hiver dernier, le Service Éducatif a offert à ses membres un grand concert consacré à l'histoire de la musique belge.

Les conférences et le cours d'histoire de l'art trouvent un complément indispensable dans les visites guidées populaires. Le jeudi, le samedi et le dimanche, les assistants et assistantes du Service Éducatif, recrutés généralement parmi les candidats et licenciés en histoire de l'art et archéologie, conduisent les visiteurs à travers les collections, transformant la simple visite en une conférence-promenade.

Mais l'activité des assistants et assistantes se manifeste surtout par les visites guidées scolaires. Dès la première année d'existence du Service Éducatif, en 1922, nous avons fait savoir à toutes les écoles de l'agglomération bruxelloise et même de la province, que nous nous mettions à leur disposition pour montrer à leurs élèves les collections des musées. Nous n'avons recueilli alors qu'une vingtaine de demandes. Cette année-ci nous avons dépassé six cents visites.

Je n'hésite pas à dire que je suis très fier de ce résultat, surtout si je le considère comme une étape dans la marche en avant. On ne se doute guère des efforts auxquels il faut se livrer pour secouer l'indifférence générale, et obtenir qu'une école de plus s'inscrive sur notre liste.

Mais aussi, lorsqu'une première visite a été faite, les autres se succèdent rapidement. Si l'on me permet cette comparaison, au Service Éducatif nous garantissons la cure d'indifférence en une seule visite !... Le Président et le Directeur peuvent, en toute sécurité, passer les convalescents aux mains des assistants et assistantes et porter leurs regards vers d'autres malades qu'il s'agit d'attirer à la clinique !...

Naturellement, beaucoup de ces visites scolaires n'ont et ne peuvent avoir, au début, qu'une valeur tout à fait générale d'information. On apprend aux enfants où sont les collections et l'intérêt qu'elles présentent. Mais très rapidement — et c'est là ce que nous désirons — il s'établit une véritable collaboration entre le professeur et l'assistant du Service Éducatif.

Ce qu'il faut, c'est que la visite soit un complément, une illustration de la leçon donnée à l'école ou apprise dans le livre. L'idéal, que les circonstances présentes nous empêchent de réaliser, c'est la leçon faite au musée même, commencée dans une salle de classe préparée dans ce but, et se continuant devant les objets exposés dans nos galeries.

Plusieurs écoles nous ont déjà demandé des cycles de visites, mises en harmonie avec l'enseignement réparti sur plusieurs années. Pour le moment, toutes ces visites guidées sont faites par nos assistants ; nous espérons mieux. Le jour où le personnel enseignant lui-même viendra se former à

notre école, ce sont les professeurs, les instituteurs, qui seront les plus indiqués pour donner, à leurs élèves, la meilleure leçon au milieu des collections.

Ces visites ont surtout pour but l'enseignement de l'histoire et de l'histoire de l'art. Les élèves et les professeurs se plaignent souvent de la difficulté qu'ils éprouvent à se procurer de bons documents pour illustrer leurs cahiers. Le Service Éducatif a créé, à leur intention, un magasin d'images d'art où l'on trouve au moins deux mille cinq cents documents, qu'on peut acheter, pour peu d'argent, soit en feuilles séparées, soit groupés en pochettes, en carnets ou en volumes.

Les étrangers qui ont visité depuis quelques mois notre magasin d'images d'art, ont manifesté leur admiration pour cette entreprise si utile, et je ne doute pas que nous ayons bientôt des imitateurs dans plusieurs pays. Espérons que nos compatriotes seront cependant les premiers à tirer parti de ce service créé à leur intention.

Tout cela est très bien, me direz-vous, mais le pauvre homme isolé, qui préfère se promener tout seul au musée, quelles ressources y trouvera-t-il pour son instruction ?

Je voudrais commencer par lui donner le conseil de fréquenter quelque peu nos bibliothèques et nos services généraux où le personnel mettra volontiers à sa disposition les livres et les documents nécessaires à l'étude des collections. De 10 heures à midi et de 2 à 5 heures, tous les jours de la semaine, même le vendredi, jour de fermeture des salles d'exposition, nos bibliothèques sont ouvertes au public, sans droit d'entrée et sans formalités.

Nous devrions avoir une série de guides généraux et spéciaux. Je reconnais que nous ne les avons pas. Mais je demande au public de bien vouloir tenir compte de ce que, depuis l'armistice, nous avons installé ou réorganisé près de cinquante salles et que, tant que les collections n'étaient pas disposées en un ordre permanent, il était impossible de rédiger des guides. Je puis garantir que l'année prochaine, plusieurs sections auront édité leur guide-manuel du visiteur.

En attendant, le public trouve des étiquettes sur un grand nombre d'objets importants, et beaucoup de ces étiquettes sont déjà rédigées dans nos deux langues nationales. Ici encore, je dois demander un peu de patience ; je n'oublie pas que nos Musées du Cinquantenaire constituent la grande collection centrale qui appartient à tous les Belges.

Avant la guerre, nous éditons un bulletin qui tenait le public au courant de tout ce qui se faisait au musée. Sa publication a été interrompue par la guerre, au mois d'août 1914. J'espère fermement, qu'avant peu, il pourra renaître et reprendre une activité heureuse. Notre bulletin était une bonne chose et bien des musées étrangers avaient imité, à ce sujet, l'exemple venu de Belgique.

Ces explications auront montré, je pense, à mes auditeurs que nous cherchons, par mille moyens, à nous rendre utiles à tous ceux qui viennent chez nous dans le désir de s'instruire. Nous avons fait largement notre part et nous nous préparons à le faire plus largement encore. Au public de répondre à notre appel, en utilisant plus complètement les ressources mises à sa disposition !

VI

Il semble que je vous ai parlé suffisamment de nos musées, vus de l'extérieur, de l'intérieur, en considérant leur plan matériel et intellectuel. Je vous ai esquissé leurs buts, spécialement le but éducatif et je puis à présent vous convier à une promenade dans nos belles collections.

Si vous le voulez, nous entrerons de préférence par la porte principale qui s'ouvre dans le parc du Cinquantenaire au sommet du grand escalier, conduisant à la terrasse qui réunit le Pavillon de l'Antiquité au bâtiment de l'avenue des Nerviens.

Dès l'entrée, nous trouvons installé un comptoir où les visiteurs peuvent acquérir les guides, les catalogues, les cartes illustrées, les photographies et même de petits moulages.

Si l'on veut faire des achats à l'aise, il est loisible d'entrer au magasin, en passant par la grande rotonde. Cette rotonde qui s'élève sur toute la hauteur du bâtiment est véritablement ce qu'on pourrait appeler la plaque tournante de nos Musées. En effet, de là, on a facilement accès aux différents groupes des collections : à droite, vers la Belgique Ancienne et les Industries d'Art ; à gauche, en revenant sur nos pas vers la ville, nous atteignons l'Antiquité, tandis qu'en nous avançant vers l'avenue de Tervueren, nous trouvons les collections d'ethnographie, d'art d'Extrême-Orient et de folklore. En allant vers le fond, après avoir traversé le jardin, nous arrivons à la bibliothèque générale, au service de documentation d'art belge et aux collections de

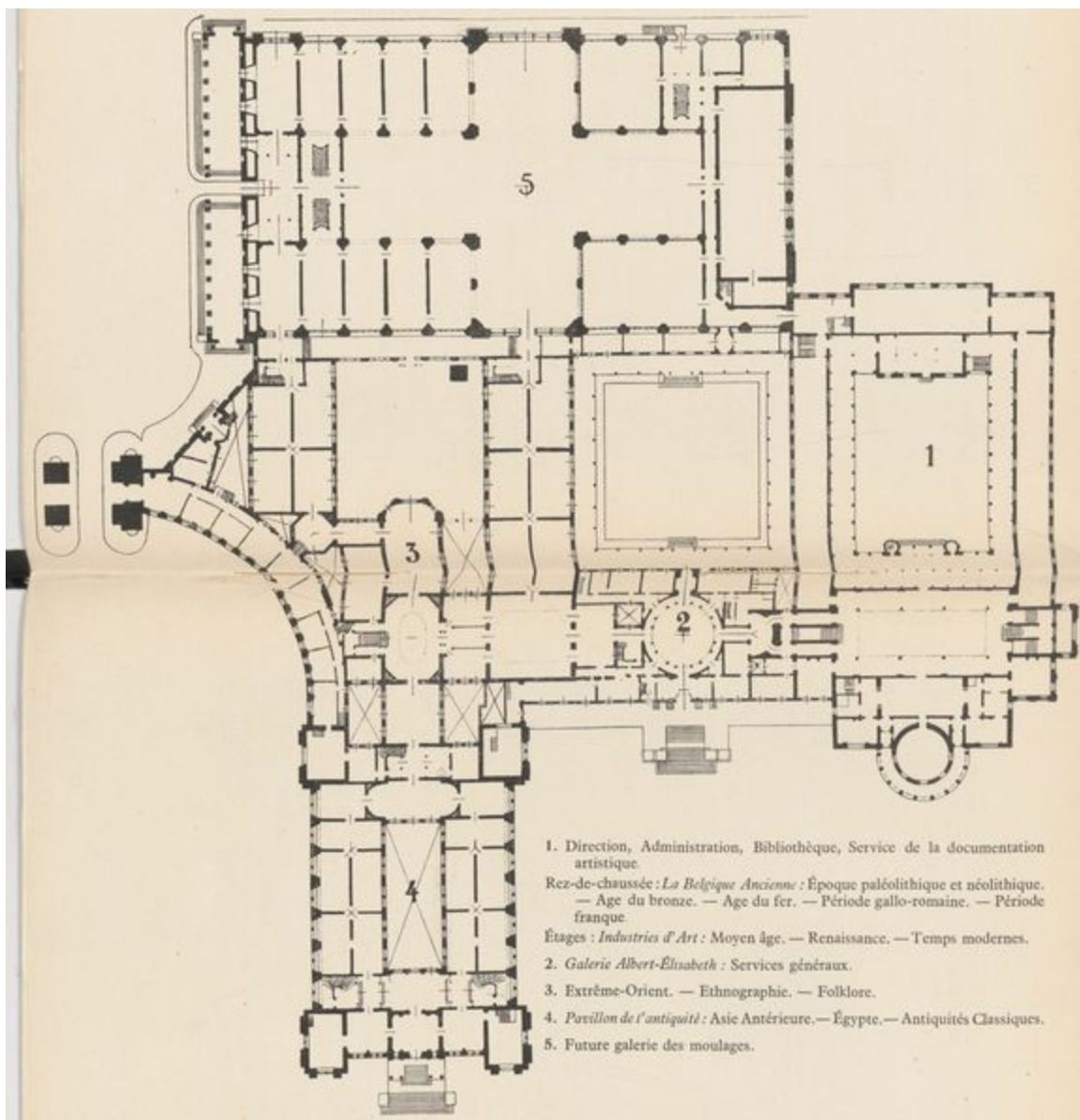
moulages. La rotonde est vraiment le point central de tout ce vaste ensemble de bâtiments situés au sud de l'arcade.

Tout naturellement c'est autour de la rotonde que se groupent un certain nombre de services généraux. Voulons-nous prendre quelques renseignements avant de nous engager dans le dédale des salles ? Il nous sera facile de trouver la permanence du Service Éducatif où l'on nous documentera. Un peu plus loin, est discrètement logé le restaurant où, à l'heure de midi, le visiteur peut, sans quitter le musée, se procurer une rapide collation.

C'est sur la rotonde également que s'ouvre le magasin des Images d'art et le quartier des salles de classes, où les professeurs peuvent venir avec leurs élèves. Au premier étage, à côté d'une vaste salle de conférences, sont disposés les services de l'inventaire, des archives, du prêt des clichés de projection, les collections d'épreuves du service photographique, dont les ateliers sont groupés dans les combles.

Allons voir les collections d'Art d'Extrême-Orient ; les pièces choisies sont installées dans une série de salles dont le style est approprié à leur destination ; plusieurs d'entre elles s'ouvrent sur un jardin japonais, planté de ces petits arbres centenaires, devant lesquels nos jardiniers s'émerveillent, avec ses stèles et sa pièce d'eau, garnie de nénuphars, où brillent les écailles de jolis poissons.

Passons de là au Pavillon de l'Antiquité. Au niveau du parc se trouve une grande salle de conférences pouvant contenir un millier de personnes et qui convient particulièrement pour les réunions scientifiques de toutes espèces. Au premier étage sont disposées les antiquités orientales, dans une quinzaine de salles, dont les unes s'éclairent par des fenêtres s'ouvrant sur le parc, les autres par des ouvertures vers la cour centrale. Au second étage sont les collections des antiquités grecques et romaines. Pour le moment, le troisième étage est disponible et prêt à donner asile à cette école supérieure d'art industriel dont on parle depuis si longtemps et dont l'emplacement idéal est sans doute au Cinquantenaire, à côté des collections et des bibliothèques.



PORTE DE HAL.
MUSÉE D'ARMES ET D'ARMURES.



Dans chaque département, il y a une salle de travail, où les personnes qui désirent étudier peuvent s'installer confortablement et utiliser facilement toutes les ressources mises à leur disposition par les conservateurs. Revenons maintenant sur nos pas et dirigeons-nous vers le Musée des moulages, en traversant les collections d'ethnographie qui occupent douze salles de la galerie qui a remplacé l'ancien musée scolaire.

La grande salle des moulages, qui n'a plus l'aspect de gare de chemin de fer de notre ancien pavillon à l'aile nord, est disposée en forme de croix. Là se trouvent toutes les importantes reconstitutions architecturales de l'antiquité classique, des périodes romane et gothique et de la Renaissance. A côté et dans la direction de la cour d'honneur, de nombreuses salles permettent d'exposer méthodiquement des séries d'étude et font oublier l'impression chaotique de notre ancienne collection.

Signalons encore, pour ne pas l'oublier, le bureau de poste et le salon de correspondance, situé à proximité de celui-ci. Nous pouvons également faire une visite au service commercial du musée, où l'on nous montrera

comment un personnel spécialisé se charge d'entretenir des relations avec les centres de production d'art industriel. Il s'agit, en effet, de signaler à tous ceux que la chose intéresse, les ressources qu'offre le musée au point de vue de la création, de mettre à la disposition des travailleurs la riche documentation des collections et des bibliothèques, de maintenir, en un mot, le contact entre la tradition du passé et la vie moderne la plus active. C'est le service commercial également qui se charge d'organiser annuellement les grandes expositions d'art industriel et décoratif, qui ne sont pas une des moindres attractions du Musée du Cinquantenaire.

MUSÉE DE LA PORTE DE HAL.

SALLE DES ARMURES.



Ce qui caractérise le musée que nous venons de traverser dans quelques-unes de ses parties, c'est qu'il n'est plus désert comme ce Musée du Cinquantenaire que nos parents ont connu. On y rencontre de nombreux visiteurs, les uns isolés, les autres groupés et ceux-ci forment la majorité. Il y a là des élèves qui, sous la direction de leurs professeurs ou des assistants du Service Éducatif, ont quitté, pour une heure ou deux, les bancs de leur école, afin de chercher au musée ce que la parole du maître ou le manuel ne suffissent pas à donner. Il y a là des groupes de touristes, de diverses nationalités, qui ont été amenés en cars, par les grandes agences de voyages,

dont les directeurs ont fini par reconnaître l'importance exceptionnelle de nos musées.

Notre attention s'est portée plusieurs fois sur des visiteurs accompagnés d'enfants qui leur font les honneurs des collections. Ces jeunes guides ont l'air très à l'aise, et il y a même, dans leur allure, quelque fierté. Ils sont venus souvent, avec leur école, au musée, et c'est pour eux une véritable joie que de se faire les initiateurs des membres de leur famille.

Mais, direz-vous, quel est ce conte que nous fait M. Capart ?... Où est ce Musée du Cinquantenaire, où il a la prétention de nous promener avec tant de complaisance ? C'est sans doute un rêve qu'il veut nous faire faire tout éveillés ? Pas du tout, je n'ai pas l'habitude de rêver, et le musée tel que nous venons de le parcourir est le musée que nous aurons entièrement fini, d'ici à quelques années. Je n'ai eu, pour vous le décrire à grands traits, qu'à lire le plan qui en est dressé et a reçu l'approbation entière des autorités compétentes.

Il a été décidé dès 1900, remis au point en 1924 par l'architecte Piron sous les ordres du baron Ruzette, Ministre des Travaux Publics. Le budget extraordinaire de 1925 comprenait, pour reprendre les travaux interrompus par la guerre, une somme que la Chambre et le Sénat avaient votée sans aucune hésitation.

Si le premier ministre démocratique que nous avons eu en Belgique a cru devoir suspendre l'exécution des travaux, ce n'est pas faute d'avoir compris l'importance que présentent les musées pour l'éducation générale du peuple, mais par suite des cruelles nécessités de la situation financière. Tout le monde est d'accord pour dire que ce n'est là qu'un retard. J'espère fermement que lorsque, en 1935, nous célébrerons le centenaire de la création de nos musées royaux, les bâtiments seront enfin et définitivement terminés.

Je vous avoue que si, au lieu de bâtiments à finir, il fallait se préoccuper de réunir des collections, on pourrait peut-être nous objecter, à bon droit, qu'il est un peu tard pour commencer et qu'un petit pays comme la Belgique ne peut avoir la prétention de rivaliser pour la splendeur de ses musées avec les grandes nations, disposant de ressources à peu près infinies. Heureusement, nous avons les collections et, dans bien des domaines, elles sont d'une richesse remarquable. Il suffira de les loger convenablement pour que, sans doute, elles se complètent encore par la générosité de nos compatriotes et même par des concours venus de

l'étranger. Les riches amateurs n'hésiteront plus à nous confier leurs merveilles, le jour où ils auront la conviction qu'on les conservera pieusement, dans des locaux désormais à l'abri de l'eau et du feu.

J'entends qu'on m'objecte : Où donc irez-vous chercher l'argent nécessaire à la réalisation d'un tel plan ? Je reconnais que les temps sont difficiles, que nous sommes en pleine crise, que la grande pénitence s'impose à toute la nation ; mais elle doit avoir comme récompense, d'abord la restauration financière du pays, et ensuite un nouvel épanouissement de sa force et de sa richesse.

Nous serions à plaindre si cette Renaissance ne se produisait qu'au point de vue matériel et n'était pas accompagnée d'un développement intellectuel et moral au moins égal.

Qui oserait soutenir que, lorsque la maison sera remise en ordre, seuls les « souvenirs de famille » et la « chambre d'étude » devront être laissés à l'abandon ? Et d'ailleurs, la réalisation du plan dépasse-t-elle nos forces ? On peut estimer que son achèvement nécessitera une dépense que l'on peut évaluer assez exactement à 5 francs belges par tête d'habitant, ce qu'on peut traduire aussi par cette formule : d'ici à 1935, chaque Belge doit abandonner, à l'achèvement du musée, 5 centimes par mois. Je n'oublie pas d'ajouter qu'il s'agira d'un travail définitif, acquis pour toujours à la nation, et que l'effort ne devra pas se renouveler constamment, comme c'est le cas, par exemple, pour l'entretien de notre réseau routier. D'après des chiffres qu'on m'assure dignes de foi, je puis affirmer que l'achèvement complet des Musées du Cinquantenaire, et l'installation de toutes les collections dans des vitrines appropriées, sera loin de coûter à la Belgique le prix de la réfection actuelle d'une route de 100 kilomètres.

Il y a encore une objection que certaines personnes ne manqueront pas de faire : l'entretien d'un tel musée imposera chaque année au budget de l'État une lourde charge. Je n'en crois rien, car une fois l'intérêt développé, les concours de personnalités généreuses ne manqueront pas de s'affirmer, avec plus d'ampleur encore que par le passé, et une puissante association sans but lucratif, qui s'appellera, j'espère, le « Patrimoine National des Musées d'Art et d'Histoire », prendra volontiers à sa charge le surcroît de dépense que l'État hésiterait à assumer.

Encore un mot et je finis. Toute cette belle réalisation ne dépend que d'une chose : c'est que les Belges consentent à donner leur appui

sympathique à ceux qui se consacrent à gérer, le mieux possible, le trésor collectif de la Patrie.

VASE EN FORME DE GRAPPE DE RAISIN.
(Époque gallo-romaine.)



APERÇU HISTORIQUE SUR LES MUSÉES

Depuis l'origine jusqu'en 1929 (³).

S'IL faut en croire un historien de la vieille école, l'origine de nos musées remonterait aux environs de l'année 1406. C'est à ce moment qu'Antoine de Bourgogne aurait fondé l'Arsenal de Bruxelles, au château de Coudenberg, pour y grouper les trophées et bijoux de la Maison de nos anciens souverains. Quoi qu'il en soit de cette création quelque peu légendaire, il est sûr que les voyageurs des Pays-Bas, pendant les derniers siècles de l'ancien régime, visitaient l'arsenal et notaient dans leurs itinéraires les pièces les plus curieuses qui avaient retenu leur attention. Citons le berceau dit de Charles-Quint, le manteau de Montezuma, offert au grand empereur par Fernand Cortez, et quelques pièces d'armures ; les premières n'ont jamais quitté notre pays, les dernières nous sont revenues en vertu d'une clause du traité de Saint-Germain. Remarquons que la décision en notre faveur du tribunal d'arbitrage est un précieux argument à faire valoir pour soutenir la continuité de nos musées, à travers les vicissitudes historiques de notre pays.

En 1773, après la suppression de l'Ordre des Jésuites, les collections de l'arsenal furent transférées dans la bibliothèque de l'ancien collège de la Compagnie de Jésus, qui se trouvait rue de la Paille. Plus tard, en 1785, on les plaça à la chambre héraldique, rue Verte.

Au moment de la débâcle des Autrichiens, les collections furent emballées par les soins du héraut d'armes, le chevalier Beydaels, et convoyées vers l'Autriche, où elles furent incorporées dans les musées des palais impériaux. Seules quelques pièces délaissées furent abandonnées à la Belgique, en quantité suffisante pour créer la tradition légère à laquelle je faisais allusion en commençant.

Ni le régime français ni le régime hollandais ne furent des périodes favorables à la reconstitution d'un musée. Les Hollandais, occupés à développer et à enrichir le Musée de Leyde, par une politique de

centralisation qui n'était pas sans justification, n'eurent aucun souci d'établir dans nos provinces un musée d'antiquités. Dans les premières années qui suivirent la révolution, personne ne se préoccupa de faire restituer à notre pays les éléments de son patrimoine historique et artistique dispersé à travers l'Europe.

C'est par un arrêté royal du 8 août 1835 que fut créé — dans l'intérêt des études historiques et des arts — le Musée d'armes anciennes, d'armures, d'objets d'art et de numismatique. Deux ans plus tard, on y joignit la collection d'artillerie du Ministère de la Guerre et le tout fut déposé au Palais de l'Industrie, à l'actuelle Bibliothèque Royale, dans une salle du rez-de-chaussée.

Dès 1847, il fallut déménager le nouveau musée et lui trouver une installation en rapport avec le développement des collections. Un arrêté royal du 25 mars établissait à la Porte de Hal le Musée d'armures, d'antiquités et d'artillerie.

Tous les vieux Bruxellois se souviennent de ce musée de la Porte de Hal, où ils allaient en famille — le dimanche — voir les chevaux empaillés, souvenirs de la Joyeuse Entrée d'Albert et d'Isabelle, les séries ethnographiques (parmi lesquelles se voyait une momie acquise de la veuve de Belzoni), installées dans les combles de la vieille forteresse.

Par suite de dons d'objets et même de collections entières, entr'autres, la collection de Meester de Ravenstein, la Porte de Hal fut bientôt trop exiguë, et, comme le Gouvernement ne se décidait pas à la construction des annexes prévues par l'architecte Beyaert, on fut obligé de déposer le surplus des collections dans deux maisons louées au boulevard de Waterloo.

Dès 1889, on transféra au Palais du Cinquantenaire, où se trouvaient déjà les moulages de la commission des échanges internationaux, toutes les collections d'antiquités. La Porte de Hal ne conservait que les armes et armures, ainsi que les séries ethnographiques dont le transfert fut décidé quelques années plus tard.

Sous l'empire des préoccupations qui dominaient alors le mouvement des musées à l'étranger, on donna un nouveau nom à notre musée national : on était dirigé par l'impression que le rôle principal des collections d'objets anciens était de fournir des modèles aux ouvriers d'art. De là, l'appellation de « Musées Royaux des Arts Décoratifs et Industriels ».

Le transfert au Cinquantenaire marquait le début d'une ère nouvelle. Les anciens locaux d'exposition situés à l'aile nord du palais, semblaient offrir

des espaces suffisants pour un certain nombre d'années. Les conservateurs d'alors réussirent à grouper, dans les deux galeries semi-circulaires, les collections de l'art décoratif créées sous l'impulsion du directeur des beaux-arts, Jean Rousseau, et les antiquités comprenant toutes les périodes de l'histoire. Une section d'art moderne était destinée à compléter cet ensemble, mais elle ne réussit pas à sortir du premier stade d'organisation. Un « conservateur-artiste », Antoine Van Hammée, veillait à l'art décoratif ; un « conservateur-archéologue », Joseph Destrée, avait la charge de la section des Antiquités, sous le contrôle d'un comité à compétence universelle...

On assurait bien que l'installation faite dans des hangars d'exposition n'était que temporaire, en attendant la construction, à l'aile sud du Palais du Cinquantaire, d'un musée définitif. Des plans étaient élaborés, au Ministère des Travaux Publics, par les soins de l'architecte Gédéon Bordiau. Mais cette « terre promise » ne devait être conquise qu'après une période de plus de trente années à travers le désert !

Les premiers directeurs de nos Musées furent le major Dony et le comte A. de Beaufort. Ce furent ensuite l'archéologue Sohayes, puis l'historien Théodore Juste. A la mort de ce dernier, la place fut donnée à un journaliste politique, que les circonstances obligeaient à se retirer de la carrière, le Baron Prosper de Hauleville. Il était, en effet, de tradition de considérer la conservation des musées comme une sinécure, permettant d'accorder à des personnalités une sorte de « bénéfice ».

Lorsqu'on parcourt les vieux inventaires, on constate combien ces anciens conservateurs, et surtout Joseph Destrée, réussirent à fixer, dans nos musées, des objets de choix qui ont acquis, depuis, une valeur inappréciable. Ils surent décider les collectionneurs à confier à l'État, de leur vivant ou à leur décès, de riches cabinets d'amateurs. Citons les legs Hagemans, Capron, De Biefve.

Au lendemain de l'exposition de 1897, Eugène van Overloop qui avait été le brillant organisateur de la section des Sciences, fut appelé à succéder au Baron de Hauleville. Le nouveau Conservateur en Chef n'était pas plus que ses prédécesseurs, un « homme de Musée ». Il n'avait pas suivi de près le mouvement de transformation qui s'était produit dans les principales collections d'Europe et qui préparait l'épanouissement de la vie des grands musées auquel on assiste aujourd'hui. Mais il apportait à la tâche nouvelle

qu'on lui confiait un véritable esprit scientifique et un dévouement sans bornes.

Il commença par exiger la nomination d'un personnel scientifique plus nombreux, imposant aux candidats la possession de titres académiques. A tous ces nouveaux agents, il inspirait la conception du musée, considéré essentiellement comme un centre de recherches scientifiques.

Les résultats d'une telle politique ne tardèrent pas à se faire sentir d'une manière éclatante. Des amateurs riches, devenus hésitants au sujet de la destinée de leurs collections, par suite de l'indifférence manifestée trop souvent à l'égard des musées, firent confiance au nouveau Conservateur en Chef et lui apportèrent leurs trésors. Coup sur coup, les collections Montefiore, I. Errera, G. Vermeersch et A. Evenepoel vinrent pratiquement doubler l'importance de la section des industries d'art. Seuls, ceux qui ont dû résoudre le problème, savent par quels « trucs » on réussit à caser à peu près convenablement ces nouvelles collections dans les vieux hangars déjà remplis à l'aile nord du Cinquantenaire. Entretemps, la section de l'Antiquité était devenue si encombrante qu'on l'avait détachée à l'aile sud dans l'ancienne salle des fêtes.

L'histoire de cette période féconde de la vie de nos musées se trouve retracée dans le Bulletin des Musées Royaux des Arts décoratifs et industriels, publié à partir de 1901. Le Gouvernement avait enfin décidé de donner suite au projet élaboré par Bordiau pour installer définitivement nos musées. Les nouveaux conservateurs étaient priés d'étudier sans retard l'installation de leurs collections dans les nouveaux bâtiments qui sortaient de terre, le long de l'avenue des Nerviens.

Il serait sans utilité de raconter les événements qui retardèrent les travaux, à tel point qu'au moment où la guerre éclatait, nous n'avions encore pu pénétrer dans aucune partie du nouveau musée !

Le travail d'organisation et d'enrichissement ne s'était pas ralenti malgré l'exiguité des crédits. Une importante section avait été créée par l'acquisition de la remarquable collection d'art d'Extrême-Orient cédée à l'Etat, par son propriétaire, E. Michotte, à un prix qui faisait de cette cession un don somptueux à nos musées. Signalons de même la donation de la collection G. Titeca qui enrichissait nos séries d'armes modernes.

Des services généraux étaient réorganisés ou créés de toutes pièces. La bibliothèque prenait place petit à petit parmi les meilleurs centres d'étude d'archéologie et d'histoire de l'art. Le service photographique confié à un

technicien d'élite, rassemblait des clichés par milliers. Le service de la documentation artistique avait toutes les sollicitudes du Conservateur en Chef qui commençait l'organisation d'expositions temporaires, dont quelques-unes eurent un grand succès. La création de la Caisse Auxiliaire des Musées, gérée par le Conservateur en Chef, permit d'acquérir de précieux objets au bénéfice des collections.

MUSÉES ROYAUX D'ART ET D'HISTOIRE.
LE DÉPARTEMENT ÉGYPTIEN EN 1897.



Des cours pratiques d'archéologie, institués à l'instar de l'école du Louvre, à partir de 1903, contribuèrent à marquer aux yeux du public le caractère universitaire des musées, dont la plupart des membres du personnel scientifique assumaient en même temps des cours dans les diverses universités du pays.

En 1912, les musées reçurent le titre officiel de « Musées Royaux du Cinquantenaire ». Titre assez vague, mais qui s'efforçait de redresser la conception inexacte que devaient se faire, de nos musées, ceux qui considéraient seulement l'étiquette précédente : « Musées Royaux des Arts

Décoratifs et Industriels ». L'évolution de l'idée directrice des musées, l'accroissement des collections dans un sens nettement archéologique et historique, la création d'une série de départements consacrés aux diverses phases de la civilisation humaine, rendaient indispensables un changement de dénomination.

L'expérience prouva que la nouvelle appellation n'était guère heureuse et qu'il eût été sage de revenir à la première conception, affirmée le 8 août 1835. Un arrêté royal du 25 janvier 1929 nous a donné le titre définitif, espérons-le, de « Musées Royaux d'Art et d'Histoire ».

Au mois d'août 1914, nos collections n'occupaient encore aucun des nouveaux locaux bâtis, à leur intention, à front de l'avenue des Nerviens. Seules les collections de l'Antiquité et des arts d'Extrême-Orient avaient été transférées, à titre temporaire, dans des halls d'exposition de l'aile sud du Cinquantenaire. On avait pu, grâce à cet expédient, remédier dans une faible mesure à la « congestion » qu'avait amenée, à l'aile droite, l'entrée de deux collections somptueuses léguées à l'État par Vermeersch et Evenepoel.

Pendant la longue et pénible période de l'occupation, la vie normale de nos musées fut profondément troublée. A plusieurs reprises, il fallut faire des déménagements de collections, pour mettre à l'abri, à certains moments critiques, nos objets les plus précieux, ou pour céder des locaux réclamés par les autorités militaires allemandes. Finalement, la section des industries d'art fut installée, vaille que vaille, au pavillon de l'Antiquité, dont les collections avaient été resserrées jusqu'à l'extrême limite du possible. Cette évacuation manu militari rendit indispensable le prompt achèvement des nouveaux locaux de l'avenue des Nerviens.

Transformés en magasins par l'armée d'occupation, saisis à l'armistice par le service de récupération de l'armée, nos magnifiques bâtiments ne purent être mis à notre disposition, enfin terminés, qu'au printemps de l'année 1922.

Depuis lors, les salles se sont organisées progressivement et pour la première fois le public belge et les étrangers purent se rendre compte de la richesse inouïe des collections nationales. Celles-ci s'étaient accrues même pendant la guerre. Il suffira de noter, à cet égard, la collection aussi riche que variée que nous légua M^{lle} Godtschalck.

Le bâtiment de l'avenue des Nerviens renferme essentiellement les séries dépendant de la section des industries d'art. Le visiteur traverse une

vingtaine de salles groupées autour d'un cloître à l'aspect le plus pittoresque. Les conservateurs se sont appliqués à répartir leurs richesses en deux séries dont l'une comprend les pièces de premier ordre, classées chronologiquement et de manière à constituer des ensembles, tandis que l'autre présente un caractère plus technique et s'adresse surtout aux spécialistes. On s'accorde à reconnaître que notre petite salle gothique, dite salle d'Ypres, notre salon liégeois du XVIII^e siècle, notre chapelle, réplique de la chapelle Saint-Georges de l'ancien palais de nos Souverains sont, dans l'ensemble de nos collections, des centres d'attraction de premier ordre. Le salon d'honneur qui groupe, autour de nos tapisseries les meilleures et de nos retables les plus précieux, nos incomparables orfèvreries mosanes et les pièces capitales de nos anciennes industries, est, de l'avis de tous les connaisseurs, une des plus remarquables galeries de musée qui soient au monde entier.

Au rez-de-chaussée, a trouvé place, mais provisoirement, la collection de la Belgique Ancienne, retraçant aussi complètement que possible, les principales étapes de la civilisation sur notre sol, depuis le paléolithique jusqu'à l'époque carolingienne. Le visiteur qui se souvient de l'installation de fortune de ce département à la galerie du pavillon des moulages éprouve un sentiment de vive surprise à parcourir les énormes galeries actuelles. L'activité pendant vingt-cinq années du service des fouilles de l'État Belge, sous l'habile direction du Baron de Loë, a fait des merveilles, grâce surtout au concours généreux du Comte L. Cavens.

Mais, il ne faut pas que l'on se fasse illusion : l'effort réalisé n'est qu'une partie du vaste ensemble nécessaire pour mettre en valeur les collections de l'État. Des sections entières sont encore dans l'impossibilité d'exposer quoi que ce soit. Le département d'art d'Extrême-Orient qui occupait vingt salles provisoires après l'achat de la collection Michotte, est entièrement remisé. Rien non plus n'est exposé de notre musée de folklore national qui recueillit, il y a quelques années, un legs important de G. van der Linden. Quant à notre musée d'ethnographie, qui possède les collections Michel, Jourdan, etc., nous ne pouvons en montrer, et encore dans un magasin mal approprié, que les séries d'antiquités américaines et précolombiennes, réorganisées par Harry Hirtzel. Parmi ces dernières, citons la collection De Ville dont la réputation est universelle.

Dans les plans d'ensemble d'achèvement des musées, remis au point grâce à l'intérêt porté à l'œuvre par le Baron Ruzette, lors de son passage au

département des Travaux Publics, on a prévu la construction de galeries destinées aux arts d'Extrême-Orient, à l'ethnographie et au folklore national. Suivant toutes prévisions, nous pourrons montrer ces collections au public à partir de 1932.

En ce moment, s'achève la galerie Albert-Elisabeth qui réunit le bâtiment de l'avenue des Nerviens au pavillon de l'Antiquité. C'est là que se trouveront groupés autour du hall de l'entrée principale des musées, les services généraux, notamment le Service Éducatif et les ateliers photographiques.

Après avoir installé, comme nous venons de le dire, les séries d'art d'Extrême-Orient et de folklore, il s'agira de reprendre la construction du pavillon de l'Antiquité, dont une partie seulement est faite de matériaux durables. Nous aurons là un bâtiment à plusieurs étages, consacré aux antiquités orientales, classiques et au département de la Belgique Ancienne, qui, nous l'avons dit, ne se trouve que provisoirement au sous-sol du bâtiment de l'avenue des Nerviens.

Enfin, quand le moment sera venu, on achèvera les musées du côté de l'avenue de Tervueren, en vue de l'installation des séries de moulages, de la bibliothèque générale, du service de la documentation artistique, etc.

Le jour où nos Musées d'Art et d'Histoire auront pu de la sorte mettre convenablement à la disposition du public les richesses appartenant à la Nation, les Belges s'apercevront qu'ils possédaient, presque sans s'en douter, un des plus grands, un des plus beaux musées du monde.

Des signes encourageants permettent déjà d'assurer qu'un mouvement d'intérêt se dessine dans le public.

Le Service Éducatif, créé en 1922, comme association sans but lucratif, n'a pas tardé à grouper un millier de membres qui suivent avec assiduité les conférences, les visites guidées et les cours. Les assistants et assistantes du Service Éducatif ont une clientèle de plus en plus nombreuse d'écoliers qui viennent chercher dans nos salles les compléments de leurs cours d'art et d'histoire. Depuis peu, les heures du conte ont été organisées dans les écoles, pour stimuler, chez les enfants, le désir de visiter les musées.

Des associations diverses se sont formées pour aider au développement de certains de nos départements.

Les « Amies de la Dentelle » nous ont offert de remarquables séries et ont organisé, à leurs frais, des cours, des conférences et des visites guidées.

La Fondation Égyptologique Reine Elisabeth, créée en février 1923, a fixé dans nos musées un centre d'études égyptologiques, devenu rapidement international et qui contribue surtout à l'enrichissement de notre bibliothèque égyptologique, sans doute la plus importante du monde.

La société des Américanistes de Belgique s'est généreusement occupée d'enrichir nos collections précolombiennes et la bibliothèque spéciale qui en dépend.

Récemment, les Amis du Musée historique de la Voiture ont affirmé leur intention de créer dans nos musées un département de la Carrosserie, industrie d'art réputée en Belgique.

C'est également dans nos locaux que s'est fixé l'Office National des Musées de Belgique, dont l'activité va pouvoir se manifester dès que la galerie Albert-Élisabeth sera terminée et que les bureaux du nouvel organisme pourront s'y installer.

Plusieurs sociétés scientifiques ont pris l'habitude de tenir des réunions chez nous : la Société Belge d'Études Orientales, la société des Américanistes. La Société Royale d'Archéologie de Bruxelles a son secrétariat installé au Musée de la Porte de Hal.

L'expérience des grands musées étrangers a montré tout l'avantage qu'il y aurait à doter nos musées de la personnification civile et de leur donner un patrimoine. Le Gouvernement a présenté aux chambres un projet de loi mettant, à cet égard, les Musées Royaux d'Art et d'Histoire sur le même pied que les académies et les universités.

Cette rapide revue de l'histoire de nos musées peut se résumer de la manière suivante : au lendemain de la révolution de 1830, la Belgique, dépouillée de ses collections par ses maîtres successifs, ne possédait plus que quelques débris de l'arsenal des anciens souverains.

Le Gouvernement national, conscient de l'importance d'un musée, s'est préoccupé de la reconstitution de celui-ci, « dans l'intérêt des études historiques et des arts ». En moins d'un siècle, le zèle éclairé des directeurs, aidé de la générosité de nos mécènes, a réalisé le prodige de rassembler, au profit de tous, des collections qui peuvent rivaliser avec les plus fameuses de l'étranger.

Le cabinet d'Antiquités à l'ancienne manière, a presque entièrement terminé son évolution. Sans négliger le point de vue des amateurs, nos musées qui, par un arrêté royal du 25 janvier 1929, ont reçu le nom précis de Musées Royaux d'Art et d'Histoire, affirment tous les jours davantage

leur caractère de grand établissement scientifique, si nettement dégagé, il y a trente ans, par Eugène van Overloop. En même temps, les musées, par leur activité éducative, tendent à prendre tous les jours une place plus importante dans la vie intellectuelle et morale de la Nation.

LES MUSÉES EN 1930

Point d'évolution atteint par les Musées, l'année du Centenaire de l'Indépendance ⁴.

LES visiteurs de nos musées les trouveront pour l'année du Centenaire encore en complète évolution. En 1914, au moment où la guerre éclatait, nos collections d'art et d'histoire se trouvaient dans les locaux provisoires, restes des expositions internationales. Dans ces halls de fortune, situés, pour la plupart, à l'aile nord du Cinquantenaire, nos musées avaient pris une ampleur généralement insoupçonnée, tant il fallait garder de pièces enfermées dans les réserves.

Lorsque les collections Vermeersch et Evenepoel furent léguées à l'État Belge, ce fut un beau branlebas dans nos galeries déjà trop pleines. Les conditions du legs obligeant l'exposition dans un délai fort limité, il fallut tailler une place en refoulant et en remisant d'autres séries. Une partie seulement de nos tapisseries pouvaient être tendues. Les meubles anciens retrouvaient leur utilisation pratique et regorgeaient de cristaux, de porcelaines et de pièces d'orfèvrerie. Si l'on voulait surprendre un collectionneur de marque ou un collègue de l'étranger, il suffisait aux membres de notre personnel scientifique de faire ouvrir, par le garde des collections, l'une ou l'autre de ces armoires regorgeant de richesses artistiques ou archéologiques.

Il est vrai que depuis longtemps les plans du nouveau musée, qui devait comprendre toute l'aile sud du Cinquantenaire, avaient été longuement discutés et même approuvés en principe. A l'avenue des Nerviens, s'élevait le bâtiment destiné à la section des industries d'art Mais il semblait avoir été frappé d'un mauvais sort qui empêchait sa mise en état et son occupation par les sections.

Si la guerre a retardé l'achèvement, elle a cependant rendu la solution indispensable en augmentant le mal dont souffraient les musées En effet,

l'armée d'occupation exigea l'évacuation de la majeure partie des galeries que nous occupions à l'aile nord.

Combien de Bruxellois, combien de Belges s'imaginent connaître nos Musées Royaux d'Art et d'Histoire pour les avoir visités avant 1914 ? J'avoue avoir un certain plaisir à faire les honneurs de nos nouvelles galeries à des personnes qui s'imaginent que les musées du Cinquantenaire n'ont pour elles aucun secret. Ajouterai-je que la surprise a été grande pour le personnel des musées également ? Les anciens conservateurs, atteints par la limite d'âge, ont été mis à la retraite, de même leurs collaborateurs subalternes ayant la tradition des vieilles collections, ont disparu. Quand il s'est agi d'installer les nouvelles salles, nous avons tous eu la même impression : comment remplir de si vastes locaux ?

Dans le classement, nous avons cherché à faire une application du principe de sélection qui s'impose de plus en plus à tous les grands musées. Une série de salles contiennent des objets d'importance générale groupés par périodes, de manière à constituer des ensembles suggestifs à l'intention de tous les visiteurs. D'autres salles sont réservées aux séries documentaires que seuls les spécialistes ont intérêt à explorer attentivement.

Dans l'application de ce principe, nous avons installé la galerie lapidaire du cloître, les salles gothiques, de la Renaissance, du XVII^e et du XVIII^e siècle, la chapelle et le salon d'honneur, au premier étage du bâtiment de l'avenue des Nerviens. Au second étage, des salles séparées ont été attribuées aux faïences de Delft, aux porcelaines de Tournai, aux textiles et spécialement aux dentelles. Les espaces se sont remplis rapidement et les salles que nous avons considérées dès l'abord comme devant servir pour les extensions de l'avenir, ont à peine suffi pour les séries documentaires. Il reste, dans les magasins, des milliers de pièces non exposées.

Nous avons cru pouvoir loger définitivement la section de la Belgique Ancienne, au rez-de-chaussée de ce même bâtiment. Nous avons pu y faire seulement une mise au point provisoire des collections pour lesquelles il faudra réserver des salles suffisamment nombreuses et bien appropriées dans le pavillon de l'Antiquité.

On peut donc assurer que seule la section des industries d'art est convenablement présentée au public, dans un local répondant à toutes les conditions d'un grand musée d'État. En ce moment s'achève en façade vers le parc du Cinquantenaire, la galerie Albert-Élisabeth, où se trouvera

l'entrée principale de nos musées et qui groupera la plupart des services généraux, service des inventaires, service photographique, Service Éducatif.

Dès 1930, on sera sérieusement à l'ouvrage pour édifier le musée d'ethnographie dans lequel prendront place, tout d'abord, de précieuses collections qui sont emballées dans des caisses depuis plus d'un quart de siècle. En 1931, nous pourrons entamer la construction du musée d'art d'Extrême-Orient, auquel se rattache un institut belge des hautes études chinoises, de création récente. On se souvient du succès de l'exposition de la collection Michotte, lorsque l'État en fit l'acquisition en 1911. Toutes ces séries brillantes, illustrant la diversité de l'art japonais, ont dû être remises pour les mettre à l'abri des dangers qui les menaçaient journellement dans les galeries vétustes qui les hébergeaient.

Qui connaît nos collections de folklore national ? Là aussi le manque de locaux a empêché que notre spécialiste puisse mettre à la disposition du public les séries dont il a la garde et qu'il a réussi à augmenter d'année en année. Le musée de folklore fait partie de la tranche de construction à édifier en 1931.

Un peu plus tard, il s'agira de remanier le pavillon de l'Antiquité, qui depuis longtemps a été reconnu comme dangereux et inconfortable. Dans le cadre général du Palais du Cinquantenaire, il y aura lieu de modifier la disposition intérieure de manière à obtenir des galeries à plusieurs étages destinées à l'Orient, à l'antiquité classique, à la Belgique Ancienne et au préhistorique général.

Enfin, à l'emplacement du grand hall de l'aile sud se construira le bâtiment destiné aux séries de moulages, à la bibliothèque générale et au service de documentation artistique. C'est alors seulement que nous pourrons dire que les collections d'art et d'histoire de l'État Belge auront été mises en valeur, qu'elles pourront répondre aux nécessités scientifiques et éducatives du public et qu'elles constitueront pour tous les Belges un capital d'une valeur incalculable, que les générations prochaines se feront un devoir d'enrichir.

Après la guerre, il fallut plusieurs années avant qu'on se remît timidement à l'œuvre pour achever le bâtiment de l'avenue des Nerviens, dont la section des industries d'art put prendre possession en 1922. Quant au beau plan d'ensemble, largement établi dès 1900, d'après les indications

de Léopold II, il n'en était pour ainsi dire plus question et la crise financière que traversait le pays semblait de nature à en imposer l'abandon définitif.

Heureusement, le merveilleux effort de restauration financière du pays a produit ses effets plus rapidement qu'on aurait pu le croire. Les Chambres avaient, une première fois, voté les crédits nécessaires à la réalisation du plan, mais le Ministre des Finances, dans une idée d'économie indispensable, en avait rejeté l'exécution. Dès 1927, on put envisager la reprise de l'œuvre, d'après les plans de Léopold Piron. L'ancien Ministre des Travaux Publics, Baron Ruzette, avait chargé l'architecte de découper l'ensemble de ses projets en une série de tranches, qui eussent pu être abordées successivement et dont la charge financière eût ainsi été répartie sur une dizaine d'années.

La première tâche qui s'imposait consistait à démolir les vieilles galeries d'exposition, devenues caduques et dont les matériaux inflammables constituaient, pour nos collections, un danger permanent.

Ce travail fut exécuté dans des conditions telles, que le produit de la revente des matériaux couvrit la dépense de l'adaptation des salles de la colonnade circulaire, au sud de l'arcade.

Dans une partie de ces salles, ont pu être exposés des échantillons variés, prélevés sur les très riches collections d'art d'Extrême-Orient, d'ethnographie et de folklore national. Ces derniers départements devront disposer plus tard de locaux en rapport avec leur importance.

Le budget de 1928 a permis d'entamer la construction d'une galerie qui unit les bâtiments de l'avenue des Nerviens au pavillon de l'Antiquité. Cette galerie, dénommée avec l'approbation de nos souverains « Galerie Albert-Élisabeth », s'achève au moyen des crédits inscrits au budget de 1929. Bientôt nos visiteurs y trouveront groupés, autour de l'entrée principale, les services généraux et particulièrement tous les organes se rattachant à l'action éducative des musées.

Actuellement, les travaux s'engagent pour la démolition et la reconstruction de la galerie qui abrita le Musée Scolaire et qui deviendra le musée d'ethnographie générale. En 1931 et 1932, on bâtit le musée des arts d'Extrême-Orient et le Musée de folklore national.

Les années suivantes, on devra démanteler le pavillon de l'Antiquité, en faire disparaître toutes les parties vétustes ou faites de matériaux trop légers. Au lieu du vaste vaisseau (qui suggère à l'esprit la comparaison avec une gare de chemin de fer d'ancien type), nous pourrons avoir un bâtiment

à quatre étages, dont la répartition sera probablement la suivante : antiquités orientales, antiquités classiques, préhistorique général et Belgique Ancienne. Entretemps, les services géologique et des poids et mesures, logés provisoirement et d'une manière peu confortable dans le pavillon de l'Antiquité, auront trouvé des installations mieux en rapport avec l'importance de leur activité.

Au mois d'août 1935, lorsque nos musées fêteront le centenaire de leur « renaissance », la plupart des collections seront enfin exposées dans des bâtiments définitifs. Il restera encore à remplacer le grand hall de l'aile sud par un bâtiment qui terminera la partie du Palais du Cinquantenaire, affectée aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire. C'est de ce côté de l'édifice que se grouperont, entre autres, les collections de moulages, depuis longtemps à l'étroit dans le pavillon de l'aile nord, d'où elles sont chassées d'ailleurs, par les nécessités de l'installation du Musée Scolaire et du Musée de l'Armée.

Les musées disposent pour l'année 1930 d'un budget qui s'élève à fr. 2.445.980 pour le personnel, à fr. 1.078.500 pour le matériel et à fr. 600.000 pour les acquisitions. Ils constituent au point de vue administratif un établissement ressortissant du Ministère des Sciences et des Arts. Ils sont dirigés par un Conservateur en Chef, aidé, pour la partie scientifique, de conservateurs, conservateurs adjoints et attachés et pour la partie administrative d'un secrétaire, d'un comptable et d'un économe. La gestion du Conservateur en Chef est soumise au contrôle d'une commission de surveillance, dont le président et les membres sont nommés par arrêté royal. Les présidents des comités de sections font partie de cette commission. Les comités doivent veiller au bon ordre des sections et donner des avis au Ministre sur l'opportunité des acquisitions importantes, dont ils sont saisis par le Conservateur en Chef.

Les sections comprennent actuellement : 1° l'Antiquité, avec les départements suivants : préhistorique général, Belgique Ancienne, antiquités égyptiennes, antiquités de l'Asie Antérieure, antiquités grecques et romaines ; 2° les industries d'art, depuis le haut moyen âge jusqu'aux temps modernes, avec des départements distincts pour les textiles et les dentelles ; 3° les antiquités chinoises, l'art japonais, l'ethnographie générale et le folklore national ; 4° les armes et armures, qui sont restées au musée de la Porte de Hal.

A côté de ces sections, gérées par un personnel scientifique, ayant une formation universitaire et dont la plupart des membres collaborent à l'enseignement supérieur, il faut citer les services généraux, qui sont actuellement les suivants :

1° La bibliothèque, considérée comme un organe central, au point de vue de l'entrée de tous les ouvrages et de la conservation de ceux d'entre eux qui présentent un intérêt général. Dans plusieurs sections il y a des « colonies » de la bibliothèque : armes et armures à la Porte de Hal ; bibliothèque de l'Antiquité ; bibliothèque chinoise et bibliothèque dentellière.

La bibliothèque dispose actuellement d'un budget d'achats de 100.000 francs auquel il faut ajouter les participations de la Fondation Égyptologique Reine Elisabeth spécialement.

2° Le service photographique groupe près de 100.000 clichés dont une grande partie est consacrée à l'art national. Nous avons pu nous assurer la propriété de nombreux clichés faits par les Allemands, pendant l'occupation et qui constituent un précieux inventaire artistique. Grâce au concours de la Fondation Égyptologique, le nombre des clichés relatifs à l'égyptologie est particulièrement élevé. Dès qu'il aura pris possession des locaux qui lui sont destinés à la galerie Albert-Élisabeth, notre service sera en mesure de fournir une précieuse documentation photographique à un prix exceptionnellement avantageux.

3° Le service des moulages a été créé en 1865, à la suite de l'institution de la commission des échanges internationaux. Sa gestion fut d'abord concédée à un particulier. Cette situation prit fin pendant la guerre. Depuis lors, l'atelier a été exploité en régie par la Caisse Auxiliaire des Musées. Nos ateliers possèdent environ 16.000 creux et peuvent être avantageusement mis en parallèle avec les plus grands ateliers de moulage de l'Europe. Ils ont d'ailleurs participé à l'exposition internationale de moulage, organisée par la Société des Nations, à laquelle collaboraient, en outre, les ateliers d'Athènes, de Berlin, de Paris, de Florence et de Rome. Actuellement, le service des moulages est installé au rez-de-chaussée du grand hall. Son emplacement définitif a été fixé dans le sous-sol des bâtiments réservés aux arts d'Extrême-Orient et au folklore national.

4° Le service de documentation, de création relativement récente, fut fondé par Eugène van Overloop, qui lui donna une partie notable de son activité pendant les dernières années de sa vie. Les souscripteurs du mémorial van Overloop ont constitué un modeste capital, mis à la disposition de ce service, qui réunit dès maintenant environ 100.000 documents dont plus de la moitié se rapporte à la Belgique.

5° La garde des collections constitue un service spécial auquel se rattachent les ateliers de conservation.

Il serait difficile, même en consultant les inventaires, de dire exactement le nombre d'objets, de livres, de photographies et de documents qui appartiennent aux sections et aux services généraux. Dans le département de la Belgique Ancienne, les matériaux provenant de fouilles sont extrêmement nombreux. Une partie seulement en est exposée et se trouve inscrite dans les inventaires ; le reste constitue des matériaux d'étude et même d'échange.

Il serait également difficile, sinon fastidieux, d'énumérer les pièces d'une importance capitale qui se trouvent exposées dans les diverses sections. Nos musées sont parvenus à réunir des séries d'une richesse exceptionnelle et qui supportent la comparaison avec les trésors des musées les plus célèbres. Dans la section des industries d'art spécialement, certaines libéralités de citoyens généreux méritent une mention spéciale. Les legs de Biefve, Capron, Montefiore, Vermeersch, Evenepoel, Isabelle Errera nous permettent de montrer à nos visiteurs, des séries uniques pour certaines spécialités. Nous pouvons assurer que nos musées ont les plus belles collections qui soient, en dentelles belges, en faïence de Delft, en porcelaine de Tournai, en grès rhénans. Nos séries de tapisseries, de retables, d'émaux, de dinanderies forment un ensemble digne de la gloire de nos anciens artisans d'art. Les collections Michotte, pour l'art japonais, Van der Linden, pour l'imagerie populaire nationale, de Meester de Ravenstein pour la céramique grecque, ont constitué le noyau de départements qui s'enrichissent rapidement. Nos collections égyptiennes n'ont pas tardé à se développer, grâce à des interventions généreuses, parmi lesquelles il faut citer au premier plan la donation d'un mastaba de l'Ancien Empire, par le baron Edouard Empain.

Il convient de mentionner les libéralités répétées de la Société des Amis des Musées, au bénéfice de nos divers départements.

Certains esprits chagrins pourraient s'étonner peut-être de voir les musées d'un petit pays comme la Belgique, tenter de constituer des sections dont l'ensemble refléterait finalement toute l'histoire de la civilisation humaine. En réalité, ce serait se plaindre de la générosité des Belges qui ont fourni à nos collections nationales le noyau de séries qui, petit à petit, prennent un rang honorable et acquièrent à notre pays une réputation enviée dans le monde des musées.

Il manquait à la Belgique des locaux suffisants pour présenter ses collections : nous avons dit plus haut que cette lacune serait définitivement comblée dans un petit nombre d'années.

Dans ces conditions, il est désirable qu'un plan d'acquisitions bien défini soit admis par le public et les législateurs. La tendance s'affirmant de plus en plus nettement dans les musées, consiste à montrer aux visiteurs des pièces typiques et, pour autant que la chose soit possible, d'une valeur exceptionnelle. A côté des séries de présentation générale, le musée conserve des matériaux d'étude réservés aux spécialistes. Pour répondre à la première préoccupation, il faudrait que nos musées pussent acquérir, surtout dans le domaine de nos industries d'art national, des pièces de premier ordre, telle par exemple la tapisserie de Vertumne et Pomone tissée à Bruxelles pour le palais d'Albert et d'Isabelle et achetée à Berlin, il y a trois ans.

Rappelons-nous l'exode de nos chefs-d'œuvre pendant des siècles : il n'est plus temps de les protéger par des barrières douanières, mais il faut tâcher de les faire rentrer au pays, en les achetant sur le marché étranger. Cela nécessite des crédits importants, pour lesquels il faudrait disposer d'un fonds spécial à côté du budget des acquisitions ordinaires.

La Caisse Auxiliaire des Musées, mise à la disposition du Conservateur en Chef, par des amis du musée et le Fonds Commun des Musées ont pu, en de nombreuses circonstances, faciliter des achats.

D'autre part, il importe que notre pays prenne une place plus importante qu'il ne l'a fait jusqu'à présent, dans les fouilles et les expéditions scientifiques à l'étranger. Depuis bientôt trente ans, notre section égyptienne a pu collaborer dans une modeste mesure aux fouilles faites dans la vallée du Nil et a recueilli sa part des antiquités découvertes. La récente participation en commun, du Gouvernement, des musées et du

Fonds National de la Recherche Scientifique aux fouilles d'Apamée, constitue un événement qui permet de bien augurer de l'avenir.

Une tentative de faire payer un droit à l'entrée de nos musées a donné des résultats tels, que le Gouvernement a rétabli la gratuité d'accès aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire, au Cinquantenaire. Une taxe est perçue à la Porte de Hal, ainsi qu'à la Tour Japonaise et au Restaurant Chinois de Laeken, temporairement rattachés à nos musées, en attendant que nous disposions, au Cinquantenaire, des salles nécessaires pour l'Extrême-Orient.

Pratiquement, les musées sont ouverts tous les jours de l'année, à l'exception du vendredi, du 1^{er} janvier et du 11 novembre, de 9 h. ½ à 12 h. ½ et de 14 h. à 17 h. avec prolongation jusqu'à 18 h. pendant les mois d'été. (Cette prolongation a été suspendue.)

Comme on l'a vu ci-dessus, les musées ont un double but : scientifique et éducatif. Pour répondre aux nécessités de la recherche, il a paru indispensable de créer, en quelque sorte, en marge des musées, une série d'instituts ayant le statut d'associations sans but lucratif. Le premier en date a été la Fondation Égyptologique Reine Elisabeth, constituée en 1923 et qui a réuni au musée la bibliothèque spéciale la plus riche du monde. En 1929, a été fondé l'Institut Belge des Hautes-Études Chinoises. En 1930, seront instituées la Société des Amis de l'Orient, et l'Institut d'Archéologie Nationale. Ce dernier s'occupera particulièrement de développer l'action du service des fouilles de l'Etat, rattaché au département de la Belgique Ancienne, dont la création est due, en majeure partie, à l'initiative généreuse du Comte L. Cavens. Dans l'avenir et au fur et à mesure des possibilités, des instituts d'archéologie classique, d'archéologie de l'Asie Antérieure, d'archéologie médiévale, etc., seront constitués.

A côté de ces instituts scientifiques, il faut citer les cours pratiques d'archéologie de nos musées, dont l'origine remonte à l'année 1904. Ils sont donnés par les membres du personnel scientifique et leur action a certainement été capitale pour faire naître, dans le public belge, le mouvement d'intérêt, qui a rendu possible la création des instituts dont il a été question ci-dessus.

Depuis 1900, des visites guidées et des conférences-promenades ont été organisées dans nos salles, notamment au bénéfice de l'extension de l'Université de Bruxelles. C'était le début d'un mouvement qui n'a fait que s'amplifier et qui a trouvé sa forme adéquate dans la création, en 1922, du

Service Éducatif des Musées. Celui-ci se charge d'organiser des cours élémentaires d'histoire de l'art, des conférences, des visites guidées, des visites scolaires, et des heures de conte au dehors, avec un succès croissant d'année en année.

Depuis 1925, le Service Éducatif a organisé un magasin d'images d'art, qui répand dans le public et spécialement dans les écoles, des reproductions d'oeuvres d'art à bon marché. Le magasin vend actuellement en Europe près d'un demi-million d'images d'art, par année scolaire. Lorsque cette entreprise, après le remboursement du capital engagé, donnera un bénéfice, celui-ci servira au développement de l'œuvre éducative des musées. L'action éducative de ce service s'étendra peu à peu à tout le pays par le travail de l'Office National des Musées de Belgique qui a son siège aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire.

Les musées ont organisé de nombreuses expositions temporaires. Ils ont prêté leurs locaux à des manifestations diverses, entre autres, aux Journées médicales et à des Congrès. L'Académie Royale d'Archéologie et de nombreuses sociétés savantes y ont tenu leurs séances. L'exposition de la mode, l'exposition provinciale des arts décoratifs, le salon international de photographie, l'Office International des Musées ont utilisé nos locaux. C'est dans notre grand narthex que le Gouvernement français a exposé les tapisseries des chasses maximiliennes au bénéfice des œuvres de la Reine.

Un vote récent des Chambres accorde à nos musées la personnification civile et leur donne la possibilité d'avoir un patrimoine propre. C'est là sans doute le point de départ d'une refonte générale de l'organisation de nos musées. Un statut nouveau amènera, sans aucun doute, plus de cohésion dans les efforts, pour assurer, à la Belgique, dont le passé d'art et d'histoire est des plus glorieux, des musées qui soient, en même temps qu'un reflet de ce passé, un des organes les plus précieux de la formation intellectuelle de la nation.

L'INAUGURATION DE LA GALERIE ALBERT-ÉLISABETH, DÉCEMBRE 1930

Le Conservateur en Chef des Musées Royaux d'Art et d'Histoire a le sentiment très profond de la reconnaissance qu'il a le devoir d'exprimer, en ce jour, à tous ceux qui ont rendu possible la réalisation d'un rêve audacieux.

Nos Souverains, qui ont daigné se faire représenter par le Grand Maréchal de la Cour, ont montré en de multiples circonstances, l'intérêt qu'ils portaient à la cause des musées. La galerie Albert-Elisabeth, qui abritera particulièrement les services destinés à répandre dans le public les résultats généraux de l'activité scientifique dans les domaines de l'art et de l'histoire, restera comme un témoin perpétuel de cet intérêt bienveillant.

Au cours de leurs nombreux voyages, le Roi et la Reine ont manifesté combien leur esprit était avide de participer aux plus récents progrès de l'archéologie, de l'orientalisme et de l'ethnographie. C'est vers le Gouvernement que se tournent en ce moment les espoirs des chercheurs dans les divers domaines de la science. En de nombreuses circonstances, le Premier Ministre a voulu affirmer son désir de travailler à la restauration totale du pays, en imposant la place qui revient à la science, dans les cadres de la vie nationale.

Malgré les difficultés financières traversées par la Belgique depuis la fin de la guerre, le Conseil des Ministres, en plusieurs circonstances, nous a permis de garder intact le plan d'ensemble des musées et s'est préoccupé de maintenir les crédits qui permettront de le réaliser progressivement.

Il serait contraire à l'équité de ne pas souligner la collaboration cordiale que la direction des musées n'a cessé de rencontrer au ministère des Travaux Publics.

Il m'est agréable de constater que depuis le cabinet du Ministre jusqu'aux derniers organes d'exécution, je n'ai manqué de trouver un esprit d'entente sympathique pour l'œuvre dont chacun semblait avoir compris l'intérêt général.

L'architecte Léopold Piron, le continuateur de l'œuvre de Gédéon Bordiau dans l'édification du Palais du Cinquantenaire, nous a consacré, depuis de nombreuses années, le meilleur de son intelligence et de son talent.

GALERIE ALBERT-ÉLISABETH.

VUE INTÉRIEURE.



Je suis particulièrement heureux de dire publiquement combien j'ai été encouragé et soutenu dans mes efforts par les Ministres des Sciences et des Arts et par la direction générale des Beaux-Arts.

Je les remercie de m'avoir fait confiance dans l'élaboration des plans d'avenir de nos musées.

Le Ministre des Finances, qui a dû parfois se montrer sévère et nous supprimer des crédits qui avaient à nos yeux une importance vitale, s'est montré, dans les dernières années, un partisan convaincu de la nécessité qu'il y avait de donner à nos collections, un cadre digne de leur importance et de leurs richesses.

Je suis persuadé qu'il apportera la même compréhension dans le renforcement indispensable des cadres du personnel scientifique et dans l'acquisition des outils de travail nécessaires pour que nos Musées d'Art et

d'Histoire aient, dans le pays et à l'étranger, un rayonnement digne de notre passé.

L'équipement des laboratoires scientifiques du pays constitue un accroissement du capital actif d'une nation. Et je pourrais aisément citer des pays voisins dont les ressources ne dépassent pas celles de la Belgique et qui ont créé, à cet égard, des organismes que nous devons avoir la fierté d'égaliser.

Enfin, le Conservateur en Chef tient à remercier ses collaborateurs immédiats : ceux des services scientifiques dont les travaux jettent de l'éclat sur cette maison et assurent sa réputation dans les milieux de spécialistes du monde entier ; ceux des services généraux, administratifs et autres services qui, en partageant la charge et les responsabilités de la direction, permettent au Conservateur en Chef de se consacrer plus librement au développement et à la réorganisation des musées.

Car il est bon d'affirmer que la construction des bâtiments ne peut être poursuivie et menée à bonne fin sans avoir clairement en vue les tâches essentielles du musée.

Le programme dont les détails se sont dégagés par l'expérience, dans ces dernières années, fut tracé avec une remarquable netteté, dès 1897, par mon prédécesseur Eugène van Overloop.

Le musée doit évidemment conserver. Pour beaucoup de personnes, c'est là sa mission essentielle, alors qu'en fait la collection des objets, loin d'être le but, ne constitue qu'un moyen. L'accumulation faite sans vues synthétiques n'est qu'un encombrement de matériaux morts que l'on garde pieusement comme des reliques vénérables, mais qui ont perdu tout ferment de vie.

La collection intelligente doit tendre à la sélection, à l'organisation. Elle doit par elle-même déjà inciter l'esprit du visiteur à la recherche. C'est dire que le musée a une haute mission d'enseignement. Qu'on ne s'y trompe pas, le musée ne peut avoir la prétention de s'arroger la tâche qui revient à d'autres établissements d'enseignement. Les musées, sans se laisser classer dans aucun des degrés de l'enseignement, doivent apporter de précieux compléments aux sciences et aux disciplines que l'on répand par le canal des écoles de tous les degrés, depuis les classes élémentaires jusqu'aux doctorats spéciaux des universités.

L'enseignement, qui vise particulièrement la grande masse du public, trouve son mode d'expression par le Service Éducatif des Musées,

association sans but lucratif, dont les activités multiples se fixeront dans la galerie Albert-Élisabeth. L'enseignement particulier des branches spéciales de l'art, de l'archéologie et de l'histoire se rattache plus directement à la troisième mission des musées.

Il est incontestable que celle-ci qui est de faire progresser la science, est la plus importante. Elle doit être toujours présente à la pensée, lorsqu'on établit les programmes et les budgets. Elle est malheureusement la moins apparente, la moins évidente, pour les esprits mal informés. La mission scientifique des musées a été longtemps mise à l'arrière-plan dans les préoccupations générales.

Le XIX^e siècle a vu se développer, dans le domaine des sciences historiques et archéologiques, des disciplines particulières qui ont ouvert à l'exploration, des terres inconnues. De grands empires du passé avaient été abolis de la mémoire des hommes. Les témoins des étapes progressives franchies, il y a des milliers d'années, par nos lointains ancêtres dans leur pénible ascension vers la civilisation, étaient enterrés dans les couches géologiques récentes. Leur signification dut être retrouvée patiemment pour que la science pût en faire état dans ses essais de synthèse.

L'ethnographie, avec ses méthodes de plus en plus précises, a montré aux nations colonisatrices que l'étude des états de l'homme, sous les diverses latitudes, n'avait pas seulement une valeur de curiosité.

Les philologues ont étendu leurs investigations aux langues de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique et ils nous ont appris qu'il fallait, dans de nombreux domaines, briser les cadres conventionnels et rendre justice au génie humain tel qu'il s'est manifesté à des époques et dans des milieux d'une surprenante variété.

Les premières années du XX^e siècle ont assisté, en divers pays, à l'établissement d'institutions consacrées à ces disciplines qui, sans être oubliées dans les universités, ne pouvaient y trouver cependant ni les ressources ni l'outillage indispensables. Les musées étaient tout désignés pour leur offrir un abri.

Nous avons vu successivement se constituer ici la Fondation Égyptologique Reine Élisabeth, l'Institut Belge des Hautes-Études Chinoises, la société « les Amis de l'Orient ». La création d'un institut d'archéologie nationale est décidée à l'heure présente. Ces divers organismes et ceux qui, dans l'avenir, se formeront sur leur modèle, ont

pour mission de faire progresser l'histoire des institutions humaines, dont ils recueillent les vestiges afin de les éclairer en une vaste synthèse.

Il aura suffi d'indiquer sommairement cette création d'instituts de recherches ; j'aurai l'occasion d'exposer ailleurs leur programme détaillé.

Le musée, dans la conception primitive du mot, était le temple des neuf muses. J'ai souvent pensé que, dans l'effondrement des civilisations antiques, la religion de l'esprit, symbolisée par les musées, avait perdu le plus grand nombre de ses fidèles.

A travers les siècles, les érudits, les chercheurs passionnés de la vérité et de la beauté, n'ont jamais cessé, malgré leur idéal chrétien, de maintenir la tradition du sacerdoce des muses. Mais le temple était fermé à la foule et quelques initiés seulement savaient en découvrir les secrètes avenues.

PARC DU CINQUANTENAIRE.

LA ROTONDE VUE DU PARC.



On pourrait affirmer qu'à diverses époques, les collectionneurs et les mécènes ont gardé la trace d'une religion plus active, qui s'obstinait à renaître de ses cendres.

A notre époque de démocratie, il importe que la religion des muses retrouve de nombreux fidèles.

La plèbe revendique les privilèges du patriciat de l'intelligence. L'instruction obligatoire s'est imposée partout ; il faut être attentif à ce qu'elle ne se borne pas à enfermer les intelligences dans une impasse. C'est ce qui amène certains novateurs, aux États-Unis, à l'affirmation qui pourrait surprendre à première vue, qu'un musée est aussi nécessaire à une collectivité humaine qu'une église ou une bibliothèque.

C'est la doctrine que traduisait avec humour le directeur du musée de Tolédo, lorsqu'il affirmait : « Les hôpitaux sont fort utiles : ils rendent la santé aux malades ; les musées d'art font davantage, ils rendent meilleurs les bien portants. »

Je me suis inspiré de ces pensées dans le choix des deux formules latines qui décoreront prochainement la façade de la galerie Albert-Élisabeth : « Artes odit nemo nisi ignarus ; historia gloriam majorum colit », ce qui revient à dire, en traduction un peu libre, que seul un être ignorant n'attache pas d'importance aux choses de l'art et que le trésor des traditions léguées par les ancêtres ne vit que par le culte de l'histoire.

FIGURINE SAN-TSAL.
(Extrême-Orient.)



LE RÔLE SOCIAL DES MUSÉES ⁵

AU début de ma conférence, je vous demande la permission de vous citer une maxime admise partout comme axiome aux États-Unis. Ce n'est pas sans surprise que je l'ai lue pour la première fois. Il m'a fallu un temps assez long et des études faites sur place, il m'a fallu parcourir la littérature technique des musées, pour voir qu'il ne s'agissait pas d'un paradoxe et que les Américains avaient le droit d'affirmer qu'« un musée est aussi utile à une collectivité qu'une église et une bibliothèque » !

Les mots changent tellement de signification dans un laps de temps parfois très court, qu'il est toujours utile, lorsqu'on prépare une conférence comme celle que j'ai l'honneur de faire ce soir, d'aller consulter un bon dictionnaire de langue française.

Voici ce que j'ai lu dans Hatzfeld-Darmesteter au mot musée.

« 1° (Antiquité) : Établissement destiné à la culture des lettres, des sciences ; 2° Lieu où l'on a rassemblé des collections d'objets d'art, de science, d'industrie, etc. »

Oui, vraiment, nos vieux musées d'Europe, ceux qu'ont connus nos grands-pères et nos pères, étaient des lieux où l'on rassemblait des collections d'objets d'art, de science, d'industrie, etc. Malheureusement, ils n'évoquaient plus du tout l'idée fondamentale des musées de l'Antiquité, établissements destinés à la culture des lettres et des sciences.

S'imaginer-t-on ce qu'était un musée, comme le British Museum, à la fin du XVIII^e siècle ? Le directeur actuel, Sir Frederic Kenyon, va nous l'apprendre : « Longtemps après que les collections de Sloane étaient devenues le British Museum, le public ne pouvait y avoir accès qu'avec les plus grandes difficultés. D'abord, il fallait faire une visite à la loge du portier et présenter les titres qui justifiaient un aussi rare privilège. Si l'enquête faite à ce sujet donnait un résultat favorable, on pouvait revenir chercher un billet d'entrée. Il fallait alors attendre quelques mois l'avis

d'arrivée de son tour. Le grand jour venu, le visiteur était rapidement conduit, à travers les salles, en compagnie d'un groupe d'une dizaine de personnes, par un guide habile à décourager toute demande d'explications. »

C'est à peu près à la même époque que les révolutions en Europe occidentale eurent pour résultat de transformer les collections royales et princières, en biens nationaux mis à la disposition du peuple. Celui-ci devait y trouver surtout des motifs d'admiration, d'étonnement et peut-être, dans une certaine mesure, d'éducation.

Les conservateurs de musées de cette époque devaient, naturellement, être ce qu'on imagine. Sans médire de mes lointains devanciers, je n'étonnerai personne en affirmant qu'entre les conservateurs de ce temps et les conservateurs de musées modernes, il n'y a de commun que le nom. Les points de vue sont autres, les conceptions d'ensemble diamétralement opposées, au moins en fait.

On nommait comme conservateurs des personnalités à qui l'on désirait conférer une pension ou un bénéfice d'une manière déguisée ; c'était la récompense accordée pour des services politiques, c'était un moyen de mettre à l'écart un journaliste ayant cessé de plaire au Gouvernement... Dans de telles conditions, la destinée des collections était peu brillante, malgré la valeur intrinsèque des objets rassemblés. Les objets hétérogènes, accumulés souvent au hasard des armoires dont disposaient les conservateurs, s'entassaient dans des salles plus ou moins nombreuses. L'effet sur le public était fort simple : d'abord un mouvement de curiosité qui s'éveille, puis, inévitablement, l'ennui et le découragement. Les meilleurs comprenaient qu'il y avait là des objets qui pouvaient être d'un puissant intérêt si on les commentait. Beaucoup sentaient que l'intelligence du sujet dépassait leur niveau et ils s'écartaient en se disant que le musée n'était pas fait pour eux.

En ce moment même s'achève une évolution, évolution dont il ne m'est pas possible de vous marquer, ce soir, toutes les étapes, et dont le résultat général sera de combiner nettement les deux acceptions du mot musée. Il sera désormais, en même temps, un établissement destiné à la culture des sciences et un lieu où l'on conserve des objets de science, d'art, d'histoire, etc.

DENTELLE DE BRUXELLES (XVIII^e siècle).



Ce phénomène a suffisamment attiré l'attention pour que le Roi d'Angleterre ait confié, à une commission, l'étude approfondie des musées de l'Empire britannique. Cette commission a siégé pendant deux années ; elle a recueilli de nombreux témoignages et réuni une importante documentation. Les procès-verbaux ont été publiés, accompagnés de rapports, résumant les résultats principaux et faisant des recommandations aux pouvoirs publics. La commission a nettement reconnu qu'il y avait lieu de faire subir aux grands musées des transformations radicales, si l'on voulait les mettre à même d'atteindre leur but et permettre au pays d'utiliser pleinement les richesses accumulées pendant plus d'un siècle.

A cet égard, l'Europe n'a fait que suivre le mouvement qui s'est manifesté tout d'abord aux États-Unis. Nos amis d'Outre-Atlantique ont eu la bonne fortune de pouvoir « créer de toutes pièces », en s'inspirant des principes nouveaux. Peut-on suggérer à cet égard une comparaison familière ?

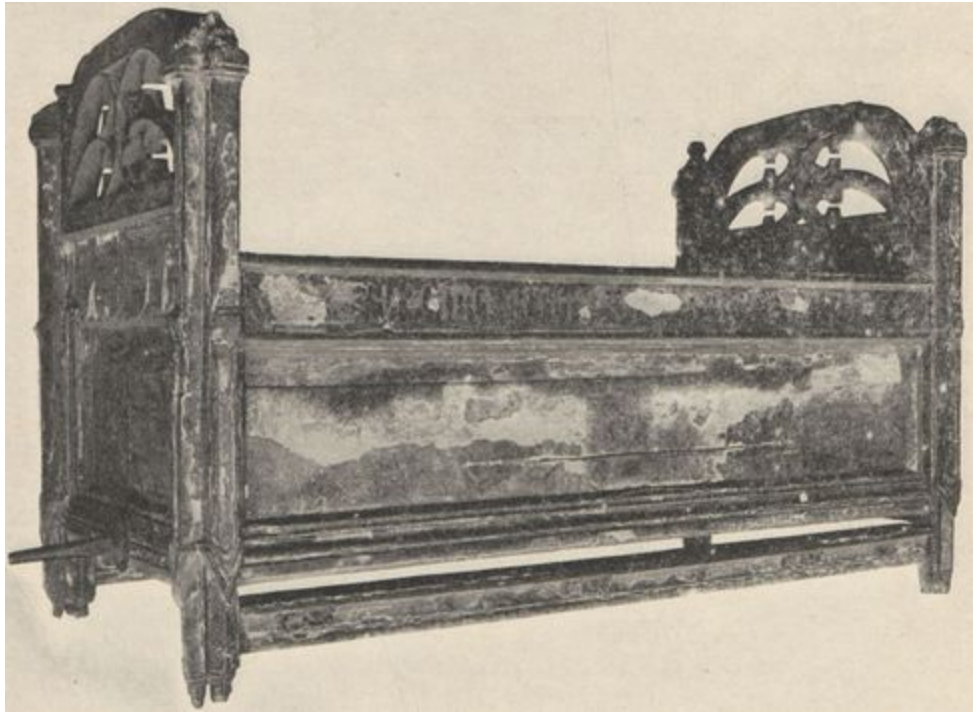
En Europe, bien des communes rurales ont été dotées de l'éclairage électrique avant les grandes villes. Il est plus facile de passer de l'obscurité totale à l'ampoule électrique, que de faire l'évolution du gaz à l'électricité, lorsqu'on est tenu par les clauses de contrats consentis, pour de nombreuses années, avec des usines à gaz. La petite commune rurale est libre d'aller directement à la formule la plus récente. Ainsi les Américains, créant des musées dans des villes nouvelles, ne sont pas retenus par les traditions surannées et peuvent appliquer hardiment les principes nouveaux, tenter des expériences dont s'effraieraient les musées du vieux monde.

Il importe cependant de noter ici comment s'est produite la transformation, dont les lignes générales se dégagent assez facilement. Les facteurs dominants ont été les découvertes dans le domaine de l'histoire naturelle, d'une part, et dans celui de l'archéologie, d'autre part. Car nous devons englober dans une conception générale tous les musées, aussi bien ceux d'histoire naturelle que ceux d'art et d'histoire.

Pour les premiers, le grand stimulant a été donné par les découvertes de Darwin. Il n'est pas de ma compétence d'établir si la doctrine de l'évolution darwinienne a conservé de nos jours la même faveur qu'il y a une trentaine d'années. Peut-on nier cependant que les ouvrages du génial naturaliste anglais aient eu sur le domaine des sciences une influence décisive ?

On a compris, à partir de Darwin, qu'il y avait un phénomène unique qui s'appelle la Vie et que ce phénomène devait être étudié dans ses manifestations les plus diverses. Dans tous les laboratoires, quel que soit l'ordre des recherches dans ce domaine, c'est toujours le même objet que l'on poursuit : la Vie, sous ses formes les plus complexes, les plus élevées comme les plus rudimentaires. Le savant qui étudie les unicellulaires ou celui qui sonde les secrets les plus subtils de la constitution du cerveau des êtres les plus évolués, ont le sentiment de concourir à une œuvre commune.

BERCEAU PRÉSUMÉ DE CHARLES-QUINT.



Chaque étincelle de vérité qu'ils font sortir de leurs patients travaux vient s'ajouter au grand labeur collectif.

De là, le merveilleux épanouissement des recherches sur le mécanisme de la vie, auquel notre génération a pu assister et dont les musées d'histoire naturelle, tant dans la vieille Europe qu'en Amérique, ont recueilli le bénéfice. Les découvertes darwiniennes leur ont donné une impulsion décisive.

Le « musée des bêtes » est devenu le « conservatoire de la vie ». Au cours du XIX^e siècle d'autres découvertes se sont faites, sans attirer aussi nettement l'attention du public, dans le domaine de l'archéologie et de l'ethnographie. De temps en temps, il est vrai, une trouvaille exceptionnelle impressionnait l'imagination populaire. La découverte du Serapeum de Memphis par Mariette en 1851, la découverte du tombeau de Toutankhamon en 1922 frappaient les esprits par leur éclat et retenaient l'attention quelque temps. En général, cependant, on a moins noté l'importance des découvertes archéologiques que celles des sciences naturelles et on n'a pas suffisamment remarqué dans quelle mesure l'archéologie et l'ethnographie étaient étroitement liées à la connaissance de

la civilisation humaine. On devait néanmoins s'apercevoir qu'il y a une connexion étroite entre les deux domaines.

D'une part, on poursuit l'étude, de la façon la plus complète, du mécanisme de la vie ; d'autre part, on recherche les manifestations les plus diverses de la vie humaine, dans le temps et dans l'espace du monde habité.

Voulez-vous me permettre de faire ici une comparaison empruntée à la musique ?

Imaginez des savants qui, pendant des années, auraient consacré toutes leurs forces, toute leur intelligence, toute leur activité au démontage de nombreux instruments de musique. Ils ont analysé chaque morceau de bois d'un piano, déterminé la provenance de l'ivoire de chacune de ses touches, analysé le métal de tous ses ressorts et de toutes ses cordes, les qualités particulières des coussins de feutre, etc. Tout est connu, il n'y a plus de secret, l'instrument a révélé sa structure intime et ses conditions de fonctionnement. Ces savants auront-ils le droit de proclamer qu'ils connaissent la musique ? Le piano n'est-il pas fait, entre autres choses et, primordialement, pour permettre à un musicien de s'asseoir devant lui et de lui faire exprimer aussi parfaitement que possible les conceptions de son génie ? Si Chopin s'en sert pour créer son Impromptu, dira-t-on que cette œuvre, même enregistrée mécaniquement sur des disques, n'a plus rien d'un objet de science et que la musique, produite par le piano sous les doigts de l'artiste, ne relève que du domaine de la fantaisie, de la littérature ? Pas le moins du monde ! Si l'on donne une telle importance à l'étude du mécanisme, ce n'est pas ou ce ne devrait pas être pour déprécier ensuite l'examen des manifestations extérieures du génie humain, au moyen de cette machine perfectionnée.

TERRE CUITE PAR CYFFLÉ (XVIII^e siècle).
LE SAVETIER ET LA RAVAUDEUSE.



Si le principe est clair, il n'en est pas de même pour les applications. Je reprends ici une expression d'un collègue américain. Lorsqu'on découvre, dans un terrain fort ancien, un os, grand comme une mâchoire de lapin, des milliers de naturalistes étudient attentivement cette relique. Lorsque, au centre de l'Afrique ou de l'Asie, on déterre un morceau de calotte crânienne d'un homme ayant vécu il y a cinquante mille ans, c'est un événement scientifique. On décrit ce précieux fragment, on en fait des moulages pour essayer de reconstituer les circonvolutions cérébrales de l'individu vivant.

Et tout cela est fort légitime. Mais lorsqu'on exhume du sol les traces de la civilisation humaine d'il y a des milliers d'années, lorsqu'on y retrouve l'intelligence en action, on est disposé, tout au plus, à reconnaître que de tels documents intéressent les archéologues. Parfois on leur dénie la valeur d'objets de science.

Il importe de réagir contre une telle tendance, car la science de l'humanité ne sera pas complète aussi longtemps qu'on ne voudra en étudier que l'aspect matériel. On reconnaîtra que les témoins des vieilles civilisations, les mœurs, les coutumes, les traditions des sauvages et des peuples, à des degrés divers de culture, méritent d'être soigneusement recueillis et conservés. C'est d'ailleurs ce qui s'est fait, très diligemment, dans plusieurs pays depuis plus de cinquante années. De là, la richesse des objets qui se sont accumulés dans les musées ; de là, en outre, la constitution, dans la plupart des grands musées, d'un personnel technique. Les vieux conservateurs, dont la fonction s'indiquait par le sens étymologique de l'appellation, se sont mués en spécialistes scientifiques.

Dans notre pays, cette évolution a commencé en 1898, au moment où mon prédécesseur, van Overloop fut chargé de la direction des Musées du Cinquantenaire. Dès lors, son activité s'est tournée, en première ligne, vers cet idéal : recruter un personnel de conservateurs spécialisés, de manière à transformer le riche dépôt d'objets rares et curieux en un centre de recherches scientifiques.

A en juger par nos musées, une telle politique produisit, tout d'abord, une véritable concentration du musée sur lui-même. Nous avons assisté, comme corollaire, à un découragement du public. Par la nouvelle tournure que l'on donnait à l'établissement, le public n'y était plus tout à fait désirable, et il le sentait bien. Le curieux qui s'enquérât de l'un ou l'autre détail des objets exposés, venait ennuyer et distraire les spécialistes.

Ces messieurs étaient là pour étudier les pièces confiées à leurs soins et non pour se mettre à la disposition de visiteurs bénévoles, désireux seulement d'apprendre, au hasard, quelque chose au sujet des objets exposés.

ORFÈVREURIE.
COLLIER DONNÉ PAR CHARLES-QUINT
AUX ARQUEBUSIERS (XVI^e siècle).



Le résultat fut fâcheux. La réforme des musées en ce sens, si désirable qu'elle fût au point de vue de la science, amenait un véritable divorce avec le public des visiteurs ordinaires. Le problème de l'éducation générale n'était pas encore soupçonné par la plupart des directeurs. Ce fut l'objet de discussions amicales avec mon prédécesseur, auquel je reprochais de ne considérer le musée qu'avec un M majuscule et l'Art avec un grand A. « Vous vous bornez, disais-je, à être le directeur de conscience d'un couvent

de Carmélites, vous aimez à cultiver et à pousser de l'avant les âmes d'élite »... C'était tenir à l'écart la masse du public, qui, se sentant indésirable, s'abstenait de fréquenter les offices...

Cependant, le public — faut-il le dire ici ? — est une puissance qui ne souffre pas qu'on la néglige. Quand une cause a réussi à grouper un nombreux parti, il obtient des résultats dans ses revendications à l'égard des pouvoirs. Quand, au contraire, la masse se désintéresse, on ne peut s'étonner si les choses, même les meilleures, tombent dans l'oubli, meurent d'inanition.

C'est ainsi que la plupart des musées d'Europe se sont finalement trouvés dans une pénible situation. Locaux insuffisants pour présenter aux visiteurs les richesses accumulées, manque des crédits indispensables à l'acquisition de pièces de valeur. Et cependant, c'est vers le même temps que, tandis que les musées se repliaient ainsi sur eux-mêmes, l'Europe assistait à un merveilleux progrès des applications de la science. On peut affirmer que la génération précédente et la nôtre ont été les témoins d'un épanouissement matériel de la civilisation, plus grand qu'à n'importe quelle période de l'histoire. Le développement de l'industrie, du commerce, de la finance, tout cela paraissait un objet d'une actualité beaucoup plus prenante, beaucoup plus immédiate que toutes les spéculations intellectuelles, dont les musées avaient la prétention de garder le souvenir.

J'ai pourtant été frappé du fait que certains peuples, que nous considérons comme les plus utilitaires, ont été parmi les premiers à donner un élan nouveau à leurs grandes collections nationales. C'est en Allemagne, en Angleterre et surtout aux États-Unis que l'on a vu surgir une attention nouvelle à l'égard des musées.

Dans quel sens les Américains, spécialement, ont-ils orienté l'activité de leurs musées de création récente ? Tout en affirmant le point de vue scientifique dans leurs statuts et, en fait, ils ont, sans tarder, souligné le point de vue éducatif. Leurs musées — je pense surtout aux grands — doivent servir fondamentalement aux recherches scientifiques confiées à des savants qualifiés. Mais, en outre, le public a le droit d'y trouver un centre d'éducation et de récréation.

Dans les musées du nouveau continent, on s'ingénie à donner aux visiteurs des distractions élevées, avec le minimum d'effort pour la masse.

Je cite, pour exemple, les grands concerts symphoniques du Metropolitan Museum de New-York, exécutés par un orchestre complet. Ces soirs-là, dix

mille habitants de la grande ville des États-Unis vont au musée et parcourent les salles brillamment éclairées.

Les résultats obtenus en Amérique et, sur une échelle plus réduite, en Angleterre, démontrent à l'évidence que la voie dans laquelle on s'est engagé, est bonne. Le musée répond à des besoins profonds de la masse, besoins en partie nouveaux, tout au moins dans leur extension.

On peut dire, en effet, que l'instruction obligatoire, qui se généralise en Europe, a mis toujours plus de personnes en marche vers des buts plus élevés. On a éveillé dans le peuple des sentiments qui sommeillaient.

Mais, en même temps que l'instruction se répand dans un pays, on y crée, pour des catégories de plus en plus nombreuses, un véritable « plafond ». Je me permets d'appliquer ici un terme à la mode dans le langage de l'aviation. On dit, en effet, qu'un avion de tel ou tel type a son plafond à telle ou telle hauteur. Par l'enseignement primaire, l'enseignement moyen, les enseignements techniques, par la spécialisation des carrières, on a mis des plafonds au-dessus de la tête de bien des gens.

Mais, vous serez d'accord avec moi pour affirmer que l'espèce humaine est ainsi faite, que lorsqu'elle a conscience d'un plafond, elle ne songe plus qu'à le crever. S'attaquer aux records, dépasser les plafonds, ne s'appliquent pas seulement au sport aérien, ce sont aussi choses désirables dans le domaine de l'esprit. Les musées en offrent le moyen. Voici comment s'exprimait à ce sujet Sir Frederic Kenyon, directeur du British Museum, dans une remarquable conférence faite en 1928 à l'Université d'Oxford et qu'il intitulait : « Les Musées et la Vie nationale » : « Les musées s'adressent surtout, en les stimulant, à trois formes agissantes inhérentes à la nature de l'homme : le sens de la beauté, qui lui inspire le désir de voir de belles choses ; le sens de la curiosité, qui le pousse à désirer l'élargissement de son expérience et l'accroissement de ses connaissances ; enfin, le sens que l'on pourrait appeler sens de la continuité, qui l'incite à s'intéresser aux œuvres de l'homme dans le passé.

» La nécessité de cultiver méthodiquement le sens de la beauté et l'utilité, pour ne pas dire l'obligation de prendre à ce sujet des mesures nationales, sont en grande partie le résultat du développement des villes.

» Avant ce grand bouleversement de la société civilisée, dénommé la révolution industrielle, les hommes vivaient au milieu des beautés de la nature. Peut-être n'en avaient-ils pas plus conscience que l'enfant qui ne se rend pas compte de la beauté ou de la laideur des choses qui l'entourent ;

ils ne pouvaient pas ne pas en subir les effets. Chacun grandissait alors, subissant l'influence des spectacles de la nature ; les changements de saison, les couleurs variées des plantes et des animaux, la beauté des collines, des rivières, de la mer ; ou encore, le charme plus reposant des champs, des haies, les larges perspectives des plaines.

» Le développement des villes devait changer tout cela. Désormais des enfants pouvaient naître et grandir, puis vivre toute leur vie et mourir, sans n'avoir rien vu d'autre que des rues affreuses, de vastes usines, des mines ou des ateliers, avec toute la malpropreté, la saleté même, des quartiers surpeuplés où, souvent, la fumée et le brouillard masquent jusqu'à la couleur du ciel. Comment dans de telles conditions, le sens de la beauté ne s'atrophierait-il pas ? Même dans les quartiers les plus élégants des villes, les spectacles de la nature sont fort peu accessibles. Le développement de l'industrialisation de l'Angleterre n'a pas cessé d'accroître le nombre de ceux qui furent ainsi sevrés des influences ennoblissantes les plus fortes.

» Si l'on ne tente rien pour y porter remède, l'effet d'une telle privation est inévitablement un abaissement de la moralité nationale. La nature humaine subit fatalement l'influence des choses qui l'entourent. Si rien ne la porte au-dessus d'elle-même, elle tendra, au contraire, vers le niveau inférieur.

» Le facteur stimulant peut être d'espèces diverses. La religion a sauvé bien des gens des effets d'une ambiance déprimante. D'autres ont trouvé secours dans les livres ; l'amour et l'amitié peuvent fleurir dans les plus pauvres ruelles, où peuvent régner largement les vertus de charité, de piété et d'abnégation.

» Mais, une des influences récréatives les plus régénératrices, c'est encore la beauté. Et s'il en est ainsi, n'est-ce pas un devoir pour la collectivité de veiller à ce que de telles choses soient accessibles à tous ?

» Elles peuvent se présenter sous bien des aspects : galeries de tableaux, salles de concerts, théâtres, parcs publics, magnifiques constructions.

» Pourtant, entre toutes, les musées devraient occuper une place d'honneur, et leurs conservateurs devraient considérer que leur premier devoir est d'exposer, de la manière la plus frappante, les belles choses que contiennent leurs collections.

» Le musée d'histoire naturelle a ses oiseaux, ses animaux, ses fleurs, que l'on présentera, si possible, dans leur milieu. Le musée d'art et d'archéologie a ses sculptures, ses gravures et ses dessins, ses enluminures,

ses admirables travaux de bois et de métal, ses émaux, ses ivoires, ses tapisseries, ses verres et ses céramiques, toutes choses qui constituent autant d'expressions de la beauté, tant par leurs formes que par leurs couleurs et qui font ressortir l'habileté de leurs auteurs. Il y a dans tout cela des sources infinies de perfection et de stimulant.

» Si l'âme de la nation doit être gardée vivante, il convient que la nation sache en faire usage complètement. »

Sir Frederic Kenyon développe ensuite son sujet, en parlant du sens de la curiosité et du sens de la continuité.

Pensez à cette force admirable, même pour la masse, que constitue la leçon des civilisations qui se succèdent. Comment naissent-elles ? Comment progressent-elles ? Comment parviennent-elles à leur apogée ? Comment s'effondrent-elles ? Comment disparaissent-elles, comme ensevelies sous le sol ?

Croit-on que cette leçon n'a de valeur que pour les adultes cultivés ? Bien au contraire, elle porte avec toute sa vigueur, sur tous les âges.

Voici un exemple bien éloquent, emprunté à notre pratique journalière des visites scolaires. Une leçon avait été organisée, dans le département de la Belgique Ancienne, pour des fillettes d'une douzaine d'années. Nous avions demandé au professeur de donner comme devoir, aux jeunes élèves, une courte rédaction décrivant les impressions de la visite. Ainsi pourrions-nous juger de l'impression produite par les explications de l'assistante du Service Éducatif, devant les collections exposées. Nous avons tous été frappés de la formule brève mais impressionnante d'une enfant qui écrivait à peu près ceci :

« M^{lle} X... nous a montré, dans le département de la Belgique Ancienne, comment des sauvages étaient devenus des messieurs. » Elle développait fort bien sa formule : les Belges primitifs ont commencé par vivre dans des cavernes ; ils n'avaient que des cailloux pour armes contre les mammoths, les bisons, les ours qui les entouraient. Plus tard, ils ont commencé à mieux façonner leurs armes, ils ont poli la pierre et se sont construit des huttes de branchages. Ensuite, ils ont reçu du dehors des outils de bronze, ce qui était beaucoup plus facile pour chasser les « grosses bêtes ». Enfin arrivèrent les Romains, qui ont appris aux habitants de nos pays à vivre dans des maisons, qui avaient des portes et des fenêtres, des cheminées... N'étaient-ils pas devenus des « messieurs » ?

Cette enfant de douze ans avait parfaitement compris l'évolution de l'homme des cavernes à l'homme civilisé. Si l'on avait poussé la leçon plus loin, on lui aurait montré comment les messieurs étaient redevenus des sauvages !...

Ainsi l'étude des civilisations du passé, la comparaison des différents peuples vivant sur la terre, nous apprennent d'une manière certaine ce que je voudrais nommer les limites de la variabilité humaine.

Nous sommes, à condition d'accepter un certain matérialisme historique, ce que les naturalistes appellent des espèces ever sporting. Chaque individu semble marquer des modifications qui, à première vue, paraissent infinies ; lorsqu'on les relève attentivement, lorsqu'on les classe et qu'on les rapproche, on s'aperçoit que le cercle dans lequel s'enferme notre espèce, ne comporte pas des variabilités indéfinies. Les civilisations révèlent des phénomènes de convergences psychologiques tout à fait curieux et si instructifs que je suggérerais volontiers cette formule : « Ce que l'instinct est à l'animal, l'histoire bien comprise devrait l'être à l'homme. »

A cet égard, les musées nous offrent plus d'un objet de réflexion, s'appliquant, comme nous venons de le dire, à tous les âges.

Mais il est un autre point de vue que je veux souligner. Nous possédons dans nos musées un grand trésor national. Qui n'a rêvé à ces bijoux enfouis dans la terre et que le hasard seul permet de découvrir ? Le soc de la charrue fait trouver au laboureur la pierre qui fermait la cachette. Faut-il que je vous montre le chemin d'un de ces royaumes des merveilles ?

J'ai connu, en Haute-Égypte, un jardin, tout rempli de fleurs et embaumé des parfums les plus suaves. Des jardiniers diligents l'entretiennent depuis des années dans un ordre parfait, bien que le maître ne vienne jamais occuper la petite maison charmante, qui se trouve au centre de ce paradis. On se borne à le montrer aux touristes et à le leur faire admirer. Ceux-ci partent souvent avec un sentiment d'envie à l'égard du propriétaire, qu'une peine de cœur a banni depuis longtemps de ce jardin de rêve.

Ce dernier m'a souvent fait penser à notre musée. Le public en est le propriétaire, mais il ne le visite guère. Le trésor national est mis à la disposition de chacun, mais personne ne songe à en jouir.

VASE ÉGYPTIEN EN VERRE MULTICOLERE DE LA XVIII^e DYNASTIE.



Une institutrice intelligente, que je conduisais un jour à travers les salles, me disait : « Monsieur Capart, comme vous avez de la chance d'avoir toutes ces belles choses !

— Mais elles sont à vous !

— Comment cela ?

— Bien sûr, puisque vous êtes Belge et que d'ailleurs la porte en est gratuitement ouverte à tous. Vous voyez bien que ces choses sont à vous ! »

Allez donc parcourir les salles de notre trésor national et vous serez frappés de sa richesse. Vous trouverez de merveilleux objets de tous les âges, depuis les invasions barbares jusqu'à nos jours. Je parle ici spécialement de notre section des industries d'art. Lisez les étiquettes (bilingues, en général) et vous serez étonnés du petit nombre des noms d'artistes. Quelques-uns seulement ont survécu : Godefroid de Claire, Hugo d'Oignies, Jan Borman... Tout le reste, c'est l'œuvre anonyme des orfèvres, des fondeurs et batteurs de cuivre et de laiton, des potiers, des huchiers, des hautelisseurs, des dentellières qui, pendant des siècles, ont fait rayonner sur toute l'Europe le renom des nôtres.

C'est bien là le musée de tous les Belges. Ce sont là, les produits de nos villes flamandes, de nos villes wallonnes, les chefs-d'œuvre de nos bons artisans anonymes.

On va en pèlerinage, et on a raison de le faire, à la tombe du soldat inconnu qui, pour toute la nation, symbolise l'héroïsme à un moment de crise tragique de la patrie. Pourquoi ne va-t-on pas en pèlerinage à nos artisans inconnus, à ceux qui ont fait briller par leur probe labeur le nom de la Belgique ?

Je dois avouer que l'idée ne s'en est pas encore répandue dans notre peuple : 5 p. c. seulement du chiffre total de la population du grand-Bruxelles visitent nos musées, ce qui représente à peine cinquante mille visiteurs, y compris les étrangers et les enfants des écoles, que notre Service Éducatif guide à travers les collections.

Qu'en est-il pour d'autres pays ? En Amérique, dans les grandes villes, un chiffre de visiteurs atteignant 80 p. c. de la population, est considéré comme normal. Dans bien des cas, on dépasse 100 p. c. D'après les chiffres de la grande enquête sur les musées britanniques, le pourcentage de fréquentation à Édimbourg est de 110 p. c. de la population. Le niveau intellectuel de notre pays n'est cependant pas inférieur, à ce point, à celui de l'étranger. En fait, le public ignore l'existence des musées.

Il est temps d'esquisser la conception moderne du musée envisagée sous ses deux aspects fondamentaux.

D'abord le musée scientifique, qui est presque un musée invisible, avec ses bibliothèques techniques et ses instituts de recherche. Vous me permettrez de citer la Fondation Égyptologique Reine Élisabeth, rattachée à la section des Antiquités égyptiennes et l'Institut Belge des Hautes-Études Chinoises, de création toute récente et rattaché à nos collections d'art d'Extrême-Orient. J'espère y ajouter l'an prochain, à l'occasion du centenaire de notre indépendance, un institut d'archéologie nationale, qui se rattachera à notre Service des Fouilles. Plus tard, ce sera le tour d'un institut d'archéologie classique, puis d'ethnographie, etc. Ces instituts, consacrés chacun à une discipline particulière, assumeront la mission d'aider, de toutes manières, à l'enseignement de certaines spécialités dans nos universités nationales.

Le travail qui se fait dans le musée scientifique est essentiellement l'œuvre d'un personnel de conservateurs et d'attachés. Je vous ai dit comment se recrutaient autrefois les conservateurs et j'ai marqué le changement depuis 1898. Puis-je citer un exemple concret delà manière dont on entre actuellement dans le cadre du personnel scientifique ?

Nous venons d'attacher à nos musées un jeune ethnographe docteur en philosophie et lettres de l'Université de Louvain (section de philologie germanique), lauréat de la Koninklijke Vlaamsche Akademie, pour une étude sur la médecine populaire et primitive, Fellow pour les années 1925-1926 et 1926-1927 de la C. R. B. Educational Foundation. Notre nouvel attaché a été chargé de mission, par le Bureau of American Ethnology, chez les Indiens Cherokee. Boursier en 1928 du Ministère des Sciences et des Arts, il a séjourné ensuite chez les Indiens Tuscarora et, en ce moment, il poursuit, chez les Onondagas et les Seneca, ses études sur les langues et les coutumes des tribus appartenant à la famille iroquoise. L'été prochain, sa mission terminée, il viendra nous aider à remettre en activité notre section d'ethnographie, dont les collections ont été enfermées dans des caisses pendant plus de vingt-cinq années.

PRISONNIER SYRIEN. TÊTE EN CALCAIRE CRISTALLIN.
(Égypte ancienne.)



On m'a souvent demandé combien il fallait prévoir de places dans le personnel scientifique des musées. Je serais tenté de dire que dans de tels

domaines, les cadres rigides sont un grave danger. Chaque fois qu'une réelle compétence se manifeste, il importe de la fixer au bénéfice du pays. C'est parfait de développer des organismes destinés à encourager les recherches... mais gardons-nous de dresser trop d'échelles au flanc du plateau escarpé de la Science, si ceux qui y parviennent, s'aperçoivent qu'on y meurt de faim. Dans nos établissements scientifiques, doivent trouver place tous ceux qui ont les qualités requises pour faire du travail utile au pays. Il n'y a pas d'exportation plus ruineuse, que l'exportation des jeunes savants. Et d'ailleurs, qu'on n'oublie pas l'importance qu'il y a à garantir la continuité du travail. Lorsqu'un de nos conservateurs est atteint par la limite d'âge, il est trop tard pour songer à former son successeur. A condition de veiller au bon recrutement, la multiplicité des emplois n'est pas une surcharge. Les conservateurs sont généralement les meilleurs rabatteurs de collections : c'est par leur influence personnelle que viennent, aux musées, les libéralités les plus nombreuses et les plus riches.

Ce n'est pas seulement une boutade que je recueillis sur les lèvres de ce grand directeur de musée, qui disait : « J'ai deux espèces d'attachés : ceux qui passent tout leur temps dans les bibliothèques et ceux qui dînent chez les banquiers... Je ne saurais dire lesquels sont les plus utiles. » C'était marquer d'une manière humoristique le rôle des conservateurs de musées dans leurs relations avec les mécènes. Personne ne croira que les riches collections, léguées à nos musées sous la direction de van Overloop, aient été données au « Gouvernement ».

L'essor merveilleux des grands musées de Berlin est l'œuvre d'un personnel scientifique, qui, il y a un demi-siècle, comptait près de dix fois le nombre actuel de nos conservateurs des Musées Royaux d'Art et d'Histoire.

Venons-en au musée éducatif, qui doit être subordonné au musée scientifique. Il faut que le « scientifique » détermine l'« éducatif », en prenant bien soin d'éviter la confusion des fonctions. Un savant, préparé à sa tâche par de longues recherches spécialisées, n'a pas nécessairement les qualités d'un pédagogue. De même, celui qui sait le mieux se mettre au niveau des enfants des écoles, pour animer, à leur bénéfice, les collections, n'est pas pour cela un chercheur qualifié. Ce sont les découvertes des savants, dans ce qu'elles ont de « formatif » et d'intuitif, qui doivent être mises à la portée du public. L'assistant et l'assistante du Service Éducatif doivent se faire aider par les spécialistes pour mettre au point leurs leçons ;

ils doivent avoir, de plus, la franchise de répondre simplement à une question : « J'ignore ceci, je le demanderai. »

Le Service Éducatif a été créé, aux Musées du Cinquantenaire, il y a sept années, sous la forme d'une association sans but lucratif. La progression a été lente pour arriver à grouper à Bruxelles, 200 membres, puis 400, puis environ 1.200. Un ami américain, à qui je faisais part de mon impatience devant ces progrès si difficiles à obtenir et à maintenir, me disait : « Attendez-vous à quinze années d'aridité ; après cela, vous verrez que tout ira seul. Les enfants venus au musée avec leur école seront les papas et les mamans de demain ; ils conduiront leurs enfants au musée sans qu'il faille les y attirer par une propagande quelconque. »

L'an dernier, six cents écoles ont été conduites à travers nos collections, par nos assistants et assistantes qui sont, pour la plupart, licenciés en histoire de l'art et archéologie. De nombreuses causeries (plus de quatre cents) ont été faites dans les écoles populaires, les gardiennats, les patronages de la ville de Bruxelles, pour préparer les enfants à la visite du musée.

Que d'épisodes amusants il y aurait à rappeler, de ces séances, parfois tapageuses, devant des enfants qui n'ont jamais assisté à une causerie !

J'ai reçu un rapport d'une heure de conte, sur les sports dans l'Antiquité. Dès que l'on eût fait l'obscurité pour les projections, la tempête se déclina et la conférencière fut criblée de projectiles... On rallume. On promet de faire silence, mais le tumulte ne tarde pas à reprendre. L'assistante du Service Éducatif déclare « qu'elle ne montrera pas ses images, qu'elle n'a plus de temps à perdre, devant, le matin, aller à son travail pour gagner sa vie ».

L'argument a porté et les jeunes sauvageons regardent sur l'écran les beaux vases à figures noires, représentant les sports aux grands jeux panathénaïques d'Athènes !

Après quelques causeries de ce genre, les jeunes auditeurs sont invités à venir voir les originaux au musée. Ils en sortent ravis de la découverte qu'ils viennent de faire de notre trésor d'art. Quel sera le sujet des conversations à la maison dès la rentrée ? Le dimanche suivant, les enfants se font joyeusement les cicerone de leurs parents.

Je signale avec satisfaction les brillants résultats obtenus par le magasin d'Images d'art du Service Éducatif. C'est l'installation en Europe d'une activité qui a fait ses preuves aux États-Unis, sous le nom de « University

Prints ». Depuis 1925, ce magasin se mit à la disposition des écoles pour l'illustration des cours d'histoire et d'histoire de l'art. Cette année scolaire, nous avons expédié plus de 400.000 images d'art, dont plus d'un quart, dans les écoles de Belgique.

Il y a là un grand effort réalisé, dont les résultats bienfaisants ne feront que s'affirmer.

Mais, il est temps que j'essaie de vous offrir quelques considérations générales qui puissent passer pour la conclusion de cette conférence.

Lorsqu'on étudie l'histoire des civilisations, on ne tarde pas à s'apercevoir que les facteurs de barbarie sont très simples et faciles à dégager ; au contraire, cherche-t-on à découvrir les facteurs de progrès, la question se révèle infiniment complexe. Je ne crois pas qu'il soit exagéré, ni audacieux, pour un directeur de musée, d'affirmer que parmi ces facteurs de progrès, les collections publiques jouent un rôle important. Certains pays ont reconnu déjà la valeur, en quelque sorte chiffrée, de cet élément : les États de l'Amérique du Nord ont défini législativement quelle part du revenu total de la collectivité devait revenir de droit au musée, sous réserve que celui-ci répondît à un certain nombre de conditions.

Nous sommes encore bien loin de cela en Belgique ! Toute l'évolution de nos musées, dont j'ai tenté de vous esquisser les étapes, s'est déroulé au milieu de l'indifférence presque totale des pouvoirs publics. Et pourtant y a-t-il beaucoup de causes plus clairement démocratiques que celle des musées ? Il est vrai qu'ici, comme en bien des domaines, notre grand roi Léopold II avait eu des vues larges et généreuses. S'il a réalisé son Musée du Congo, il n'a pas vu de son vivant l'achèvement du Palais du Cinquantenaire, ni celui du Musée d'Histoire Naturelle.

Mon prédécesseur m'a raconté que, peu après sa nomination, il avait été appelé au Palais Royal. Léopold II lui avait tracé un plan net, très catégorique : « Toute la partie du Cinquantenaire, au sud de l'arcade, doit être réservée à vos musées ; ne permettez à personne de s'y établir... Quant aux vieux halls d'exposition..., on devrait les démolir à coups de canon ! »

Après un long délai, c'est le plan que nous nous efforçons de suivre. Nous sommes enfin occupés à construire définitivement les musées nationaux.

Je suis heureux de pouvoir rendre hommage à l'intérêt qu'ont pris, à cette cause, nos Souverains. La guerre a retardé bien des réalisations, mais n'oublions pas cette phrase du discours du trône, annonçant « un règne orienté vers les sciences et vers les arts ».

Actuellement, dans la Belgique restaurée, ce programme est repris avec une volonté bien arrêtée de doter le pays d'établissements scientifiques de premier ordre.

PLAQUETTE EN BRONZE PROVENANT DE LA PERSE.



Mais j'aime à dire également l'appui que j'ai rencontré auprès du Gouvernement. Me sera-t-il permis d'évoquer un souvenir très personnel ? Au moment le plus aigu de la crise financière, j'ai pu exposer mes plans au Premier Ministre, M. Jaspar. Je venais d'être appelé à la direction des musées, et j'éprouvais le besoin de demander au chef du Gouvernement un conseil et une assurance. Les plans étaient prêts, nous les avons mis au point par de nombreuses années d'étude et de travail. Fallait-il renoncer à

les exécuter, la situation financière d'après-guerre ne permettant plus de poursuivre cet idéal ? Je n'oublierai jamais la brève réponse qui m'émut profondément :

« On n'abandonne pas un tel plan ! » C'était bien ce que je pensais, mais j'avais besoin d'entendre « confirmer ma foi ».

En ce moment, le travail s'exécute par tranches ; dans peu d'années, nous pourrons montrer fièrement les trésors accumulés par la générosité de nos concitoyens ; nous pourrons convier les étrangers à constater que les Belges, malgré les guerres et les révolutions, ont réussi à retrouver une part de leur ancien patrimoine artistique et ont pu grouper les éléments d'une histoire de la civilisation humaine.

Bâtir, c'est le premier pas, le plus difficile peut-être. Je n'hésite pas à dire qu'un musée c'est d'abord un bâtiment ; ensuite, un personnel de techniciens et enfin, des collections. C'est comme un hôpital : si l'on veut soigner les malades, il faut songer d'abord à les héberger ; réunir ensuite, dans l'abri, des gens compétents à soulager les misères humaines ; c'est alors seulement qu'on peut accepter les malades, sans les exposer au risque de mourir à terre, faute de soins.

Mais pour que le musée remplisse toute sa mission, il faut qu'il soit à même de lutter contre cet abominable fléau qui s'appelle l'exode des chefs-d'œuvre. N'est-il pas effrayant de constater que nos journaux enregistrent, sans soulever un sursaut de l'opinion publique, le départ pour l'étranger, le plus souvent pour les États-Unis, de pièces importantes de nos anciennes industries d'art ? A tout moment, nous assistons, impuissants, à de grandes ventes dans le pays et à l'étranger, au cours desquelles les riches amateurs se disputent les pièces capitales, dont la place est dans les musées.

On devrait constituer au budget de l'État un poste spécial, un véritable fonds de réserve, comme on le fait pour l'amortissement des dettes.

Diminuer les contributions est parfait, mais cependant je n'hésite pas à dire — et c'est le contribuable qui parle — que je préférerais supporter quelques années de plus le fardeau si, de la sorte, nous pouvions rapatrier quelques-uns des chefs-d'œuvre de nos arts anciens.

Il me semble que je puis à présent vous lire, sans qu'il vous paraisse surprenant, un appel caractéristique lancé au public, il y a quelques années, par George W. Stevens, directeur du Musée d'art de Tolède, le foyer le plus ardent des services éducatifs des musées :

« Bien des gens s'imaginent vivre, simplement parce qu'ils sont vivants.

» Le meilleur de ce que nous entendons, nous ne réussissons pas à le comprendre.

» Nous travaillons de façon à pouvoir nous gorger et dormir comme le chat dans la cuisine ou le chien dans sa niche.

» Une société n'est riche que dans la mesure où elle comprend l'emploi des richesses.

» Nous avons pitié de quelques malheureux enfermés dans les asiles d'aliénés, sans souci du gaspillage que nous faisons des esprits sains.

» Un grand centre industriel n'est qu'une prison si rien n'y est prévu pour les heures de loisir.

» La ville du monde la plus active s'endormira bientôt si personne ne se préoccupe de donner une éducation supérieure à ses habitants.

» Il faudrait que le travail fût le moyen de procurer des loisirs consacrés à jouir des créations sublimes de la science, de la littérature, de la musique et de l'art.

» Une ville n'est réellement grande que si elle donne du repos à l'œil, de l'aliment à l'esprit et si elle libère ses habitants de l'esclavage de la vulgarité.

» Les hôpitaux sont fort utiles ; ils rendent la santé aux malades. Les musées d'art font davantage ; ils rendent meilleurs les bien portants. »

Dans le même esprit et afin que l'action de nos musées se développe toujours plus utilement, j'avais lancé un appel au public belge. Je proclamais la « conquête des dix mille » ! Je demandais à dix mille Belges de verser, une seule fois, cent francs pour fonder un Office National des Musées de Belgique.

Près de deux années se sont écoulées et nous n'avons pas encore pu grouper la dixième partie de ce chiffre. Nous ne nous découragerons pas et ferons retentir sans relâche notre appel. Petit à petit, le public comprendra l'utilité des musées pour la collectivité.

Vous avez entendu cette citation émouvante de Sir Frederic Kenyon, réclamant que l'on travaille à sauvegarder l'âme de la nation. Y a-t-il cause meilleure ? Ce sera, dans ma vie de directeur de musée, un privilège d'avoir pu la confier au « Jeune Barreau ».

J'ai fait ma plaidoirie le mieux possible, to the best of my ability ; mais si je n'ai pas réussi comme je l'aurais désiré, si je n'ai pu me servir plus

habilement des pièces de mon dossier, alors, je vous en prie, dessaisissez-moi de cette cause, si claire et si belle, laissez-moi retourner à mes études, avec la certitude que vous reprendrez ma plaidoirie et que vous apprendrez à la nation comment elle conservera « son âme vivante ».



VASE MYCÉNIEN.

UN ESSAI DE COMMUNISME ⁶

Malgré les nouvelles effrayantes qui nous parviennent de Russie, il y a encore, parmi nos concitoyens, trop de personnes qui montrent des sympathies pour les doctrines communistes.

Il est de bon ton, dans certains milieux à la mode, de faire l'esprit dégagé et de soutenir qu'après tout, on ne savait pas si le communisme n'était pas une forme d'avenir de la société et qu'il était prématuré de le juger à la lumière de ses débuts malencontreux, il faut bien l'avouer.

C'est faire bon marché des enseignements de l'histoire et de la psychologie humaine ; mais comme tout le monde n'est pas historien ou philosophe, il y a de bonnes gens qui sont impressionnés par de telles réflexions.

Cependant se doute-t-on qu'il y a dans notre pays, sous nos yeux, un exemple très curieux d'une application du communisme ?

Qui n'a songé, avec un sentiment d'envie, à ces magnats de la fortune de l'ancien et du nouveau monde, à ces familles princières ou royales, qui vivent dans des palais, garnis de mobiliers merveilleux, remplis d'objets d'art, d'une valeur presque incalculable ?

Eh ! bien, nos Musées Royaux d'Art et d'Histoire, logés enfin dans un palais digne de leur destination, regorgent de collections, à côté desquelles les trésors des rois et des multimillionnaires font humble figure.

Ces collections, qui sont la propriété de tous, qui sont donc « biens communs », sont accessibles gratuitement à tous ceux à qui passe la fantaisie de franchir le seuil du musée.

J'ai l'impression qu'on ne se fait pas une idée suffisante de la signification du geste de nos concitoyens qui, en mourant, nous lèguent les collections qu'ils ont rassemblées autour d'eux, au cours de toute leur existence.

C'est presque un poncif de littérature que de décrire la jouissance égoïste du possesseur d'une belle chose, jalousement gardée des regards d'autrui.

Les Capron, de Meester, De Biefve, Montefiore, Vermeersch, Evenepoel, Errera, qui ont été de vrais collectionneurs, ont voulu donner libéralement à tous, les joies qu'ils avaient éprouvées eux-mêmes dans la possession de

tant de belles choses. Je suis sûr de répondre à leur vœu le plus cher, en poursuivant activement et sous toutes les formes une propagande en faveur de la visite de nos musées, car il faut bien le reconnaître, les bénéficiaires de ces legs généreux n'en tirent guère d'avantages.

Le propriétaire aux millions de têtes de nos trésors d'art fait preuve, à l'égard de son bien, d'une suprême indifférence. Il pratique à la lettre l'axiome : « On hait ce que l'on a ; ce qu'on n'a pas, on l'aime. »

Tel qui déclame contre les abus du capitalisme, en pensant aux collections qui se forment dans telle ou telle maison de nos villes, a-t-il jamais songé que nos Musées Royaux d'Art et d'Histoire tenaient à sa disposition des séries autrement précieuses ? A-t-il réfléchi que ces privilégiés de la fortune dépensaient une partie notable de leurs revenus, avec l'idée d'accroître un jour magnifiquement le trésor mis à la disposition de tous ?

Si nous prenons la doctrine communiste sous sa forme la plus classique, nous sommes autorisés à dire que nos musées la réalisent dans le domaine le plus élevé, dans le domaine le plus inaccessible à première vue.

L'instinct humain, plus fort que les lois et les règles, permet à chacun, sauf dans les circonstances exceptionnelles d'une disette sans remède, de se procurer ce qu'il faut pour les besoins matériels du corps. Il n'en est pas de même pour les besoins de l'intelligence, pour la satisfaction de nos tendances vers le beau, pour nos aspirations à savoir davantage ce que nous sommes, d'où vient notre civilisation et pour deviner peut-être vers quelles destinées nous conduit la marche des événements.

Nos Musées d'Art et d'Histoire s'efforcent, dans une large mesure, de satisfaire de tels besoins. Il est regrettable de constater que la masse oublie d'en faire usage.

Faut-il en déduire que l'expérience communiste n'est pas heureuse dans le domaine de l'esprit ? Je m'empresse d'ajouter que je ne préconise nullement un retour à la propriété individuelle de nos collections, mais tout mon effort consiste à rendre le public conscient du trésor dont il oublie de jouir.

APPELS AU PUBLIC (7)

EH ! bien, M. Capart, le public visite-t-il les musées ?

— Comment donc ! Mais c'est la cohue, à tel point que celui qui désire étudier, dans le calme et le silence, les pièces qui l'intéressent, doit soigneusement éviter de se rendre au musée le dimanche. On se bouscule aux portes d'entrée, on piétine devant les vestiaires et les conservateurs, affolés, pensent à rétablir le système en usage au XVIII^e siècle.

— Au XVIII^e siècle ? Quel système ?

— A cette époque, le British Museum était généralement fermé ; pour être admis à le visiter, il fallait adresser une demande par écrit plusieurs semaines à l'avance. Si les titres exposés dans la requête paraissaient suffisants, un billet d'entrée était octroyé pour un jour et une heure déterminés. Petit à petit, les demandes s'étaient faites si nombreuses, qu'on décida d'ouvrir les portes au public d'une manière permanente.

— Mais, vous plaisantez sans doute, en décrivant la foule qui se presse dans vos musées !

— Pardon, j'avais cru que vous parliez des musées en général et je vous répondais en racontant ce que j'ai vu à Paris, à Londres et dans les grandes villes américaines.

— Mais qu'en est-il chez nous ?

— Un jour, il y a quelques années, il est entré à notre pavillon de l'Antiquité, plus de 15.000 personnes.

— Eh bien, mais c'est un résultat, cela !

— Il est vrai de dire que nous étions enclavés dans la Foire Commerciale et que le public, dont tout le monde connaît la curiosité, s'engouffrait dans nos salles, que l'on méprenait pour une annexe de la foire. La plupart, un instant décontenancés, s'empressaient de faire demi-tour pour se rejeter dans le labyrinthe des échoppes, aux attractions naturellement plus vives que les collections d'un musée. Cependant, un petit nombre de ces visiteurs de fortune s'arrêtaient étonnés, faisant part aux gardiens de leur surprise de découvrir la richesse de nos séries et s'en allaient affirmant leur intention de revenir prochainement. C'est ainsi que nous avons recueilli un bénéfice

indirect de cette aventure. L'année suivante, nous avons installé des barrières pour régler la circulation, mais il n'est venu qu'un tout petit nombre de personnes, les autres savaient que ce n'était que le musée.

— Mais comment expliquez-vous que les musées soient visités si assidûment à l'étranger et qu'ils soient délaissés par notre public belge ?

— C'est un phénomène qui me laisse perplexe et j'ai souvent essayé d'en explorer les causes profondes. Je voudrais tant pouvoir plaider pour nos compatriotes les circonstances atténuantes, en découvrant d'autres causes que celle qui pourrait venir tout d'abord à l'esprit : la foule chez nous, est moins instruite, moins éduquée qu'ailleurs. Ne voulez-vous pas m'aider à découvrir d'autres explications ?

— La situation un peu excentrique de vos musées est parfois invoquée comme une des raisons de leur faible fréquentation. Qu'en pensez-vous ?

— Je comprendrais la remarque pour un habitant de Cureghem ou de Koekelberg. Il faut bien se garder de répéter pendant un demi-siècle certaines formules. Les centres d'attraction des villes se déplacent, les moyens modernes de circulation se perfectionnent et se multiplient. Nos grands-parents se promenaient le dimanche en calèche à l'Allée Verte. Ils allaient en villégiature à la campagne, aux environs de l'actuelle gare du Luxembourg. En 1880, la plaine des manœuvres fut transformée en Parc du Cinquantenaire, mais depuis lors la ville a largement débordé du côté du Nord-Est et le Cinquantenaire est devenu le centre d'une agglomération populeuse ainsi qu'un des centres d'attraction de Bruxelles. On s'y presse aux foires commerciales, aux fêtes militaires, aux concours hippiques, aux expositions de chiens, de volailles, de fleurs, aux salons de l'auto.

—... Et pendant l'année du centenaire, aux fêtes patriotiques. Vous avez raison, ce n'est pas la situation même des musées qui peut en empêcher la visite.

— S'il fallait d'ailleurs invoquer un argument de plus, je pourrais vous faire observer que la petite exposition historique et folklorique, organisée en 1930 par la commune d'Anderlecht dans un quartier nettement excentrique, a pu enregistrer 100.000 entrées payantes.

— Au fait, combien paie-t-on à l'entrée des Musées Royaux d'Art et d'Histoire ?

— Au Cinquantenaire, l'entrée est absolument gratuite, et je suis heureux de pouvoir l'affirmer une fois de plus, car des agendas récents, qui ont puisé leurs renseignements à des organismes touristiques dont le devoir est d'être

documentés, affirment encore que l'on paie un droit d'entrée à nos portes. Et ceci me rappelle un incident joyeux, qui remonte déjà à quelques années. J'avais fait placer à toutes les entrées du parc du Cinquantenaire, un écriteau, vantant la richesse de nos collections et invitant le public à les visiter. Précisément au même moment on nous imposa, à titre d'essai, le régime des entrées payantes. Un loustic crut bien faire en ajoutant un avertissement à mon appel :

« Ne manquez pas de les visiter », disais-je, « et n'oubliez pas d'apporter vos cens avec, si vous voulez entrer », avait ajouté le farceur.

— Ainsi donc, voilà deux points nettement réglés. Ni l'éloignement ni la taxe d'entrée ne sont un obstacle à la visite. Mais croyez-vous que vos musées soient suffisamment connus ? Vous devriez faire en leur faveur une réclame beaucoup plus active.

— Croiriez-vous qu'il y ait des gens qui me reprochent de faire trop de réclame ? Voyez-vous, mon cher Monsieur, il y a encore de nombreuses personnes qui considèrent les musées comme une sorte de temple, où l'on célèbre une religion fermée, qui recrute ses fidèles parmi une classe restreinte d'initiés ! S'il en était ainsi, nous n'aurions plus qu'à espérer qu'une vague de snobisme mette les musées à la mode. Peut-être bien que si l'on pouvait placer aux portes un avis disant que, seules, les personnes d'une haute intelligence et d'une culture raffinée ont le droit de visiter les collections...

— il faudrait organiser un service d'ordre pour régler la circulation.

— Il est vrai qu'en général les Bruxellois sont ignorants, soit de l'existence de nos musées, soit de leur contenu réel.

— N'êtes-vous pas un peu sévère ?

— Non et je pourrais raconter, à ce sujet, bien des anecdotes typiques. Je me bornerai à en retenir trois. Il y a quelques mois, je recevais dans mon cabinet, à l'avenue des Nerviens, un monsieur âgé qui venait me recommander un candidat. En le reconduisant, vers la sortie, je m'aperçois qu'il porte ses regards intrigués vers différentes directions. Je m'arrête et je lui dis : « Vous connaissez bien nos musées, depuis leur nouvelle installation à l'avenue des Nerviens ? » Mon visiteur a un moment d'hésitation avant d'avouer tout simplement qu'il y mettait les pieds pour la première fois. Il était le directeur retraité d'une école d'art industriel de l'agglomération bruxelloise.

TERRE CUITE DE MYRINA.



— C'est assez édifiant ! Et la deuxième anecdote ?

— Un autre jour, un visiteur, venu dans des circonstances analogues, me félicite des beaux musées que j'ai l'honneur de diriger. En le remerciant, j'ai la curiosité de lui demander s'il est un habitué de nos salles. Voici sa réponse : « Oh ! oui, M. Capart, autrefois, quand j'étais au collège, puis à l'Université, je fréquentais assidûment les musées, mais, depuis lors, je suis dans les affaires et je n'ai malheureusement plus jamais l'occasion d'y venir. » Il me suffit de quelques minutes pour lui démontrer que, dans ces conditions, même s'il avait gardé quelque souvenir de l'une ou l'autre pièce capitale de nos collections, il ignorait tout de nos musées, tels qu'ils se présentent aujourd'hui au public.

Enfin, tout récemment, au cours d'une soirée, j'eus l'occasion de faire la connaissance de deux hautes personnalités étrangères qui venaient de passer quelques jours à Bruxelles et qui avaient été les hôtes d'un habitant de l'avenue de l'Yser. Un ami commun leur demanda s'ils avaient visité les Musées Royaux d'Art et d'Histoire. Leur réponse fut qu'ils en ignoraient même l'existence ; on leur avait expliqué que le Palais du Cinquenaire servait exclusivement à des fêtes et à des expositions.

— Ces exemples sont typiques. Mais faudra-t-il longtemps pour remonter le courant ?

— Je suis convaincu qu'il faudra quelques années pour modifier une telle situation. Lorsqu'on parle de propagande à faire en faveur des musées, je suis toujours tenté de dire qu'il vaudrait mieux changer la formule et suggérer une propagande en faveur du public. De quoi s'agit-il en effet ? De permettre au plus grand nombre de jouir d'un bien commun, de prendre possession d'une richesse qui a été constituée au bénéfice de la collectivité.

J'ai vu, certains dimanches pluvieux et froids, des théories de passants qui se traînaient le long des grandes artères et des boulevards de notre ville, essayant de secouer le cadre d'une existence médiocre ou pénible. Ils avaient, il est vrai, la ressource de pénétrer dans une salle de cinéma, parfois après avoir piétiné sur le trottoir pendant près d'une heure. J'aurais voulu leur dire : « Allez donc aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire. Là, dans des salles bien chauffées, bien éclairées, vous aurez — et ce ne sera pas une illusion — le sentiment d'être les maîtres d'un merveilleux palais, rempli de collections magnifiques. Ces meubles, ces orfèvreries, ces dentelles, ces céramiques, peuvent vous raconter des histoires plus variées, plus passionnantes et parfois plus douloureuses que les scénarios inventés.

» Si vous avez la curiosité — peut-on d'ailleurs douter que vous l'ayez ? — de connaître la lente conquête des arts et des industries par les générations innombrables d'hommes qui nous ont précédés et qui nous ont conquis la civilisation matérielle dont nous jouissons, vous en trouverez les principales étapes résumées dans les départements de la Belgique Ancienne, de l'Égypte, de la Babylonie, de la Grèce et de Rome. Et si même, une heure de promenade dans les salles suffit à lasser votre curiosité, vous trouverez à trois heures, au sein du musée, l'Université cinégraphique qui vous instruira sans effort. »

— Comment, vous avez un cinéma au musée ?

CANTHARE DE DOURIS. (Grèce ancienne.)



— Mais parfaitement, nous y avons installé une section de l'Université cinématographique belge. Mais, je puis vous assurer que, jusqu'à présent, on n'a jamais dû faire queue à l'entrée.

— Vous croyez donc que le grand coupable dans l'indifférence du public, à l'égard de nos musées, est l'ignorance dans laquelle il se se trouve, soit de leur existence, soit des ressources variées qu'ils peuvent offrir ?

— Certainement, et c'est un adversaire redoutable. Les vieux philosophes affirmaient qu'il ne peut exister de désirs sans connaissance. Il faut donc travailler à faire connaître le musée, à éveiller à son égard plus de curiosité, avant d'espérer qu'il puisse commencer à exercer sur la masse son action éducative. Éveillez vos souvenirs du temps où vous étiez à l'école. Combien de fois est-il arrivé que le professeur d'histoire ait cité comme illustration de son cours les pièces de nos collections ? Combien de maîtres ont suggéré de faire avec leurs élèves une visite aux musées ?

— A vrai dire, je crois bien que cela n'est pas arrivé une seule fois. Il est possible que l'on ait fait allusion au musée, mais en manière de plaisanterie, à propos de vieilleries qui étaient bonnes à être envoyées au Musée de la Porte de Hal.

— De ce côté, il y a une modification radicale produite par les efforts de notre Service Éducatif. Si les parents ne soupçonnent guère l'existence des musées, c'est qu'on a négligé de les y conduire pendant leurs années d'école. Venez au musée, n'importe quel jour de la semaine, et vous y trouverez des groupes d'enfants et de jeunes gens qui suivent avec intérêt

les explications que leur donnent, en présence des originaux, soit les professeurs, soit les assistants ou assistantes du Service Éducatif.

— Et ces jeunes visiteurs sont nombreux ?

VASE PRÉCOLOMBIEN NAZCA. (Pérou.)



— Trente mille enfants, en moyenne, prennent ainsi contact, tous les ans, avec les documents d'art et d'histoire ; ils apprennent à libérer leur esprit des conceptions purement verbales. Là où leur manuel parle des produits des vieux orfèvres de nos provinces, des hautelissiers, des huchiers, des dinandiers, des dentellières, là où l'on marque l'abandon d'un style, la naissance et l'efflorescence d'un autre, les visites guidées mettent l'élève face à face avec les chefs-d'œuvre des anciens maîtres et leur permettent de fixer, pour toujours, dans leur mémoire, les grandes évolutions artistiques.

— Croyez-vous vraiment que de telles visites puissent avoir une influence permanente sur l'éducation ? Ne sont-elles pas considérées plutôt comme partie de plaisir... pour ne pas dire comme une nouvelle corvée scolaire ?

— Vous devriez, un jour, assister à une visite et interroger les enfants sur leur impression. Vous n'auriez plus d'hésitation sur les résultats obtenus. D'ailleurs, il faut encore que je vous fasse remarquer que, très souvent, à la suite de ces visites, les auditeurs se pressent au magasin d'images d'art du Service Éducatif. De toutes parts, se forment des collections de nos reproductions.

— Vraiment ?

— Je pourrai vous citer tel collège d'Enghien qui utilise annuellement 9.500 images. Le mois dernier, nous en avons expédié 23.000 exemplaires en province. C'est ainsi que nous travaillons pour un avenir, prochain je l'espère, où la jeunesse reprendra le goût des belles choses de l'esprit, à côté des préoccupations matérielles et des enthousiasmes sportifs.

L'histoire a des leçons que l'humanité devrait ne pas oublier : Il y eut un temps où l'on a pu dire que l'idéal d'une grande civilisation se résumait en ces deux mots : « Panem et circenses. » Gardons-nous de nous exposer trop longtemps au même jugement en n'adorant que la galette et les records. Les barbares existent toujours : la meilleure barrière à leur opposer est faite des forces spirituelles. Les musées ont leur rôle à jouer dans cette lutte et j'ai l'ambition de les mettre à même de remplir leur mission.

— Avez-vous visité le salon de l'automobile ?

Probablement, puisque les journaux annoncent que, dans la seule journée du dimanche 7 décembre, on a compté aux portes quatre-vingt mille entrées. Si l'on pense que la moitié des visiteurs étaient munis d'invitations, cela fait encore une recette de plus de deux cent mille francs.

On s'étonne de constater qu'il y ait à Bruxelles tant de personnes versées dans la science de la mécanique ou qui, au milieu de notre période de crise, peuvent songer à l'acquisition d'une voiture automobile.

Le Conservateur en Chef des Musées Royaux d'Art et d'Histoire ne peut s'empêcher de faire part aux auditeurs de Radio-Catholique belge de la surprise qu'il éprouve à constater l'écart formidable qui existe entre les chiffres de 80.000 visiteurs en une journée au salon de l'automobile et de 50.000 visiteurs en une année aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire.

Parfois, on cherche à excuser l'indifférence du public à l'égard de nos collections par le fait que nos bâtiments n'occuperaient pas une position suffisamment centrale. Faut-il rappeler le succès des foires commerciales au Cinquantenaire et les manifestations de toutes espèces qui ont pour centre le grand hall où se trouve, en ce moment, le salon de l'automobile ?

Je n'hésite pas à affirmer que toute personne qui a franchi une seule fois les portes de nos musées, depuis leur installation dans les nouveaux locaux de l'aile sud, devient un « client » assidu de nos collections.

Le grand obstacle à l'accroissement rapide du nombre des visiteurs provient, sans aucun doute, de l'ignorance du caractère même de nos musées. J'ai entendu dire bien des fois : « Comment voulez-vous que la masse se passionne pour vos musées ? Il faut être « initié » pour comprendre la signification des objets exposés ; il faut avoir fait des études d'art et d'histoire. » C'est comme si l'on affirmait qu'il est indispensable d'avoir fait des études de mécanique pour s'intéresser au musée des sciences de Kensington à Londres, où l'on enregistra récemment 52.000 visiteurs en une seule journée.

Nos musées reflètent l'histoire de la civilisation humaine, telle qu'elle s'est inscrite dans les productions artistiques et industrielles des siècles passés. On pourrait dire qu'il est impossible qu'un homme normal, c'est-à-dire d'intelligence moyenne, ne puisse trouver, dans nos collections, des objets qui l'intéressent directement, soit en vertu de sa nationalité, du lieu de sa résidence, de ses occupations professionnelles ou encore de ses goûts particuliers dans la manière d'utiliser ses loisirs.

Qui se doute de l'infinie diversité de nos départements ? Les civilisations du passé, les civilisations exotiques sont représentées dans nos salles, dont les vitrines contiennent les premiers outils des hommes des cavernes, les bibelots raffinés des élégantes du dix-huitième siècle, les moules à speculoos de nos vieilles villes, les masques de danses des Iroquois, les momies égyptiennes et les premières bicyclettes, le berceau de Charles-Quint et le manteau de Montezuma, les plus délicates dentelles et les sacs de farine brodés en souvenir du ravitaillement américain pendant la guerre.

Dans le domaine des musées, les Belges commettent généralement une faute qu'il est de mon devoir de souligner. Par principe, je dirais volontiers qu'ils manquent de confiance dans leurs collections nationales. Ils se sont installés, une fois pour toutes, dans la conviction que nos musées méritent peu de considération, si on les compare aux collections fameuses de l'étranger.

Faites l'expérience dans les milieux qui se piquent le plus d'intellectualité. Demandez qui n'a pas visité les grands musées de Londres, de Paris, d'Amsterdam ou de Berlin et demandez ensuite qui a visité les Musées Royaux d'Art et d'Histoire dans les cinq dernières années. Cette limite de temps est capitale, car depuis lors nos musées ont pris possession complète des nouveaux locaux de l'avenue des Nerviens et

installé pour la première fois, d'une manière adéquate, les richesses de la section des industries d'art.

Les spécialistes les plus compétents des grands musées du monde entier ont parcouru nos installations et ont été unanimes à reconnaître que la Belgique possédait un des plus grands, un des plus beaux musées qui soient. Rien d'étonnant d'ailleurs. Notre pays n'est-il pas une des terres les plus riches d'art et d'histoire ?

Les témoins des grandes périodes nationales, les chefs-d'œuvre de nos artisans, ont été soigneusement recueillis dans nos musées depuis bientôt un siècle et, à côté de précieux achats faits pour compte de l'État, sont venues se ranger de somptueuses collections données ou léguées par des mécènes généreux.

En ce moment, on bâtit les ailes nouvelles, qui permettront d'exposer les collections d'ethnographie, d'art d'Extrême-Orient, de folklore national. De département en département, le public découvrira avec une joyeuse surprise que la Belgique est riche de trésors insoupçonnés.

Disons enfin que le Service Éducatif met à la disposition du public toutes ses ressources pour l'aider à comprendre la signification du musée et pour utiliser pleinement les richesses qu'il contient. Que tous les auditeurs qui désirent avoir des renseignements précis à cet égard, envoient leur nom et leur adresse, sur une carte postale, au Conservateur en Chef des Musées Royaux du Cinquantenaire.

FIGURINE SAN-TSAI.
(Extrême-Orient.)



LA RÉORGANISATION DES MUSÉES

ROYAUX D'ART ET D'HISTOIRE (8)

J'AI eu l'occasion, en plusieurs circonstances récentes, de marquer les principes généraux suivant lesquels se produisait l'évolution dans la manière d'envisager les Musées d'Art et d'Histoire.

Naguère encore on y voyait une agglomération fortuite d'objets rares et précieux, dignes d'attirer l'attention des visiteurs et, plus exceptionnellement, de servir à l'étude des spécialistes.

Petit à petit, une conception différente s'est imposée dans la plupart des grands musées d'Europe et d'Amérique. Des voix se sont élevées pour définir le rôle éducatif, le rôle social des musées et marquer la place qu'ils devaient occuper dans la vie nationale. Suivant les circonstances, suivant le personnel dont on disposait, suivant même le tempérament des dirigeants, tel ou tel aspect du problème a été particulièrement mis en lumière.

Les grands musées américains pourraient, aux yeux d'observateurs inattentifs, passer pour des établissements dont la mission essentielle serait l'éducation historique et artistique de la masse. Les musées seraient alors une sorte d'annexe des écoles du degré moyen, chargés en outre d'une mission postscolaire analogue à celle que l'on attribue d'ordinaire aux extensions universitaires. Par contre, le British Museum apparaîtrait plutôt comme un véritable sanctuaire de la science, où les spécialistes trouvent, groupées, toutes les ressources nécessaires pour leurs recherches. Le grand public n'y est admis que par surcroît et il peut admirer, dans les salles d'exposition, la richesse des trésors nationaux.

En fait, l'une et l'autre des conceptions que je viens de caractériser par leurs aspects extérieurs, peuvent se ramener à un même principe, sur lequel il n'y a plus, je pense, aucune hésitation dans l'esprit des théoriciens des musées : le musée doit rester fidèle à son idée originale ; c'est un centre de recherches scientifiques, mais dont le rayonnement sert la collectivité.

Depuis 1897, Eugène van Overloop, nommé Conservateur en Chef des Musées Royaux des Arts Décoratifs et Industriels, appliqua toutes les ressources de son intelligence à faire adopter cette conception. Sous sa

direction s'est formée la jeune équipe scientifique dont les efforts ont été couronnés de succès et ont amené les changements profonds réalisés dans les différents départements qui forment aujourd'hui les Musées Royaux d'Art et d'Histoire.

Mais, l'adoption d'un tel programme impliquait une série de réformes fondamentales. Le premier problème à résoudre était celui des locaux. Je n'ai pas l'intention de retracer ici l'histoire, longtemps malheureuse, de la construction de nos bâtiments nouveaux. L'opinion publique n'apportait au plan du Conservateur en Chef aucun appui et, si les pouvoirs publics consentaient de temps en temps à faire quelque chose, il manquait surtout une politique des musées et la volonté de soutenir l'effort pour en réaliser le programme.

A l'heure actuelle, les choses ont complètement changé d'aspect : il existe, au moins pour nos Musées Royaux d'Art et d'Histoire, une véritable politique de travaux : un plan d'ensemble a été approuvé ; les dépenses nécessaires à l'exécution sont régulièrement prévues par le budget de l'État. On sait clairement où l'on va, sans ignorer qu'il faudra encore quelques années d'efforts avant d'avoir doté la Belgique des installations nécessaires pour loger les collections nationales.

Je ne puis oublier qu'au moment où la crise financière mettait en doute la possibilité de maintenir le programme de construction, la Classe des Beaux-Arts de l'Académie Royale de Belgique a consenti à donner son appui au Conservateur en Chef. A la suite d'une visite des locaux, la Classe des Beaux-Arts a remis au Gouvernement un vœu, admis par la totalité de ses membres, en faveur de l'exécution des travaux.

Le 30 décembre 1930, M. le Ministre des Sciences et des Arts inaugurait, en présence du représentant des Souverains, la galerie Albert-Élisabeth, qui constitue la première aile achevée depuis la guerre. Au moment de l'Exposition de 1935, nous pourrons montrer au public les pièces capitales de nos divers départements. Certains d'entre eux, l'ethnographie, le folklore, les arts d'Extrême-Orient, les antiquités précolombiennes pourront sortir des magasins, des séries d'une richesse insoupçonnée. Il n'y a aucune exagération à dire que, dans plusieurs ordres d'idées, nous n'aurons plus rien à envier aux grandes collections étrangères.

La question des locaux est donc en bonne voie. Le second problème, qui fut également l'objet constant des préoccupations de van Overloop, est le problème du personnel des musées. Il faut, à cet égard, attirer l'attention sur

les diverses catégories de collaborateurs nécessaires à la bonne marche de l'établissement. Il y a lieu, en effet, de se préoccuper de trois ordres d'idées différents. Je cite brièvement le point de vue administratif : le musée constitue dans son ensemble un organisme complexe, comprenant à l'heure actuelle plus de cent personnes et disposant d'un budget de 2.570.000 francs au personnel et de 1.379.000 francs au matériel, sans compter les crédits d'acquisitions. Toute la machinerie administrative de l'établissement, aussi bien au point de vue de sa vie intérieure qu'au point de vue de ses rapports avec le Ministère des Sciences et des Arts, dépend du Conservateur en Chef et d'un tout petit nombre de collaborateurs immédiats.

D'autre part, toute la vie scientifique est théoriquement commandée par le même Conservateur en Chef, dont les conservateurs, conservateurs-adjoints et attachés ne sont réglementairement que des assistants. En fait, chaque département doit vivre d'une vie autonome sous la surveillance des comités et sous le contrôle général du Conservateur en Chef. Chaque département doit donc disposer d'un personnel de spécialistes à même d'étudier, avec autorité, les objets de science groupés dans chacun de ces départements.

Depuis l'arrivée de van Overloop au Cinquantenaire, le recrutement de ce personnel scientifique a été l'objet des soins les plus attentifs de la direction. Le personnel actuel est composé exclusivement d'universitaires, et j'ai l'honneur de compter parmi mes collaborateurs des professeurs des universités de Gand, de Liège et de Louvain. Plusieurs d'entre eux ont été membres de l'École Française d'Athènes ; la plupart ont complété leurs études universitaires par des voyages et missions à l'étranger. Je m'en voudrais de ne pas rappeler l'impulsion donnée au département de l'Antiquité Classique par Franz Cumont et Jean De Mot et d'omettre de dire ce que le département de la Belgique Ancienne doit au labeur scientifique du Baron de Loë, dont les explorations archéologiques n'ont été rendues possibles que par la libéralité du Comte Louis Cavens.

Entre le personnel administratif et le personnel scientifique, il y a lieu de faire une place importante à une catégorie intermédiaire d'agents, dont il n'a pas encore été possible, jusqu'à présent, de déterminer le statut avec précision. Il s'agit du personnel des services généraux. J'entends, par là, les services dont l'action, contrôlée par la direction, doit s'exercer simultanément dans le domaine de tous les départements scientifiques. Je

visé en premier ordre, et pour donner seulement quelques exemples, le service de la bibliothèque, le service photographique, le service des moulages. Il va de soi que toute publication acquise par les musées entre au service de la bibliothèque, qui a le devoir de l'inventorier et de l'inscrire au catalogue. Que cet ouvrage reste à la bibliothèque générale du musée, ou qu'il soit envoyé à l'un des départements, fût-ce même au Musée de la Porte de Hal, il n'en dépend pas moins du service général de la bibliothèque. Il en va de même pour la constitution des collections de clichés photographiques ou de moules à bon creux pour nos ateliers, qui, en plus de leur rôle scientifique de documentation, peuvent se livrer en outre à des opérations de caractère commercial. Il est clair que le personnel des services généraux ne peut en aucune manière être assimilé, sinon théoriquement, aux agents des administrations centrales de l'État. Il faut que nous puissions exiger des candidats qui se présentent pour faire carrière dans ces organismes particuliers, des capacités qui, dans chaque cas, doivent être spécifiquement déterminées.

J'ai voulu, jusqu'à présent, montrer d'une manière tout à fait générale comment il convenait de se représenter l'armature des musées, de manière à bien fixer la place que doivent occuper les organismes scientifiques, dont je vous demande la permission de vous parler maintenant avec plus de détails.

Il y a trente ans, nos musées comprenaient deux sections : l'Art décoratif et les Arts industriels. Cela paraissait d'une logique parfaite, puisque le titre officiel de notre établissement était Musées Royaux des Arts Décoratifs et Industriels. On était encore sous l'impression du mouvement d'enthousiasme qui avait fait créer et réorganiser plusieurs grands musées européens, dans l'intention de fournir des modèles aux créateurs d'art.

Les deux sections avaient chacune un conservateur, que l'on supposait d'un savoir encyclopédique et qui était « aux ordres » d'un comité, formé d'amateurs et de compétences. Nous aurions tort de médire de ces temps qui nous paraissent si lointains, et nous manquerions d'équité en reprochant aux membres des comités d'alors de ne pas avoir eu déjà des conceptions qui ne se sont affirmées que depuis quelques années. On n'oubliera jamais que c'est à cette époque héroïque que nos musées ont pu acquérir, à des prix dérisoires et au milieu de l'indifférence générale, des pièces qui font la gloire de nos collections et qui constituent pour le pays un merveilleux trésor. Le souvenir de Joseph Destree s'attache à plusieurs pièces capitales.

Dès l'arrivée de van Overloop au Cinquantenaire, le nouveau Conservateur en Chef s'occupa du regroupement des sections. Sans rien heurter et, à la suite de tâtonnements, on vit se constituer, dans un cadre élargi des sections fondamentales, un nombre toujours croissant de départements. L'art décoratif, auquel se rattachaient les collections de moulages et de copies, finit par disparaître, en se transformant en deux services généraux : moulages et documentation artistique.

Récemment, dans un document administratif, qui fut sanctionné par un arrêté royal, je déterminais le groupement de nos départements scientifiques en quatre sections, de la manière suivante :

I^{re} section. — Antiquité : départements du préhistorique général ; de la Belgique Ancienne (auquel est rattaché le service des fouilles) ; de l'Égypte ; de l'Asie Antérieure et des Antiquités classiques.

II^e section. — Industries d'art : départements des industries d'art anciennes et modernes, avec les spécialités formant des départements annexes pour les Dentelles et les Textiles.

III^e section. — Ethnographie, Folklore et Extrême-Orient : départements de l'ethnographie ; du folklore national ; de l'art chinois et de l'art japonais.

IV^e section. — Armes et Armures : constituée par le Musée de la Porte de Hal.

Ce cadre des départements subira des modifications, dans la mesure où l'accroissement des collections le rendrait indispensable.

La donation, toute récente, de la collection d'antiquités américaines de M. Auguste Génin, comprenant plus de 3.000 numéros, venant s'ajouter à des collections précolombiennes déjà fort riches, rendra nécessaire, avant peu, la constitution d'un département américain. La section des industries d'art devra, dans l'avenir, si l'on veut la mettre vraiment en valeur, se diviser en plusieurs départements, suivant un principe soit chronologique, soit idéologique.

Ce qu'il importe de marquer, c'est que chacun de ces départements représente un centre de documentation et d'étude, portant sur un sujet déterminé. Le temps n'est plus où le conservateur des industries d'art était censé compétent sur tout objet façonné par l'homme, depuis les silex

paléolithiques, jusqu'aux groupes en biscuit de Tournai. Chaque département peut être conçu comme un institut scientifique, plutôt que comme un dépôt de collections. L'institut proprement dit possédera, comme annexe, des magasins de matériaux d'étude et des salles d'exposition, où l'on montrera au public un choix de pièces ayant une signification éducative.

Je me souviens de la surprise que j'ai éprouvée lorsqu'au début de ma carrière, van Overloop m'a dit, un jour, que l'on pouvait concevoir un musée qui n'aurait pas de salles d'exposition ouvertes au public. J'ai compris qu'il y avait là une boutade, mais seulement pour autant qu'on voulut marquer que l'accent principal devait être porté dorénavant sur l'étude systématique des matériaux, dans un centre de documentation bien outillé.

J'ai dit précédemment de quelle façon il importait de recruter le personnel scientifique. Le nombre d'agents qu'il convient d'attacher d'une manière permanente aux musées, soit comme conservateurs de carrière, soit comme collaborateurs libres, peut naturellement dépendre, pour une part, des ressources budgétaires que l'État est disposé à inscrire au crédit des musées. Il devait dépendre surtout de la qualité des jeunes savants, qui se présenteraient pour y faire carrière, de l'importance des collections et d'un désir de plus en plus général de faire servir celles-ci au progrès scientifique et éducatif de la nation.

Je puis bien ajouter qu'il suffirait de faire une visite rapide de nos musées pour s'assurer que les divers départements se sont enrichis, bien plus par l'action personnelle des conservateurs que par les acquisitions faites au moyen des crédits fort restreints. L'État Belge a recueilli pendant la direction de van Overloop les collections Montefiore, Errera, Vermeersch, Evenepoel, Titeca, Godtschalck et Van der Linden, dont la valeur marchande seule représente un nombre considérable de millions.

Assimiler le personnel scientifique des musées à du personnel d'administration, le faire figurer dans les statistiques générales portant sur l'augmentation progressive du nombre des agents de l'État constitue une erreur psychologique grave.

On estimera audacieuse, peut-être, l'affirmation que le centre de documentation, formé par chacun des départements, doit être complet. Si l'on veut se livrer, en Belgique, à l'étude de l'une ou l'autre spécialité scientifique, il n'est pas convenable de se contenter d'un outillage partiel. Si

l'on juge impossible de rassembler le matériel indispensable, il vaut mieux déclarer nettement que les Belges qui veulent s'appliquer à telle ou telle discipline doivent se résigner à travailler dans des établissements étrangers. C'est ainsi qu'à l'heure présente, une de nos élèves en histoire de l'art et archéologie, qui désire se spécialiser en art japonais, poursuit ses études, sous les auspices du Gouvernement, à l'École des langues orientales de Paris. Un laboratoire scientifique, dans un petit pays, doit être monté aussi complètement que les meilleurs laboratoires des plus grands pays. La seule différence consiste en ce que nous pouvons nous contenter d'équiper un seul laboratoire, au lieu d'en établir deux ou trois, comme on le fait dans les pays dont le territoire est suffisamment étendu pour justifier une telle dépense.

Mais, dira-t-on, n'est-il pas utopique de chercher à créer en Belgique de tels centres de documentation sur plusieurs domaines de l'histoire et de l'archéologie, qui, jusqu'à présent, n'ont pas été l'objet de recherches suivies dans les centres universitaires ? Nous avons eu, il est vrai, des spécialistes de valeur dans de nombreuses disciplines, mais ceux-ci ont dû généralement se constituer des bibliothèques personnelles, dont la plupart ont été dispersées après leur mort. Leur effort s'arrêtait avec eux, parce qu'il n'avait trouvé aucun point d'appui dans un établissement public.

Ces idées m'ont amené, dès 1903, à chercher, de commun accord avec le Gouvernement Belge, le moyen d'assurer à nos musées la possession d'une riche bibliothèque d'égyptologie. Ce fut le point de départ d'un institut, qui n'a pris sa forme définitive qu'en 1923, sous le nom de Fondation Égyptologique Reine Elisabeth. Cet exemple me paraît suffisamment instructif pour montrer ce que peut être, en pratique, l'organisation d'un département de nos musées conçu sous la forme d'un institut de recherches. En égyptologie, on peut dire que la bibliothèque de nos musées ne possédait rien en 1900. A l'heure présente, il n'est pas exagéré d'affirmer que nous avons la plus riche bibliothèque du monde. Celle-ci se complète par des répertoires bibliographiques comprenant plus de 100.000 fiches, se perfectionnant de jour en jour, grâce au travail d'un agent spécialement rétribué par le Gouvernement, tandis que la bibliographie nouvelle s'établit, au fur et à mesure des publications, par les soins du bibliothécaire de la section de l'Antiquité. A côté de la bibliothèque se sont formées des archives photographiques, riches de plus de 10.000 épreuves, soigneusement répertoriées, et de plus de 7.500 clichés de projection qui,

depuis plusieurs années déjà, fournissent les matériaux des cours et des conférences en Belgique et dans plusieurs pays étrangers. La Fondation possède, en outre, un dictionnaire sur fiches, d'usage pratique, donnant plus de 100.000 références aux mots de la langue égyptienne.

Grâce aux ressources de la Fondation Égyptologique et sans l'intervention pécuniaire de l'État, de nombreux voyages ont pu être faits dans les musées d'Europe et en Egypte. Ils eurent pour résultat d'aider les études de plusieurs spécialistes belges et d'enrichir la documentation photographique.

Depuis 1925, la Fondation Égyptologique a édité de nombreux ouvrages et publié la Chronique d'Egypte. Le chiffre total de nos dépenses d'édition dépasse la somme d'un million de francs. Récemment, à l'intervention de spécialistes étrangers, et particulièrement d'O. Lange, de Copenhague, et d'Alan H. Gardiner, de Londres, la Fondation s'est engagée à entreprendre l'édition, à bon marché, des textes égyptiens. Dès maintenant, une subvention nous est assurée par la Fondation danoise Rask Oersted.

Nous possédons, grâce à la libéralité d'un de nos membres, une série complète de la nouvelle fonte hiéroglyphique, gravée en Angleterre sous la direction d'Alan Gardiner.

La Fondation est placée actuellement sous la direction du Conservateur en Chef des Musées, qui a, pour le seconder, la secrétaire de la Fondation, attachée au département égyptien des musées. Pour la section pharaonique, il y a, en outre, deux assistants, dont l'un est chargé de la correspondance orientale.

Rapidement, il parut nécessaire d'étendre le champ d'action de notre institut égyptologique à la période gréco-romaine. M. M. Hombert, professeur à l'Université de Bruxelles, a bien voulu assumer les fonctions de chef de section. En quelques années la Fondation a pu se procurer une bibliothèque presque complète de papyrologie. C'est au musée que se donne régulièrement le cours de papyrologie de l'Université de Bruxelles. M. Hombert a eu la satisfaction de trouver, parmi ses élèves, des collaboratrices de choix. L'une d'elles a obtenu le titre d'aspirante du Fonds National de la Recherche Scientifique ; une autre est chargée d'aider M. Hombert dans son activité de secrétaire permanent des congrès de papyrologie. En effet, à la suite de la Semaine Égyptologique, qui s'est tenue à Bruxelles au mois de septembre 1930, les papyrologues ont décidé de fixer à la Fondation le centre d'organisations de leurs réunions.

Plus récemment, nous avons reconnu la nécessité de créer une section de l'Égypte chrétienne. La bibliothèque copte possède déjà un bon nombre d'ouvrages fondamentaux ; nous avons entamé, à la demande du grand spécialiste E. Crum, l'édition d'un important ouvrage sur la magie copte, œuvre du R. P. Kropp. Cet ouvrage nous a valu une subvention de la Société byzantine d'Amérique et une donation d'une haute personnalité copte de Louqsor. A présent, on nous demande d'éditer un catalogue de manuscrits arabes chrétiens d'Égypte.

Qu'on ne s'y trompe pas ! La Fondation Égyptologique, bien qu'elle possède un capital, géré suivant les règles des associations sans but lucratif, ne vise nullement à se constituer une bibliothèque ou des collections qui lui soient propres. La Fondation applique une part considérable de ses ressources à développer l'outillage scientifique des musées. On peut affirmer qu'elle se contente du bénéfice moral des efforts qu'elle fait pour enrichir le patrimoine commun. Les livres, les documents qu'elle acquiert passent immédiatement dans le domaine de l'État. Toutes les ressources procurées de la sorte au musée sont mises à la disposition du public, aussi libéralement que possible, à la bibliothèque de la section de l'Antiquité. Cette bibliothèque est placée sous la surveillance d'un agent des musées, assisté d'un aide payé par la Fondation.

Je demande que l'on veuille bien jeter un coup d'oeil sur la liste de nos membres de toutes catégories. On sera surpris de voir combien de musées, de bibliothèques, d'établissements d'enseignement, répartis dans le monde entier, nous ont apporté leurs concours. Les capitaux recueillis assurent le fonctionnement d'un institut scientifique destiné, en première ligne, à garantir le complet épanouissement du département égyptien de nos Musées Royaux d'Art et d'Histoire.

C'est avec une vive satisfaction que je puis annoncer que le budget de l'État Belge comprend, à partir de cette année 1931, une subvention au bénéfice de la Fondation Égyptologique Reine Elisabeth.

Je me suis permis de m'étendre quelque peu à décrire le développement de la Fondation, car il me semble que les principes qui se sont révélés justes dans ce cas particulier peuvent s'appliquer, avec certaines modifications peut-être, aux autres départements du musée. Pour plusieurs d'entre eux, on pourrait même affirmer que les conditions seraient plus favorables, leur objet entrant plus directement dans les préoccupations et les goûts de nos compatriotes.

J'aurais mauvaise grâce à ne pas reconnaître ce que le succès du département égyptien doit à diverses circonstances favorables et tout spécialement au patronage de S. M. la Reine Élisabeth et de S. M. le Roi Fouad ; mais je crois néanmoins que ces circonstances et ces hautes protections pourraient se retrouver pour la création d'organismes analogues.

C'est ainsi qu'à la fin de 1929 s'est constitué, dans nos musées, une association sans but lucratif, sous le nom d'Institut Belge des Hautes-Études Chinoises. Je n'ai pas besoin de rappeler les multiples raisons qui justifient l'intérêt que les Belges portent à l'étude de la civilisation chinoise. Nous avons eu, parmi nos missionnaires spécialement, des sinologues de premier ordre. Il était regrettable que leurs études ne trouvassent pas un appui dans un institut, assuré d'avance du patronage des hautes personnalités belges, qui contribuèrent si puissamment à l'expansion de la Chine moderne. C'est sous les auspices de sinologues et d'hommes d'affaires que le nouvel institut s'est présenté au public. Le Ministère des Affaires Étrangères et celui des Sciences et des Arts lui ont accordé leur patronage. Un premier capital lui a été assigné par la Commission sino-belge de Nankin, assurant la marche régulière de l'Institut.

Nos musées possédaient déjà de nombreux ouvrages sur la Chine et particulièrement dans le domaine de l'art et de l'archéologie. Ils viennent d'acquérir, avec la collaboration bienveillante de notre ambassadeur à Tokio, un exemplaire de la fameuse encyclopédie chinoise. Ce premier noyau de bibliothèque est installé dans une salle particulière, mise à la disposition de l'Institut Chinois. Dans peu d'années, grâce aux achats qui se feront par l'Institut et par le Gouvernement, nous aurons réuni à Bruxelles une importante bibliothèque de sinologie.

En 1930 s'est constitué, sur le même modèle et sous la présidence de notre confrère M. Louis de La Vallée Poussin, un organisme qui a pris pour titre : « Les Amis de l'Orient. » On peut espérer que, sous l'impulsion active de la secrétaire, M^{lle} Cuisinier, spécialiste des langues de l'Extrême-Orient, assistée d'un jeune universitaire, plein de promesses, cette nouvelle création complétera heureusement, pour les études asiatiques en général, les efforts de l'Institut Chinois.

En ce moment même, quelques personnalités se préoccupent de la fondation d'un institut d'archéologie nationale. Il importe, en effet, de poursuivre et de développer les travaux et les recherches commencés depuis plus de vingt-cinq ans par le Service des Fouilles de l'État. Il importe, plus

encore, de coordonner les différentes recherches qui se font dans ce domaine, en assurant la collaboration entre le Service des Fouilles de l'État et les organismes provinciaux qui entreprennent des recherches au bénéfice de leur musée. Dans un tel domaine, il ne peut être question de concurrence ou de « course » à la belle pièce. Le point de vue du collectionneur doit définitivement faire place à des préoccupations plus élevées. L'institut qui va se fonder, avec le concours d'archéologues de Gand et de Liège, visera surtout à centraliser les renseignements sur les découvertes qui se font en Belgique et à encourager, de toutes façons, l'exploration scientifique du sol de notre pays.

Ainsi, chaque fois que des circonstances favorables le justifieront, on pourra créer successivement des instituts, dont chacun aura la mission de réaliser, pour un des départements de nos musées, ce que la Fondation Égyptologique Reine Élisabeth a réussi à faire pour le département égyptien. Un facteur déterminant à cet égard sera fourni, sans doute, par l'achèvement de nos bâtiments. A l'heure actuelle, l'aile destinée à l'ethnographie générale est mise sous toit. Notre ethnographe s'occupe de remettre en ordre (en vue de leur présentation dans les nouvelles salles) les riches éléments mis à sa disposition et qui ont dormi plus d'un quart de siècle dans les magasins. Ce travail nécessite l'acquisition de nombreux ouvrages et permet de constater de graves lacunes dans notre bibliothèque. Un jour, espérons-le, se constituera, au sein de nos musées, un institut d'ethnographie.

Les fouilles archéologiques, entamées si brillamment en Syrie par le concours des Musées et du Fonds National de la Recherche Scientifique, amèneront sans doute l'organisation d'un institut national d'archéologie classique. Nous nous efforçons, dès maintenant, d'acquérir nombre d'ouvrages fondamentaux. Les professeurs de nos universités apprendront avec satisfaction que nous possédons depuis peu la collection complète des *Antike Porträts* et *Antike Denkmäler*, qui n'existaient, je pense, dans aucune bibliothèque belge.

Le jour où l'on voudra créer un institut d'archéologie de l'Asie Antérieure, nous pourrons compter vraisemblablement sur l'appui de la Fondation en faveur des études sémitiques et musulmanes. Nos musées possèdent déjà une bibliothèque fort bien montée, grâce au fonds Léon de Lantsheere et à une donation de M. E. de Knevelt.

Depuis plusieurs années, déjà, les Amies de la Dentelle nous ont apporté leur concours généreux, qui s'est récemment traduit par une convention entre le Gouvernement et l'association susdite. L'industrie dentellière trouve dans nos musées une documentation de premier ordre, grâce surtout à la bibliothèque Montefiore, dont E. van Overloop a publié le catalogue.

Il serait téméraire de vouloir définir, dès maintenant, les divers instituts qui se fixeront au sein de nos musées. On peut certainement penser encore, à titre d'exemple, à un institut de folklore national et à un autre consacré à l'archéologie médiévale. On voudrait espérer, en thèse générale, que les musées offrissent plus tard l'aspect d'une agglomération organique d'instituts de recherches, dont dépendront les collections conservées, soit dans des salles d'étude, soit dans des salles d'exposition.

Ces instituts constitueraient, en un certain sens, un prolongement de nos universités nationales. Il est sûr que, dans un pays au territoire et aux ressources aussi limités que ceux de la Belgique, on ne pourrait songer à établir, dans nos quatre universités, des laboratoires de recherches s'appliquant à des objets qui, pour une bonne part, restent en dehors des préoccupations des programmes légaux. Cela ne veut pas dire que les instituts nationaux, fixés dans les musées, doivent, le moins du monde, se substituer à la mission des universités. Il faut, au contraire, inscrire dans leur programme l'obligation d'aider de toutes manières possibles l'enseignement universitaire. J'envisage en première ligne le prêt d'ouvrages coûteux ou de travaux portant sur des points spéciaux et dont la présence à l'Université n'est requise que momentanément, à l'occasion de la préparation d'une thèse ; ou encore la mise à la disposition des cours universitaires de matériaux servant à des exercices. Je cite, par exemple, des lots de papyrus ou des séries de tablettes babyloniennes.

Les instituts du musée peuvent également envisager la participation à l'enseignement, soit par la collaboration du personnel scientifique aux cours universitaires, ce qui existe déjà actuellement ; soit encore par des cours spéciaux se donnant aux musées. Depuis vingt-huit ans, nous avons au Cinquantenaire des cours pratiques d'archéologie, qui ont été suivis avec succès par des centaines de personnes et qui contribuèrent, pour une bonne part, à la diffusion des connaissances archéologiques dans notre pays. Les instituts nationaux s'efforceront de prendre, de plus en plus, le caractère d'organismes appliqués à la recherche scientifique et fournissant aux

spécialistes le moyen de progresser dans les disciplines auxquelles ils se consacrent.

Je crois en avoir dit assez pour montrer de quelle façon j'envisage l'évolution de nos Musées Royaux d'Art et d'Histoire, en suivant les jalons posés il y a plus de trente ans déjà par mon prédécesseur. Il ne s'agit pas d'une théorie établie en dehors de tout contact avec les réalités pratiques et qui se trouverait déficitaire à l'expérience, mais, au contraire, d'une théorie qui s'est, en quelque sorte, dégagée dans son ensemble par des essais successifs appliqués à des problèmes de détail et approuvée par le Gouvernement. C'est, en un sens, l'adaptation aux Musées d'Art et d'Histoire des méthodes qui se sont imposées depuis longtemps aux Musées d'Histoire Naturelle ou de Science.

Dies diem docet. C'est pourquoi je n'oserais affirmer que le plan de réorganisation, que j'ai l'honneur de résumer devant vous ne subira pas de modifications. Si j'ai attaché un prix particulier à pouvoir parler, devant la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques de l'Académie Royale de Belgique, de ce qui fait l'objet de mes préoccupations constantes depuis de nombreuses années, c'est que j'espère que des avis, des critiques, des suggestions pourront me venir de mes collègues.

La période qui s'ouvre devant nous verra d'abord l'achèvement des locaux. Suivant toutes prévisions, on peut espérer que le dernier chantier se fermera vers l'année 1940. D'ici là, et progressivement, le Gouvernement aura le devoir d'assurer le recrutement judicieux d'un personnel scientifique suffisamment nombreux, pour mettre en valeur les trésors de nos collections et pour assurer la continuité du travail dans les divers départements. Il n'est pas prudent, en effet, de laisser reposer tout l'avenir d'un département scientifique sur les épaules d'un seul homme. Des circonstances diverses peuvent amener le départ ou la disparition de l'un ou l'autre des collaborateurs des musées. Cette situation s'est produite, il y a quelques années, pour le département des Antiquités Classiques, qui a perdu, coup sur coup, ses deux conservateurs : Franz Cumont et Jean De Mot. Dans chaque cellule de travail, il faudra veiller à ce que l'oeuvre entreprise ne subisse ni ralentissement ni éclipse.

Un gros effort devra être fait encore pour compléter l'outillage de nos diverses bibliothèques. On a renoncé à la décentralisation des bibliothèques scientifiques, dont on avait parlé naguère et qui, après tout, aurait peut-être amené plus de difficultés que d'avantages réels. On admet généralement

que les livres scientifiques doivent être multipliés et se trouver à la disposition de tous ceux auxquels ils sont indispensables. Depuis quelques années, nos crédits d'achats de livres ont été progressivement augmentés. Ils sont aujourd'hui de près de 200.000 francs par an, si l'on ajoute, aux sommes inscrites au budget normal des musées, les subventions de la Fondation Égyptologique Reine Elisabeth et de l'Institut Belge des Hautes-Études Chinoises. Ces sommes seraient suffisantes s'il s'agissait uniquement d'acheter les nouvelles publications. Tant qu'il y aura de grosses lacunes dans les collections fondamentales, il faudra solliciter, des pouvoirs publics et de la générosité des mécènes, les sacrifices indispensables pour compléter le matériel scientifique. J'estime, quant à moi, qu'il est parfois meilleur de consacrer quelques dizaines de mille francs à des achats d'ouvrages, que d'ajouter une pièce de collection à des séries déjà fort riches.

Lorsque j'envisage les quelques années pendant lesquelles j'aurai encore l'honneur de présider au développement de nos Musées Royaux d'Art et d'Histoire, je borne volontiers mes ambitions à ces trois points : l'achèvement des locaux, le personnel scientifique et l'équipement des instituts de recherches. Nos successeurs trouveront, bien préparé, le cadre dans lequel viendront se disposer des collections de plus en plus riches et de plus en plus importantes, qui joueront un rôle glorieux pour le rayonnement scientifique de la Belgique.

APPENDICES

La Conquête des Dix Mille ⁹.

TOUTE œuvre qui commence a le devoir d'affirmer son programme et de proclamer sa devise. On vient de lire les deux en même temps en tête de ces lignes.

Notre programme est donc de conquérir à l'Office National des Musées de Belgique 10.000 personnes. De plus en plus, la conception du rôle social important que peuvent jouer les musées, pénètre la masse du public. Nous, Belges, ne sommes pas les premiers qui aient tenté de transformer en ce sens l'activité des musées, ou, plus exactement, d'ajouter à leur rôle scientifique, le rôle éducatif.

Les Américains, transplantant dans leurs nouveaux musées certaines activités modestes de plusieurs vieux musées européens, ont rapidement trouvé dans cette voie d'innombrables perfectionnements qui leur ont permis de rédiger ce qu'on pourrait appeler le code des services éducatifs.

Moins attachés que nous à des traditions dont on a toujours quelque peine à se libérer, les Américains ont réussi à donner une vie nouvelle à leurs musées. Les résultats ne se sont pas fait attendre longtemps. L'intérêt du public, ainsi éveillé, s'est traduit par des libéralités considérables à l'égard des grandes collections. Ce qu'on avait d'abord cru un sacrifice des intérêts scientifiques au bénéfice de l'éducation générale, se révèle, à la longue, comme le plus sûr garant que les musées auront les ressources assurées pour entreprendre et poursuivre avec succès les travaux techniques les plus coûteux. Nous avons la preuve, désormais, que les recherches des savants ne peuvent être assurées si la masse du public ne s'y intéresse pas, et si le

plus grand nombre n'éprouvent le sentiment que les spécialistes ne travaillent qu'en vue du bien général.

L'Office National des Musées de Belgique s'est imposé donc, comme premier but, de faire accepter cette conception à 10.000 de nos concitoyens, prêts à nous aider à la faire triompher partout.

Pour cela, il ne suffit pas d'affirmation dogmatique, ou d'exemple pris en dehors de nos frontières, il faut, en outre, par une application immédiate, faire toucher du doigt les résultats heureux que l'on peut obtenir.

On verra, par la lecture d'une brochure spéciale, les progrès rapides du Service Éducatif des Musées Royaux d'Art et d'Histoire.

L'Office National des Musées de Belgique cherchera, entre autres choses, à étendre de telles activités à tous les musées de notre pays.

Il serait très malaisé de vouloir tracer un programme de détail. En pensant à un manifeste de la Ligue des Femmes chrétiennes d'Angleterre, j'aimerais à reprendre leur formule frappante : « Faire toutes choses utiles qu'on nous demandera d'entreprendre, sans faire la concurrence à aucune œuvre existante. »

Cependant, il faut se soumettre à cette loi, qu'une œuvre ne peut s'organiser efficacement que si elle dispose, dès le début, d'un capital de fondation. Comment se consacrer au travail fécond, lorsqu'on se sent talonné par l'angoisse de la vie au jour le jour ! Nous demandons à quelques Belges de constituer ce capital. Est-il exagéré de croire que dix mille de nos concitoyens seront disposés à souscrire une part de CENT FRANCS à l'Office National des Musées de Belgique. L'effort que nous leur demandons ne devra pas se renouveler, car leur geste ne manquera pas d'avoir toute la valeur d'un exemple. Avec les ressources que les premiers nous apporteront, nous pourrons faire la propagande nécessaire afin de montrer à tous nos compatriotes qu'ils ont un réel avantage à nous aider à répandre plus largement l'esprit et l'amour du beau.

NOTRE BUT. Donner un démenti nouveau à ceux qui prétendent que seuls les soucis matériels guident en ce moment notre peuple.

NOTRE DEVISE. La Conquête des Dix Mille.

L'utilité des Musées Royaux d'Art et d'Histoire (¹⁰).

Comme son nom latin le note, un agenda fixe à l'avance les choses importantes qui doivent être faites et qu'il est bon de rappeler constamment à la mémoire.

Je voudrais espérer que, grâce à l'amabilité du « Bon Marché » qui me donne l'occasion de m'adresser à son innombrable clientèle, il soit entendu que, parmi les choses importantes à réaliser au cours de l'année 1931, se trouve la visite des Musées Royaux d'Art et d'Histoire, au Parc du Cinquantenaire, à Bruxelles.

Combien de Belges ignorent encore totalement le merveilleux trésor qui est leur propriété, dont ils négligent de jouir ? Faut-il que je rappelle des chiffres que je note avec un mouvement d'humeur, chaque fois qu'ils reviennent sous ma plume ? Le Belge est intelligent, actif, entreprenant, curieux de mille choses. Comment se fait-il que le nombre des visiteurs de nos musées dépasse à peine 5 p. c. du chiffre total de la population du grand-Bruxelles ? A Édimbourg le Musée National enregistre un nombre de visiteurs qui représente 110 p. c. Dans la plupart des grandes villes américaines, le chiffre de 80 p. c. est considéré comme caractéristique d'une fréquentation moyenne. Croirait-on qu'un dimanche pluvieux à Londres attire au British Museum 25.000 visiteurs, soit la moitié des personnes qui viennent en une année dans nos merveilleux musées du Cinquantenaire ?

Je suis persuadé que cette indifférence de la masse de la population ne trouve nullement son explication dans un manque d'intelligence de la foule, mais dans l'ignorance de ce que les musées peuvent offrir à sa curiosité.

Les souvenirs du passé n'auraient-ils aucun attrait pour les Belges ? On s'expliquerait difficilement, dans ce cas, le succès prodigieux des cortèges qui ont défilé en 1930 à travers les rues de la capitale. Les meubles, les bijoux, les orfèvreries, les tapisseries, les dentelles, les sculptures qui se rattachent directement aux souvenirs de nos anciens souverains, et qui proclament la gloire de nos vieux artisans, devraient parler à l'âme de nos visiteurs avec plus de force encore que les groupes d'un cortège éphémère. Nous le constatons de jour en jour avec plus de netteté, en mettant en contact avec ces reliques de notre passé les enfants des écoles qui, sous la conduite de notre Service Éducatif, viennent chercher au Cinquantenaire, le complément des leçons d'histoire apprises dans les manuels.

Je ne crois pas exagérer la valeur de nos collections en répétant le témoignage recueilli sur les lèvres des directeurs des plus grands musées étrangers, qui affirment que nos séries de salles consacrées aux périodes

d'art du xv^e au XVIII^e siècle, dans les bâtiments de l'avenue des Nerviens, égalent, en splendeur et en éclat, les galeries des musées les plus fameux. En effet, à côté de la leçon d'histoire qu'il peut y puiser, le visiteur circule dans un cadre d'art qui ne peut manquer de l'impressionner vivement.

Nous avons tous appris à l'école à répéter que nos orfèvres, nos tapissiers, nos dinandiers, nos huchiers, nos dentellières, avaient répandu dans toute l'Europe, les chefs-d'œuvre de nos industries d'art. Heureusement, malgré les guerres et les révolutions, nos musées ont pu garder encore suffisamment de ces beaux objets qui font souvent la richesse et la gloire des collections étrangères, pour que la visite de nos salles suffise à donner à chacun la fierté de notre passé prodigieux.

Il ne faut pas oublier que nos Musées d'Art et d'Histoire, à côté des séries nationales, retracent dans leurs divers départements l'évolution de la civilisation humaine, depuis les âges de la pierre jusqu'à nos jours.

J'affirme qu'il n'y a pas un homme, quels que soient son origine, sa formation, son degré d'éducation, qui ne puisse découvrir dans nos collections quelque chose de nature à l'intéresser ou à l'émouvoir.

Nos bibliothèques, nos services de photographie et de moulage, nos archives documentaires, sont mis le plus libéralement possible à la disposition du public qui, malheureusement, ne songe même pas à en tirer profit.

Le Metropolitan Museum de New-York a, depuis longtemps, organisé un service spécial pour assurer les relations permanentes entre les musées, les industries d'art, les grands magasins. S'il y a des cours spéciaux institués à l'intention des vendeurs et des vendeuses des firmes importantes, il y a aussi des conférences dont le but avoué est d'améliorer le goût des acheteurs. Le même service se préoccupe de perfectionner la présentation au public des produits commerciaux, de donner un cachet d'art aux emballages, aux prospectus, aux catalogues, etc.

Nous avons beaucoup à apprendre, à ce point de vue, chez les Américains dont l'esprit est tourné naturellement vers l'utilité, mais qui ont reconnu depuis longtemps jusqu'à quel point il était important de développer, d'améliorer, de stimuler le goût du public pour les belles choses dans un but même commercial.

Puis-je espérer que ces quelques lignes retiendront suffisamment l'attention et la curiosité de tous ceux qui se serviront de cet agenda et

qu'ils inscriront à une date prochaine, parmi les choses importantes à ne pas oublier : la visite des Musées Royaux d'Art et d'Histoire.

C'est avec une agréable surprise que j'apprends que les lecteurs de l'Agenda du Bon Marché ont apprécié favorablement l'appel que je leur adressais l'année passée. Si je puis être tout à fait franc, je dirai que j'avais à cet égard, au moment où j'écrivais, au moins une touche de scepticisme !

J'ai fait tant d'expériences, j'ai tant de fois dit au public bruxellois, les multiples raisons qui devaient l'inciter à profiter des trésors mis à sa disposition dans les salles de nos musées, et sans grand résultat apparent, que je m'imaginais qu'un nouvel appel n'aurait pas une efficacité exceptionnelle.

Mais c'était ne pas compter avec l'extraordinaire diffusion d'un livre aussi indispensable que l'Agenda du Bon Marché. Il est de fait que dans nos salles il y eut, cet été spécialement, plus de visiteurs que d'ordinaire. Et la chose est d'autant plus notable que tout le monde s'accorde à reconnaître que les touristes étrangers n'ont guère été aussi nombreux que les années précédentes.

Faut-il l'avouer ? Nous nous trompons peut-être — de bonne foi — en nous imaginant que l'affluence des visiteurs n'est pas ce qu'elle devrait être. Rappelez-vous nos musées tels qu'ils étaient il y a une vingtaine d'années. Nos collections déposées provisoirement dans les vieux halls d'exposition, à l'aile nord du Cinquantenaire, se trouvèrent resserrées à un point dont personne ne peut se faire une idée précise. J'ai connu le temps où nos grandes armoires hollandaises étaient remplies, de haut en bas, de précieuses porcelaines empilées les unes sur les autres, dans une immobilité et une inutilité que l'on pourrait qualifier de criminelles. A côté des quelques salles où le public avait accès, il existait un immense magasin, proche des écuries du concours hippique. Les rares privilégiés qui y pénétrèrent autrefois, ont certainement gardé l'impression d'un formidable « marché aux puces » où l'on aurait accumulé le produit du pillage de nombreux palais et trésors de cathédrales.

Maintenant qu'on a bâti les locaux définitifs, au moins pour quelques-unes de nos sections, les surfaces occupées par nos salles augmentent d'année en année en progression géométrique. Si nous avons eu, cette

année, dix fois plus de visiteurs qu'il y a cinq ans, il semblerait, en vérité, que nos salles sont désertes tant leur superficie s'est accrue depuis lors.

Quelques mouches enfermées dans une carafe, font plus d'impression que tout un essaim d'abeilles perdu dans l'azur du ciel !

Je suis persuadé que l'Agenda du Bon Marché nous a fourni un contingent précieux de nouveaux « clients ».

Oh ! je sais bien que l'expression que je viens d'employer fera sursauter quelques personnes.

Il existe à l'égard de la conception de nos musées bien des préjugés, et je connais des esprits chagrins, parce qu'égoïstes, qui aimait mieux la conception ancienne, suivant laquelle les trésors des musées devaient être réservés à une petite élite.

Dans le passé, l'art pénétrait la vie dans toutes ses manifestations ; on parlait moins d'art, mais l'homme qui produisait un objet quelconque, cherchait à l'embellir par un instinct plus que par un raisonnement.

Les auteurs qui se sont occupés de la constitution d'une langue des Beaux-Arts, ont bien marqué comment le souci mondain de parler d'art et d'exprimer une critique en conformité avec les fluctuations de la mode, a séparé l'art de la vie, en mettant l'accent sur la technique et la virtuosité.

C'est à tort qu'on accuse le machinisme. Celui-ci n'est qu'un esclave, qui multiplie fidèlement les modèles qu'on lui donne. Mais ce qui est grave, c'est que le public, en général, n'a plus l'aiguillon instinctif qui le poussait à rechercher la beauté en toute chose.

La conception nouvelle des musées considérés sous leur aspect éducatif, tend à remettre la foule en contact avec une tradition que notre époque moderne a failli rompre.

Pourquoi aller au musée ? Si le visiteur y est poussé seulement par un goût exceptionnel pour les choses du passé, l'étude des collections ne trouve guère place dans la vie normale de la collectivité. Si, au contraire, le visiteur vient chercher chez nous une initiation et un stimulant pour enrichir et embellir le cadre de son existence quotidienne, le musée redevient une source abondante de bienfaits.

C'est dans ce sens que j'ose dire qu'il y a un rapport presque complémentaire entre l'action des grands musées et la mission des grands magasins. Je ne veux pas développer ici longuement cette pensée, aussi me bornerai-je à l'accentuer par deux définitions : Qu'est-ce qu'un grand musée ? C'est un magasin dont aucun objet n'est à vendre.

Qu'est-ce qu'un grand magasin ? C'est un grand musée dont toutes les collections peuvent être acquises par les visiteurs.

Voulez-vous un conseil ? Si vous désirez être à même de faire des achats judicieux pour embellir votre home, commencez par visiter les musées ; et j'ajouterai, pour les dirigeants des grands magasins, cette remarque finale : si vous voulez satisfaire les goûts d'une clientèle avertie, multipliez les contacts avec les organismes divers des musées, ayez plus souvent recours à la merveilleuse documentation qu'ils constituent pour tous vos « créateurs ».

BIBLIOGRAPHIE

Règlement organique : Arrêté royal du 24 mai 1912. Annexes du Moniteur belge du 2 juin 1912. Modifié par arrêté royal du 25 janvier 1929.

M. Paul, The Royal Museums of the Cinquantenaire of Brussels, « Art and Archæology », Washington, june 1929 ;

Guide sommaire du visiteur, 1929 ;

Liste des catalogues et des guides, en consultation à la bibliothèque des Musées, comprend 78 numéros ;

Bulletin des Musées Royaux d'Art et d'Histoire, ire série, 1901 à 1907, 2^e série de 1908 à 1914, 3^e série 1929, etc. (6 numéros par an) ;

Service Éducatif, Statuts, annexes Moniteur belge du 30 août, 1923 ;

Fondation Égyptologique Reine Élisabeth, Statuts révisés. Annexes Moniteur belge du 11 janvier 1930 ;

Office National des Musées de Belgique. Statuts, annexes Moniteur belge du 16 juillet 1927 ;

Société des Amis du Musée, Historique de la Voiture. Statuts, annexes Moniteur belge du 31 décembre 1927 ;

Institut Belge des Hautes-Études Chinoises. Statuts, annexes Moniteur belge du 23 août 1929.

BUT ET ACTIVITÉ DU SERVICE ÉDUCATIF DES MUSÉES ROYAUX D'ART ET D'HISTOIRE

Avant toute chose, le Service Éducatif est une œuvre altruiste.

Parmi les œuvres nées de la nécessité de défendre les choses de l'esprit délaissées en faveur des préoccupations matérielles héritées de la guerre, le Service Éducatif fut fondé, il y a neuf ans, dans le but de faire donner son plein rendement à une institution scientifique de première valeur : les Musées Royaux d'Art et d'Histoire.

Il faut d'abord créer dans le public un courant d'intérêt en combattant l'opinion suivant laquelle le Musée est un catalogue muet, temple d'une science hermétique : le Musée est un merveilleux instrument de travail et de culture, et un des buts du Service Éducatif est de montrer comment s'en servir. Les collections résument d'une façon concrète toutes les acquisitions de l'art et du savoir humains ; les pénétrer, c'est atteindre l'essence même de notre civilisation.

Les fondateurs du Service Éducatif ont pensé, en premier lieu, aux enfants des écoles. L'effort en faveur du rétablissement des forces morales se porte tout naturellement vers l'avenir de la nation, vers nos futurs citoyens, pour les aider dans leur formation.

La connaissance de l'histoire est la base de la culture générale qui forme des hommes complets.

Les images d'un livre rendent son texte expressif ; mais quelle image peut vivifier l'enseignement de l'histoire et le rendre indélébile mieux que les objets eux-mêmes ?

C'est partant de cette idée que furent organisées nos VISITES GUIDÉES SCOLAIRES GRATUITES.

L'expérience nous donne raison : une heure passée au Musée laisse plus d'impression réelle et de notions durables dans l'esprit des enfants que plusieurs heures d'enseignement théorique.

Nombreux aussi sont les cercles d'éducation populaire, les fédérations postscolaires, les sociétés d'artisans, les écoles professionnelles qui nous demandent des visites détaillées, notamment de notre merveilleuse section des Industries d'Art.

Nos brillantes CONFÉRENCES, nos séances de cinématographie, nos conférences-promenades, les réductions et gratuités diverses dont bénéficient nos membres en maintes occasions, tout cela est rendu possible parce que notre association est entourée de sympathies agissantes. Notre but est si clair et si immédiatement compréhensible que nous pouvons compter sur la bonne volonté de tous.

Les conférences, auxquelles nos membres ont l'entrée gratuite, se donnent ordinairement le dimanche matin, à 10 h. 30.

Elles évoquent les grands problèmes de l'histoire de l'art, les questions d'actualité en archéologie, les fouilles et les découvertes, les villes d'art célèbres, les civilisations disparues ou présentes, lointaines ou proches.

Voici d'ailleurs un bref aperçu des multiples activités du Service Éducatif :

1. Visites guidées scolaires gratuites dans les diverses sections du Musée ;
2. « Heures du Conte » pour enfants dans les écoles de l'agglomération bruxelloise ;
3. Conférences pour les cercles et institutions qui en font la demande ;
4. Conférences données au Musée, le dimanche matin ;
5. Conférences-promenades dans les sections du Musée ;
6. Cours élémentaire d'Histoire de l'Art ;
7. Séances de cinéma éducatif en collaboration avec l'Univ. Cinégraphique Belge ;
8. Service de location de clichés (Prix de location : fr. 0,25 par cliché) ;
9. Vente d'images d'art (prix par image : fr. 0,40).

Le Service Éducatif sert donc le public, sa culture et ses intérêts moraux. Que tous les gens de cœur pour qui ces mots ne sont pas vains, se joignent à nous et nous donnent leur adhésion.

PRIX DE L'ADHÉSION : 25 francs par an, réduit à 10 francs pour les enfants de membres, âgés de moins de dix-huit ans.

Une éducation n'est pas complète sans l'appoint artistique. Celui-ci n'est possible qu'au moyen de documents sensibles. Parmi les documents sensibles dont l'utilité, dans le domaine de l'art, est la plus manifeste, il faut signaler :

LES IMAGES D'ART

du Service Éducatif

acquérables aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire pour le prix minime de 40 centimes pièce (30 centimes par mille). Ces collections comprennent 4.000 reproductions environ (en noir et en couleurs), illustrant l'art de tous les pays et de toutes les époques.

Pour relever l'attrait de votre home par une note d'art antique ou moderne,

Pour illustrer vos cours de dessin,

Pour vous former une collection à frais modérés,

Choisissez parmi les chefs-d'œuvre de l'art plastique, dont

L'ATELIER DE MOULAGE

des Musées Royaux

réalise les reproductions avec un soin tout particulier.

S'il vous reste une place à orner dans votre studio, rappelez-vous que

LE SERVICE PHOTOGRAPHIQUE

des Musées Royaux

peut vous offrir de superbes photographies reproduisant tant les monuments historiques de nos villes d'art que les objets les plus divers de nos musées d'art et d'histoire.

L'affiliation à

L'OFFICE NATIONAL DES MUSÉES DE BELGIQUE

s'obtient par le versement d'une cotisation unique de cent francs

(C. C. P. 10.592).

1 Discours prononcé à l'occasion de l'inauguration du mémorial Eugène van Overloop, le 26 janvier 1928.

2 Allo ! Allo ! Ici les Musées Royaux du Cinquantenaire. Six causeries par T.S.F. en 1926.

3 Article paru sous le titre : « Les Musées Royaux d'Art et d'Histoire » dans la Patrie Belge, éd. du Soir, Bruxelles 1929. Complété par des extraits d'articles parus dans le Livre d'Or du Centenaire et Un Siècle d'Essor économique, Bruxelles 1930.

4 Paru sous les titres : « Le Centenaire de la Belgique et les Musées Royaux d'Art et d'Histoire » dans les Éditions nationales du Souvenir, Bruxelles, 1930 et « Les Musées Royaux d'Art et d'Histoire » dans Un Siècle d'Essor économique, Bruxelles, 1930.

5 Conférence faite à la tribune du Jeune Barreau, à Bruxelles le 16 décembre 1929. Publiée dans la Revue Catholique des Idées et des Faits, le 17 janvier 1930. Reproduit avec quelques modifications dans Mousseion, n° 12, 1930.

6 Article publié dans La Belgique en 1930.

7 Communications radiophoniques à l'I. N. R. (Institut National de Radio diffusion) en 1931.

8 Communication à l'Académie Royale de Belgique, le 2 mars 1931. Extrait des Bulletins de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques. Séance du 2 mars 1931.

9 Introduction à la Notice de l'Office National des Musées de Belgique, publiée en 1930.

10 Articles parus dans les agendas du « Bon Marché » des années 1931 et 1932.

Le temple des muses

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65737814>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent

entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter

utilisation.commerciale@bnf.fr